



Durabilité et bien-être

Des relations ambivalentes

Et si l'évaluation du bien-être cachait l'écosystème ? Anne-Lise Dauphiné-Morer, Agnès Tiret, Anne-Françoise Schmid et Muriel Mambrini-Doudet | Le développement durable est-il le terreau du bonheur citoyen ? Laetitia Dillenseger et Vincent Vergnat | La Félicité des Communs. Contributions de l'économie du bonheur pour une économie verte et cordiale : Cas d'étude de la loi française « climat et résilience ». Mònica Guillén-Royo et Francis Munier | La qualité de vie comme condition de durabilité : Un aperçu et une application pour la ville durable. Amandine Payet-Junot | Savoir composer des mondes : Pour une éducation en anthropocène à l'école primaire. Élisabeth Maizonnier-Payelle | Représentations sociales de la relation entre bien-être et environnement naturel à travers la notion de services écosystémiques : Application à la réserve de biosphère de Mohéli – Comores. Nassim Said Abdallah | Réduction volontaire du temps de travail conjugal en Suisse occidentale : Quelles implications pour le bien-être et la consommation durable ? Clémentine Rossier, Marlyne Sahakian et Frédéric Minner | Crise écologique et santé mentale : Une étude expérimentale des effets de la gratitude existentielle sur l'éco-anxiété. Sophie Plumey.

Sciences & Bonheur

Direction de ce numéro

Gaël Brulé (Haute École de Santé de Genève, Suisse)

Co-direction de la publication

Gaël Brulé (Haute École de Santé de Genève, Suisse)

Laurent Sovet (Université Paris Cité | Université Gustave Eiffel, France)

Comité de rédaction

Justine Chabanne (Positran, France)

Camille Dosda (Université Paris Cité | Université Gustave Eiffel, France)

J. Indigo Jones (Université d'Orléans, France)

Goran Loiseaux (Université Paris Cité | Université Gustave Eiffel, France)

Thierry Nadisic (emlyon business school, campus de Paris, France)

Damien Oudin Doglioni (Université Grenoble Alpes, France)

Emmanuel Wassouo (Université Côte d'Azur, France)

Comité scientifique

Samia Ben Youssef Mnif (Université de Tunis, Tunisie)

Ilona Boniwell (HEC Paris, France)

Antonia Csillik (Université Paris Nanterre, France)

Philippe d'Iribarne (CNRS, France)

Fabien Fenouillet (Université Paris Nanterre, France)

Pascale Haag (EHESS, France)

Jean Heutte (Université de Lille, France)

Simon Langlois (Université Laval, Canada)

Félicien Lemaire (Université d'Angers, France)

Anthony Lepinteur (Université du Luxembourg, Luxembourg)

Charles Martin-Krumm (École de Psychologues Praticiens, France)

Anne Musson (ESSCA, France)

Yvan Paquet (Université de la Réunion, France)

Rémy Pawin (Sorbonne Université, France)

Rebecca Shankland (Université Lumière Lyon 2, France)

Franck Zenasni (Université Paris Cité | Université Gustave Eiffel, France)

Thibaud Zuppinger (CURAPP-ESS, Université de Picardie Jules Verne, France)

Sciences & Bonheur

Expertise des contributions

Toute l'équipe éditoriale remercie les personnes qui ont participé à l'expertise des contributions reçues.

Carlos Álvarez Pereira (Club de Rome, Suisse)
Daniel Bley (CNRS | Aix Marseille Université, France)
Lise Bourdeau-Lepage (Université de Lyon, France)
Sébastien Bourdin (EM Normandie, France)
Gaël Brulé (Haute École de Santé de Genève, Suisse)
Pascale Haag (EHESS, France)
François Jost (Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3, France)
Jean-Marc Lange (Université de Montpellier, France)
Rémy Pawin (Sorbonne Université, France)
Cécile Perret (Université de Savoie Mont Blanc, France)
Sylvain Pincebourde (CNRS, France)
Virginie Martin (Kedge Business School, France)
Anne Musson (ESSCA School of Management | SMART, INRAE, France, France)
Laura Ravazzini (Université de Neuchâtel, Suisse)
Rebecca Shankland (Université Lyon 2, France)
Laurent Sovet (Université Paris Cité | Université Gustave Eiffel, France)
Thibaud Zuppinger (Université d'Amiens, France)

Sommaire

Gaël Brulé	p. 8
Introduction au numéro thématique : « Durabilité et bien-être : des relations ambivalentes »	
Anne-Lise Dauphiné-Morer, Agnès Tiret, Anne-Françoise Schmid et Muriel Mambrini-Doudet	p. 12
Et si l'évaluation du bien-être cachait l'écosystème ?	
Laetitia Dillenseger et Vincent Vergnat	p. 30
Le développement durable est-il le terreau du bonheur citoyen ?	
Mònica Guillén-Royo et Francis Munier	p. 55
La Félicité des Communs. Contributions de l'économie du bonheur pour une économie verte et cordiale : Cas d'étude de la loi française « climat et résilience »	
Amandine Payet-Junot	p. 71
La qualité de vie comme condition de durabilité : Un aperçu et une application pour la ville durable	
Élisabeth Maizonnier-Payelle	p. 92
Savoir composer des mondes : Pour une éducation en anthropocène à l'école primaire	
Nassim Said Abdallah	p. 105
Représentations sociales de la relation entre bien-être et environnement naturel à travers la notion de services écosystémiques : Application à la réserve de biosphère de Mohéli – Comores	
Clémentine Rossier, Marlyne Sahakian et Frédéric Minner	p. 122
Réduction volontaire du temps de travail conjugal en Suisse occidentale : Quelles implications pour le bien-être et la consommation durable ?	
Sophie Plumey	p. 145
Crise écologique et santé mentale : Une étude expérimentale des effets de la gratitude existentielle sur l'éco-anxiété	
Laura Rams Boltaina	p. 165
Recension de « La boîte à outils du Développement Durable et de la RSE » de Vincent Maymo et Geoffroy Murat (Dunod, 2020)	
Laurent Sovet	p. 169
Recension de « The psychology of sustainability: Understanding the relationship between self and Earth » de Ron L. Chandler (Cognella, 2019)	

Gaël Brulé

Introduction au numéro
thématique « Durabilité et bien-
être : Des relations ambivalentes »

Introduction to the thematic issue
"Sustainability and Well-being:
Ambivalent Relationships"

Si les grandes représentations du bonheur mettent souvent en avant une proximité immédiate avec la nature, les liens entre durabilité (i.e., que l'on définit ici comme un ensemble de considérations, de discours et de pratiques en lien avec la préservation de l'environnement naturel) et bien-être sont bien moins évidents que certains et certaines ont voulu le laisser penser. Un état des lieux de la littérature révèle la coexistence de deux discours antinomiques qui scinde la littérature (Brulé 2022). Si le *discours consonant*, a dominé dans le climat institutionnel à partir des années 1970 (un bon environnement mène à un certain bien-être) puis scientifique des années 1990 et 2000 (les personnes heureuses polluent moins toutes choses égales par ailleurs) ou chez les plus pessimistes (un environnement détruit empêche tout bien-être), un discours réaliste, empirique est venu remettre en question ce discours avec la crise financière de 2008, ses interrogations de justice sociale et climatique. Ce *discours dissonant* met en avant que les personnes les plus heureuses, souvent les plus favorisées au sein des sociétés avaient aussi une empreinte écologique bien supérieure à celles des populations les moins favorisées et a priori les moins heureuses (Chancel 2022).

La tension structurant la littérature se retrouve sans trop d'étonnement dans ce numéro 8 de *Sciences & Bonheur*. La mesure, souvent performative, est questionnée par Anne-Lise Dauphiné-Morer (2023) dans « Et si l'évaluation du bien-être cachait l'écosystème ? », suggérant que dans les questions et les définitions actuelles du bien-être résident des possibles contradictions entre bien-être et durabilité. Les autrices et auteurs se posent la question de la définition et de l'évaluation du bien-être actuel et se demandent si l'évaluation elle-même ne cache pas une ignorance du vivant et propose de se désaxer sur la notion de flux qui permet davantage d'intégrer les dimensions animales et végétales. Certains articles mettent en avant la durabilité comme facteur indispensable du bien-être. Laetitia Dillenseger et Vincent Vergnat (2023) dans « Le développement durable est-il le terreau du bonheur citoyen ? » montrent l'importance du développement durable comme condition du bien-être. La durabilité n'est pas le développement durable, mais celui-ci constitue la réponse institutionnelle la plus remarquable et la plus consensuelle depuis le rapport Brundtland. Au-delà des critiques que l'on peut faire au développement durable et aux objectifs de développement durable (ODD) (Rist 1996), cela représente une grammaire que partagent les institutions du monde entier. Toutefois, comme le montrent ces deux auteur·e·s, tous les ODD ne s'imbriquent pas de manière équivalente avec le bien-être. Certains ODD comme « villes soutenables », sont positivement liés avec le bien-être subjectif, alors que l'ODD « action climat » est négativement lié au bonheur, confirmant de manière claire l'ambivalence des liens entre durabilité et bien-être. Mònica Guillén-Royo et Francis Munier

(2023) imaginent également le remplacement de normes consuméristes par davantage de temps commun, source de bien-être évidente à l'impact environnemental modéré dans « La Félicité des Communs : Contributions de l'économie du bonheur pour une économie verte et cordiale ». Ou alors c'est la qualité de vie qui est une condition de la durabilité comme le montre Amandine Payet-Junot (2023) dans « La qualité de vie comme condition de durabilité : Un aperçu et une application pour la ville durable ». Dans cet article, l'autrice s'intéresse à caractériser ce qui définit le bien-être et la durabilité au sein des villes.

Certains articles, s'appuyant sur la veine réaliste et donc le discours dissonant, essaient d'imaginer des pistes pour sortir de cette tension. Elisabeth Maizonnier-Payelle (2023) s'appuie sur les apports pédagogiques de Germaine Tortel (1928, 1972), inspectrice des écoles primaires entre 1932 et 1962, combinant éducation de l'enfant et formation de l'adulte et dont la nature serait à la fois « tributaire et maître » de l'Homme. L'anthropologue s'intéresse à l'exposition comme espace d'expériences plurielles et la durabilité se vit et s'exprime sous des angles multiples, des relations au monde différentes qui confrontées et agrégées permettent de faire société. Dans « Représentations sociales de la relation entre bien-être et environnement naturel à travers la notion de services écosystémiques : Application à la réserve de biosphère de Mohéli – Comores », Nassim Said Abdallah (2023) s'interroge sur ce que les écosystèmes peuvent apporter en termes de bien-être dans des communautés de pêcheurs et autres communautés. Si le lien est toujours présent, il est plus ou moins conscientisé en fonction des communautés et des

types d'écosystème. Clémentine Rossier, Marlyne Sahakian et Frédéric Minner (2023) se posent la question du travailler moins sur une base volontaire pour combiner à la fois bien-être et durabilité dans « Réduction volontaire du temps de travail en Suisse occidentale : Quelles implications pour le bien-être durable ? ». Ces auteur·e·s s'interrogent sur la possibilité d'un temps de travail réduit et volontaire pour combiner bien-être et durabilité. Si ce couplage s'inscrit à présent parmi les ménages au capital culturel élevé, plusieurs tendances pro-écologiques ont également suivi ce chemin et s'il ne fait pas -encore-société, il peut représenter un horizon possible. Enfin Sophie Plumey (2023), dans « Crise écologique et santé mentale : Une étude expérimentale des effets de la gratitude existentielle sur l'éco-anxiété » caractérise les effets atténuateurs de la gratitude sur l'éco-anxiété.

Ce sont donc bien des rapports ambivalents qui parcourent ce numéro. Si plusieurs articles tentent de voir comment rapprocher durabilité et bien-être, les moyens convoqués diffèrent, offrant ainsi une large palette de possibilités pour dégager l'horizon d'un bien-être durable. À ces contributions, viennent s'ajouter des recensions de deux ouvrages réalisées par de Laura Rams Boltaina (2023) sur « La boîte à outils du Développement Durable et de la RSE » de Vincent Maymo et Geoffroy Murat (2020) et par Laurent Sovet (2023) sur « *The psychology of sustainability: Understanding the relationship between self and Earth* » de Ron L. Chandler (2019).

LIENS D'INTÉRÊT

L'auteur est co-directeur de la revue Sciences & Bonheur.

BIBLIOGRAPHIE

Brulé, G. (2022) The challenges and promises of confronting conflicting narratives: A case study on sustainability and well-being. *Sozialpolitik*, 1(4), 1–14. <https://doi.org/10.18753/2297-8224-192>

Brundtland, G. H. (1987). *Rapport Brundtland. L'Odyssée du développement durable*. Ministère des Affaires étrangères et du Développement international.

Chancel, L. (2022). Global carbon inequality over 1990–2019. *Nature Sustainability*, 5(11), 931–938.

Chandler, R. L. (2019). *The Psychology of sustainability: Understanding the relationship between self and Earth*. Cognella.

Dauphiné-Morer, A.-L., Tiret, A., Schmid, A.-F., & Mambrini-Doudet, M. (2023). Et si l'évaluation du bien-être cachait l'écosystème ?. *Sciences & Bonheur*, 8, 12–29.

Dillenseger, L., & Vergnat, V. (2023). Le développement durable est-il le terreau du bonheur citoyen ?. *Sciences & Bonheur*, 8, 30–54.

Guillén-Royo, M., & Munier, F. (2023). La Félicité des Communs. Contributions de l'économie du bonheur pour une économie verte et cordiale : Cas d'étude de la loi française « climat et résilience ». *Sciences & Bonheur*, 8, 55–70.

Maizonnier-Payelle, É. (2023). Savoir composer des mondes : Pour une éducation en anthropocène à l'école primaire. *Sciences & Bonheur*, 8, 92–104.

Maymo, V., & Murat, G. (2020). *La boîte à outils du Développement Durable et de*

la RSE. Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.maymo.2020.01>

Payet-Junot, A. (2023). La qualité de vie comme condition de durabilité : Un aperçu et une application pour la ville durable. *Sciences & Bonheur*, 8, 71–92.

Plumey, S. (2023). Crise écologique et santé mentale : Une étude expérimentale des effets de la gratitude existentielle sur l'éco-anxiété. *Sciences & Bonheur*, 8, 145–164.

Rams Boltaina, L. (2023). Recension de « La boîte à outils du Développement Durable et de la RSE » de Vincent Maymo et Geoffroy Murat (Dunod, 2020). *Sciences & Bonheur*, 8, 165–168.

Rist, G. (1996) *Le développement : Histoire d'une croyance occidentale*. Presses de sciences po.

Rossier, C., Sahakian, M., & Minner, F. (2023). Réduction volontaire du temps de travail conjugal en Suisse occidentale : Quelles implications pour le bien-être et la consommation durable ?. *Sciences & Bonheur*, 8, 122–144.

Said Abdallah, N. (2023). Représentations sociales de la relation entre bien-être et environnement naturel à travers la notion de services écosystémiques : Application à la réserve de biosphère de Mohéli - Comores. *Sciences & Bonheur*, 8, 105–121.

Sovet, L. (2023). Recension de « The Psychology of sustainability: Understanding the relationship between self and Earth » de Ron L. Chandler (Cognella, 2019). *Sciences & Bonheur*, 8, 169–172.

Tortel, G. (1928). *De la psychologie mécaniste et de la psychologie biologique au*

point de vue de l'éducation [Mémoire].
Faculté de Lyon.

Tortel, G. (1972). *Compte-rendu dactylographié de la réunion pédagogique du 27 avril 1972*. Association Germaine Tortel, inédit.

PRÉSENTATION DE L'AUTEUR

Gaël Brulé

Haute Ecole de Santé de Genève, Suisse

Ses recherches portent sur la qualité de vie, la santé mentale, le bien-être subjectif et la santé environnementale, en particulier les situations qui permettent de combiner bien-être et protection de l'environnement, comme la mobilité durable.

Contact : gael.brule@hesge.ch

Pour citer cette introduction :

Brulé, G. (2023). Introduction au numéro thématique « Durabilité et bien-être : Des relations ambivalentes ». *Sciences & Bonheur*, 8, 8–11.

Anne-Lise Dauphiné-Morer

Agnès Tiret

Anne-Françoise Schmid

Muriel Mambrini-Doudet

Et si l'évaluation du bien-être
cachait l'écosystème ?

*Well-being assessment: What
about the ecosystem?*

RÉSUMÉ

La définition du bien-être animal proposée par l'ANSES (2018) est centrée sur l'individu. Or, le bien-être repose aussi sur les relations entre individus et avec leurs environnements (ANSES, 2018). Ceci est particulièrement difficile à penser. En première approche, on pourrait passer par le concept Nature souvent utilisé pour positionner l'individu. Avec la Nature viennent l'Humain, l'Animal et le Végétal, éléments séparés enfermés sur leur identité de règne. Le concept de Nature entraîne une pensée par dyade (Nature/Culture, Naturel/Artificiel, etc.) qui impose la fixation de définitions (identités) et réduit l'analyse à une opposition. Prenons maintenant le concept d'Humain. En tant qu'identité, sa définition ne permet pas d'aboutir à un concept équilibré sans mobiliser le concept d'Animal, qui lui est à la fois interne et externe. Dans la philosophie classique, l'Humain est 1. l'Animal plus un attribut (Aristote, 2015) ou 2. sans un attribut (Un Bipède sans plumes ; Platon, 2018). Ces deux définitions ont des conséquences très différentes, en particulier

dans la façon d'éviter ou de ne pas éviter le racisme et le spécisme, la définition de l'Humain par un sans étant beaucoup plus neutre que celle par un plus. Ces deux définitions supposent le collectif et ses relations, l'individu isolément ne suffit pas. De cet *a priori* de séparation consensuelle entre l'Animal et l'Humain découlent les notions de bien-être qui lui sont compatibles. Pour les dépasser, sortir de cette fixité, nous savons nécessaire de faire usage d'autres outils de pensée. Nous les avons trouvés dans la philosophie d'Anne-Françoise Schmid et les outils de l'épistémologie générique (Schmid & Mambrini-Doudet, 2019). Ces outils nous permettent de savoir les oppositions et de considérer les relations qui peuvent dépendre de l'individu (relations internes ; Leibniz, 1686) - l'individu devient un concept qui contient tous ses prédicats - ou être indépendantes des individus (relations externes ; Russell, 1959), les faits sont indépendants de l'expérience de ceux-ci. L'outil que nous proposons ici se situe à l'échelle de l'individu, sans s'y enfermer. Il s'agit de faire usage du concept d'intention pour révéler et prendre en compte les relations, une porosité de l'individu avec soi-même, les autres et son environnement. Il permet de révéler les petites perceptions, comme le bruit des vagues (Leibniz, 1686), les différences de pression de l'air (Bouillon, 2021) et les dimensions qu'elles portent en elles. Le déplacement de l'individu à ses *micro*-perceptions enrichit tellement la notion de bien-être que le sens s'en défait pour laisser apparaître un individu complexe et fluide dans son écosystème.

MOTS-CLÉS

Bien-être ; Écosystème ; Individu ; Relations ; Intention ; Animal/Humain.

ABSTRACT

The definition of animal welfare proposed by ANSES (2018) is centered on the individual. However, welfare also relies on the relationships between individuals and with their environments (ANSES, 2018). This is particularly difficult to think about. As a first approach, we could use the concept of Nature, often used to position the individual. With Nature comes Human, Animal, and Plant, separate elements locked into their kingdom identity. The concept of Nature leads to a dyadic thinking (e.g., Nature/Culture, Natural/Artificial) which imposes the fixing of definitions (identities) and reduces the analysis to that of opposition. Let us now take the concept of Human. As an identity, its definition does lead to a balanced concept without using the concept of Animal, which is both internal and external. In classical philosophy, the Human is the Animal either 1, with an attribute (Aristotle, 2015) or 2, without an attribute (a featherless biped, Plato, 2018). These two definitions have very different consequences, particularly in how racism and speciesism are or are not avoided, with the definition of Human by a minus being much more neutral than by a plus. These two definitions suppose the collective and their interrelations; the individual in isolation is not enough. From this a priori of consensual separation between the Animal and the Human derive compatible notions of well-being. To overcome this, to leave

this fixation, we know that it is necessary to make use of other tools of thought. We found them in the philosophy of Anne-Françoise Schmid and the tools of generic epistemology (Schmid & Mambrini-Doudet, 2019). These tools allow us to know the oppositions and to consider the relations that can depend on the individual (internal relations, Leibniz, 1686), the individual becomes a concept that contains all its predicates; or be independent of other individuals (i.e., external relations, Russell, 1959), the facts are independent of their experience. The tool that we propose here is situated at the level of the individual, without being confined to them. It is a question of using the concept of intention to reveal and take into account the relationships, a porosity of the individual with themselves, others, and their environment. It reveals the small perceptions, like the noise of the waves (Leibniz, 1686), the differences in air pressure (Bouillon, 2021), and the dimensions which they carry. The displacement of the individual to their micro-perceptions enriches so much the notion of well-being that the sense is undone to let appear a complex and fluid individual in their ecosystem.

KEYWORDS

Well-being; Ecosystem; Individual; Relationships; Intention; Animal/Human.

1. EN GUISE D'INTRODUCTION

1.1 Définitions individu-centrées

Le bien-être est défini pour l'humain - par la psychologie - comme « l'état de joie et de contentement, avec un faible niveau de stress, un état physique et mental globalement bon ainsi qu'un bon état d'esprit ; ou une bonne qualité de vie » (Traduit de APA Dictionary of Psychology, 2022) et pour le non-humain - par l'éthologie - comme « le bien-être d'un animal est l'état mental et physique positif lié à la satisfaction de ses besoins physiologiques et comportementaux, ainsi que de ses attentes. Cet état varie en fonction de la perception de la situation par l'animal » (ANSES, 2018). Le commun de ces deux définitions est dans le sujet d'étude : l'individu, qui est *en même temps*, le référentiel de définition et le périmètre de prise en compte du bien-être.

Ces définitions ont été pensées pour accéder au bien-être afin de l'évaluer. Elles permettent en premier lieu l'identification de critères (comportements, réponses physiologiques, états mentaux, etc.) à prendre en compte pour évaluer le bien-être. Elles permettent leur objectivation et deviennent alors des « indicateurs du bien-être », qui peuvent être ensuite adaptés à chaque espèce (plus précisément ce que l'on sait ou ce que l'on se représente d'une espèce). Le bien-être ainsi évalué, quantifié, devient une photographie à un instant donné de l'état d'un individu. Cet individu se retrouve ainsi fixé - par un agent extérieur, l'évaluation étant faite par un humain - à son état au moment de l'évaluation. Ainsi évalue-t-on un état de fait, du moins ce que l'on considère comme des faits. Cette approche a longtemps permis de développer et de démocratiser le concept de bien-être animal, notamment dans le contexte de l'élevage.

Depuis quelques années, et pour répondre aux enjeux actuels principalement dans le cadre de l'élevage, le concept de bien-être animal évolue pour prendre en compte notamment les relations à l'environnement. Ainsi est apparu le concept de « One Welfare » (One Welfare, 2020), en écho au concept « One Health » (ANSES, 2020), qui prône l'existence de liens étroits entre la santé humaine, la santé des animaux et l'environnement. Cette mutation ne s'est pourtant pas accompagnée d'un changement profond de la définition du bien-être animal, elle s'est simplement vue élargie à la prise en compte de « l'environnement » comme nouvel individu.

Pourtant, des travaux semblent montrer (Delanoue et al., 2022) qu'il ne suffit pas de considérer un ensemble Homme-Animal-Environnement pour accéder à tout ce que recouvrent leurs interdépendances. En effet, une simple opération, c'est-à-dire une addition ou une multiplication des éléments qui caractérisent le bien-être des trois parties en présence (Homme, Animal, Environnement), requiert une fixation d'échelle pour l'environnement. Cette fixation est indispensable pour intégrer l'environnement dans l'équation et mesurer ses effets sur l'individu. Finalement, avec les fixations qu'imposent ces approches du bien-être et du « One Welfare », tout se passe comme s'il y avait une incapacité à considérer les flux d'échanges et d'interactions, à considérer l'individu vivant, entier, fluide, en mouvement. Les effets de l'environnement et des collectifs humains et/ou animaux sur l'évaluation du bien-être apparaissent eux aussi ignorés, et restent difficilement pensés pour l'humain comme pour l'animal non humain. Notre hypothèse est qu'il y a un empêchement à penser l'individu dans son environnement ainsi que les effets de cet environnement. C'est ce que nous nous

proposons d'explorer dans ce chapitre.

1.2 Les moyens de penser l'environnement, réduit aux dyades et à leurs effets

Pour replacer l'individu dans son environnement, le concept de Nature est « naturellement » utilisé. Pourtant, à bien y regarder, le concept de Nature a un caractère totalisant et hallucinatoire. Il entraîne toujours des prolongements : lorsque l'on tente de couper ce que la Nature suggère, on retrouve toujours la Nature tout entière (Leibniz, 1695). Explorons cela.

Dans un premier temps, prenons la question de l'environnement. La Nature est mobilisée comme l'environnement dans lequel se situe un individu dans son « origine », c'est-à-dire avant transformation. On parle alors de « milieu naturel ». En y regardant de plus près, la transformation devient celle qui est produite par l'action humaine. On ne parle plus de milieu naturel quand celui-ci est conditionné par l'humain, quand bien même il s'agit de l'environnement dans lequel vit l'espèce en question depuis des siècles, voire pour lequel elle a été sélectionnée, domestiquée. Cette transformation devient d'autant plus étrange quand elle s'applique à l'humain, elle implique alors les notions de temps et d'origine¹ : l'espace naturel étant celui d'avant (avant la sortie de la Nature, de l'animalité, de l'Animal).

Dans un deuxième temps, prenons l'individu en tant que tel. La Nature y est mobilisée comme norme biologique, celle qui provoque un déséquilibre lorsqu'elle n'est pas respectée, déséquilibre qui ne permet plus à l'individu d'être dans un état de bien-être. Longtemps, l'évaluation du bien-être animal

s'est faite notamment au travers de la possibilité d'exprimer « les comportements naturels de l'espèce » (Office et al., 1965). Aujourd'hui, l'état naturel n'est plus mobilisé directement. La notion de « besoins » a pris le relais, et il faut entendre par là que l'on se préoccupe des besoins physiologiques, le reste étant inclus dans ce que l'on considère être « les attentes » (ANSES, 2018). Il y aurait des besoins indispensables et communs à tous, naturels (Fraser, 2008), et des attentes surajoutées, non indispensables, construites par un individu donné. Finalement, malgré l'avancée des connaissances scientifiques, la Nature est toujours référence, même si elle se fait plus discrète. Il faut désormais la dévoiler derrière la séparation des besoins (téléologiques) et des attentes.

En résumé, la Nature fournit *en même temps* une référence pour l'individu dans la manière dont on se représente son origine, sa biologie, ses comportements et ses modes d'interaction ; et *en même temps*, une référence pour l'environnement qui devient un environnement idéalisé, une utopie.

Pourtant la Nature est *en même temps* une entité extérieure, un point d'extériorité (même lorsqu'elle est intériorisée). Elle prend alors un effet presque opposé dont il est nécessaire de se prémunir pour ne pas « se laisser aller » à des comportements naturels. La « sauvagerie » de la Nature (Delord, 2005), le retour de l'individu à la Nature, provoque des oppositions par ces hypercompatibilités illusoire.

Le concept de Nature introduit donc un enfermement et une fixation. Il est un tout dans la matière, le constituant principe des individus dans leur définition (identité conventionnelle). Il est aussi dans le temps, puisque la Nature est à la

¹ Dans son essai philosophique *Du contrat Social*, 1782, Rousseau a montré que cette hypothèse était nécessaire pour comprendre le contrat social.

fois l'origine dont on s'extrait et *en même temps*, le présent à contrôler, impacter pour exister en tant qu'individu. De par son effet enfermante, la Nature impose la relativité : l'Humain, l'Animal et le Végétal deviennent des éléments séparés enfermés sur leur identité de règne sans que l'on ait le moyen de penser leurs relations.

En résumé, la Nature est partie des éléments, mais aussi leur somme. Elle est la somme d'un abstrait (humains, minéraux, végétaux) et d'un concret (lieu où poser ces concepts). La Nature constitue un amalgame, un amalgame de choses hétérogènes. Elle en est alors tellement totalisante que la modalité la plus usuelle pour s'en distancier est de raisonner par oppositions ou dyades (Nature/Culture, Naturel/Artificiel, etc.).

1.3 Dyades et enfermement sur les règnes : Ce que les définitions font à l'humain

Mais alors quels sont les effets de ces dyades ? Ces dyades imposent la fixation de définitions (identités) qui réduisent l'analyse à une opposition. En effet, la définition impose *logiquement* l'exclusion : une définition qui définit tout, ne définit rien. Pour pouvoir définir, il faut poser une limite, créer une frontière entre ce qui est contenu, ce qui répond à cette définition, et ce qui ne l'est pas. Pour cela, trois voies paraissent possibles.

La première voie est de la définition par opposition : « je suis quelque chose en fonction de ce qu'est l'autre ». C'est par exemple le cas de l'inconscience définie comme l'absence de conscience (Bowins, 2022). La deuxième voie est celle de l'unification par l'existence de propriétés propres ou encore d'une configuration de propriétés originales,

uniques. Elle permet une stabilité interne à la définition. Ce type de définition se retrouve par exemple en biologie où les premières classifications du vivant se faisaient principalement sur les ressemblances physiologiques et fonctionnelles et aujourd'hui sur une continuité génétique. Arrive ici la troisième voie, celle de la définition par la composition. Dans une telle définition, ce qui est défini l'est uniquement en fonction de ce qui le constitue, en ignorant les processus de conception. On peut prendre ici aussi l'exemple de la matière inorganique définie par l'absence de liaison carbone-hydrogène (à l'exception de quelques rares molécules).

Tentons maintenant l'expérience de l'humain. La définition par sa composition ne répond pas à la compréhension usuelle du terme « humain ». Nous proposerons donc de passer directement à la définition par les propriétés. L'humain défini ainsi semble répondre à la définition d'espèce et qui *a priori* n'impose pas le recours aux dyades. L'humain semble défini par lui-même. Cependant, cette définition ne résiste pas à un changement d'échelle temporelle : sur le long terme, les espèces se séparent et fusionnent, et à un temps donné, que faire des mutations génétiques, des maladies, de la variabilité individuelle ? La définition perd de son sens (voir les nombreux débats relatifs à/aux origine(s) de l'humain). Il devient donc nécessaire d'ajouter une deuxième voie, celle du « propre de l'Homme ». Longtemps cherché, ce propre de l'Homme n'a cessé d'être remis en jeu. En effet, à chaque propriété humaine (souvent cognitive), le pendant chez d'autres espèces a été trouvé. Darwin propose dès 1871, dans son livre « *The descent of man, and selection in relation to sex* » une différence, non pas de Nature, mais de degré. L'humain serait « un peu plus » que les autres.

Mais un peu plus de quoi ? Les « humains » seraient un peu plus cognitifs que les autres, auraient une « cognition supérieure ». *Faisons un aparté : il est intéressant de noter ici que chaque définition entraîne son lot de sous-définitions, comme un effet de spirale, d'accélération de l'enfermement. Le mouvement qui émerge ici est celui de la hiérarchisation. Avec la définition par les propriétés - et donc la définition de propriétés - naît leur classification puis leur hiérarchisation. Celle-ci, a priori inoffensive, est porteuse de rapport de dominations et de violences. Elle permet, par exemple, de décider voire de décréter quelle espèce mérite ou non une considération, et de légiférer sur la conduite humaine à son égard. Par exemple, les lois de protection à l'abattage d'animaux d'élevage sont plus contraignantes pour les espèces dites sensibles, reconnues légalement sensibles, que pour les autres (nous ne développerons pas les nombreuses définitions possibles ici).*

Revenons à la tentative de définition de l'humain. À ce stade apparaît « l'humain normalisé », voire standardisé par la somme des propriétés *normalement, naturellement* présentes. Cet « humain normalisé » est stable. L'humain réel (c'est-à-dire non normalisé), lui, ne l'est pas encore vraiment. En effet, cette définition ne résiste pas au passage par l'anthropologie (aux variations de cultures), ou même à l'échelle individuelle (au sein d'une même culture). L'humain ne trouve pas encore une stabilité interne. Les populations minorisées, variées, « hors norme », représentent en réalité une majorité d'individus, la norme n'étant qu'un construit, une moyenne, un individu « typique » irréel. Pour corriger rapidement ce déséquilibre, la définition par l'exclusion s'impose. Ainsi, le concept d'humain trouve *naturellement*

une stabilité par la dyade : l'Humain opposé à l'Animal (ou encore l'Animal Non-Humain) nous est directement donné. Autrement dit, nous le comprenons directement. Cependant, pour faire son effet, cette dyade impose une définition de l'Animal, qui si nous faisons la même démonstration, aboutirait *naturellement* à l'apparition du Végétal, Minéral, etc.

En résumé, les dyades sont enfermantes. Elles enferment par leur support *naturel* de définitions qui, de par leur nécessaire travail d'exclusion/inclusion, réduisent toujours plus leur périmètre et fixent les éléments dans leur environnement par l'entraînement d'autres dyades. Elles enferment aussi, car elles empêchent de sortir d'un raisonnement par oppositions comparatives qui résulte de la *nature même* des dyades. Finalement, ces effets sont exacerbés par l'absence de stabilité interne par essence des définitions du vivant (Humain, Animal, etc.) qui entraîne toujours plus d'enfermement sur les dyades.

Avec l'usage de tels concepts si totalisants, l'individu ne peut que devenir modèle non dynamique, sous-composé de définitions fixes, données pour une échelle particulière. Le passage entre les échelles n'est alors pas directement possible, l'environnement étant tu.

1.4 Dyades, enfermement sur les règnes, définition de l'humain : Ce que cela fait à la considération du bien-être

Comme nous l'avons montré, l'individu qu'il soit humain ou non, n'est pas directement donné par ses définitions. Or, les définitions du bien-être étant individu-centrée, l'individu doit être défini clairement. Pour cela, on use d'une syntaxe des dyades qui impose *a minima* de délimiter, qualifier l'individu, et fixer le

référentiel depuis lequel ou dans lequel on parle. Ainsi, on inclut ou exclut ce qui fait ou non individu pour le définir, tout en le définissant en fonction de ce qu'il n'est pas et de ses relations à cet extérieur. Le référentiel est ainsi défini *en même temps* qu'il se construit, aboutissant à une définition partielle, sorte de « définition déguisée » comme suggérée par Poincaré (1899). L'individu et son bien-être sont donc uniquement enrichis par les aspects initialement identifiés, en maintenant non visibles et non révélés de nombreuses dimensions. Ainsi défini, notre individu est réduit à un modèle non dynamique stable, fixé, qui invisibilise l'environnement.

L'individu *concept* est donc piégé, enfermé dans ce modèle, dans cette grammaire, qui impose des catégorisations et leurs lots de hiérarchisation. Le bien-être y est alors réduit aux *valeurs* (Fraser, 2009). Il devient une « vie qui vaut le coût d'être vécue » (Mellor, 2016; Yeates, 2011), ou encore le « sens de la vie ». Cette question est devenue centrale dans l'appréhension du bien-être animal : utiliser, consommer les animaux, oui, mais en leur donnant accès à une vie qui vaut le coup d'être vécue.

Mais alors, qu'est-ce qu'une vie qui vaut le coût d'être vécue pour une truie, une truie, un cheval ? Pour tenter une approche, voire une réponse, scientifiques et législateurs sont partis de « l'état de fait », c'est-à-dire des conditions de vie actuelles des animaux dits sous dépendance humaine (*il est intéressant de noter que la question du bien-être des animaux sauvages n'est pas réellement un sujet d'étude*). Ainsi, le bien-être animal a longtemps été uniquement appréhendé selon les « Five Freedoms » (Office et al., 1965) : absence de faim, de soif et de malnutrition, absence de peur et de détresse, absence de stress phy-

sique et/ou thermique, absence de douleur, de lésions et de maladie, liberté d'expression d'un comportement normal de son espèce. Cette appréhension, et ce n'est pas rien de l'écrire, ne se focalise pas sur les émotions positives, joies ou autres bonheurs. Le bien-être comme état de fait, conduit par exemple, le monde de l'élevage à des questionnements particuliers qui paraissent incohérents, voire absurdes. Ainsi, parmi les préoccupations majeures en termes de bien-être animal en élevage, on retrouve notamment la prise en charge de la douleur lors de mutilations dites de routine ou encore le taux de mortalité « acceptable » par élevage (voir par exemple les sujets des rapports de l'EFSA). L'étude du bien-être animal est aujourd'hui principalement restreinte à apporter des solutions pour limiter l'impact d'un environnement réduit à une « contrainte ». Il est donc, une fois encore, un état de fait, visible, mesurable et catégorisable. L'environnement, dans sa complexité et ses interactions, demeure invisible.

Dans ce chapitre, nous sommes parties des définitions actuelles du bien-être humain et animal, et du constat qu'elles ne permettent pas une considération réelle de l'environnement et de ses effets. Nous avons ensuite exploré où et sous quelle forme se trouve l'environnement dans ces approches. Il est apparu que l'environnement se retrouve presque entièrement dans le concept de Nature. Nous avons ensuite montré les effets totalisants de ce concept qui, sur une approche individu-centrée du bien-être, par son obligatoire recours aux dyades, masque l'environnement et ses effets.

Nous proposons, dans la suite de ce texte, d'entrer en résistance et de mettre à distance la Nature et son lot de dyades, sans les ignorer. Nous le ferons en trois temps : 1) en tentant de sortir des

dyades, 2) en proposant ensuite de déplacer le cadre d'appréhension du bien-être, et enfin 3) nous présenterons les outils permettant ce changement de cadre.

2. MOYENS DE TRANSFORMATION

2.1 Se sortir des dyades ?

Est-il possible de sortir des dyades ? Elles structurent la philosophie, c'est donc un problème crucial pour elle. C'est d'une certaine façon impossible : une fois qu'une frontière est posée, on peut la déplacer, non pas la supprimer (Lévi-Strauss et Derrida). Nous nous proposons une sorte d'exploration à travers les différentes propositions philosophiques qui sont faites pour déplacer ces frontières.

Premièrement, on peut tenter de ne pas y entrer, comme l'ont réalisé l'École de Kyoto avec l'« absolute nothingness », ou Laruelle (2008) avec l'Un ou homme générique. Ou alors, on peut, comme le fait Deleuze, allonger indéfiniment la ligne de sorte que deux contraires soient infiniment éloignés l'un de l'autre ; mais cela ne résout pas le problème, car toute paire de points quelconques distincts sur la ligne peut être traitée comme une paire de contraires. Ou encore, comme Derrida, on ajoute de l'hétérogène qui dérange la dyade, on ajoute des angles inattendus. Ou bien, il y a la façon de Levinas, qui rompt tout échange possible entre les contraires. L'autre n'est plus le reflet d'un moi ou d'un « je », au contraire l'autre le fascine ou le sidère jusqu'à ce que ce je ou ce moi

devienne « otage » de l'autre. L'autre, comme Dieu, est ce qui « vient à l'idée » (Levinas, 1982). Les contraires ne peuvent plus se renvoyer les uns aux autres, la dialectique est rompue.

On peut interpréter les petites perceptions de Leibniz (1765), comme une manière de retarder la constitution des contraires. Chaque monade est individuée, ne dispose « ni de porte ni de fenêtre » pour être en relation avec d'autres monades.

De la dyade, on ne sort pas simplement. On peut la surpasser en faisant de Dieu un être sans commune mesure avec l'homme, juste ce qui peut lui venir à l'idée, mais alors en brisant la dialectique philosophique : il y a un « terme » qui échappe à cette dialectique. Il y faut de toute façon une décision radicale.

Le principe des relations externes de Moore et Russell en est un exemple, en distinguant radicalement les faits de l'expérience. Ils ont montré que la structure sujet-prédicat est tout à fait particulière et ne permet pas de rendre compte des mathématiques et de toutes autres sciences. Ainsi, Moore et Russell mettent-ils au point une autre logique : il y a des termes et des relations, sans que ces dernières dépendent des termes. Comme Russell (1959) l'avait pressenti, les mathématiques ne peuvent donc être déterminées par la grammaire, car elles nécessitent une extériorité.

En revenant à notre sujet de réflexion, si nous poursuivons la démonstration sur l'humain, la notion de prédicat (relations internes à la Leibniz, 1686²) n'aboutit pas à un concept de

² Gottfried Wilhelm Leibniz, *Discours de Métaphysique*, édition de 1975, § 26 : « Cela s'accorde avec mes principes, car naturellement rien ne nous entre dans l'esprit par le dehors, et c'est une mauvaise habitude que nous avons de penser comme si notre âme recevait quelques espèces messagères et comme si elle avait des portes et des fenêtres. Nous avons dans l'esprit toutes ces formes, et même de tous temps, parce que l'esprit exprime toujours toutes ses pensées futures » et §13 : « Venons à un exemple : puisque Jules César deviendra dictateur perpétuel et maître de la république, et renversera la liberté. Des Romains, cette action est comprise dans sa notion, car nous supposons que c'est la nature d'une telle notion parfaite

l'humain stable. Si on limite le concept de l'humain à ses relations internes, il n'est pas suffisant. Pour le compléter, il devient nécessaire, dans un premier temps, de disposer du concept de l'autre, l'Animal. Le concept d'Animal, pour être bien identifié, demande, lui aussi, un « autre », le concept du Végétal puis, selon la même logique, du Minéral. Cela apparaît comme une relation linéaire entre les règnes, mais il s'agit en fait d'un changement de mondes. Pour Vernadsky (1945), le mouvement se fait dans l'autre sens. Supposant regarder la Terre de loin, il la voit tout d'abord comme un minéral, puis voit ce minéral transformé par le végétal, puis le végétal transformé par l'animal. Il en conclut que la pensée humaine fait partie de la croûte terrestre, la noosphère.

Le vivant ne peut être traité comme une façon de penser, mais peut devenir la condition de la pensée. Ce qui permettrait de passer à l'individu concept, et ainsi de limiter les exclusions et d'inventer des formes de vie (Wittgenstein, 1953)³.

2.2 Déplacer le cadre d'appréhension du bien-être : sortir du centrage sur l'individu

De l'individu modèle à l'individu concept presque modélisation

Comme nous l'avons montré précédemment, s'il n'est pas possible de sortir des dyades, le bien-être est entraîné dans une mise en abîme lorsqu'il est individu-centré. En effet, malgré les tentatives des définitions actuelles du bien-être de replacer l'individu au sein de ses interactions (avec l'environnement phy-

sique, social, culturel), l'impasse de pensée d'un système figé dans un état de fait, se maintient.

Pour dépasser les limites actuelles, nous proposons de déplacer notre cadre d'appréhension du bien-être et de ne plus le considérer comme un état de fait, mais plutôt comme la résultante d'une dynamique d'interactions et de flux de sensations, de connaissances. Il n'est alors plus donné directement à l'évaluation, les flux d'échanges et d'interactions doivent être révélés. Pour cela, une nouvelle syntaxe est nécessaire. Les dyades imposent, comme nous l'avons montré, une syntaxe en définition/comparaison. Nous proposons une syntaxe qui soit indifférente à la grammaire de la relation sujet-prédicat pour révéler les flux d'échanges et d'interactions. Appréhendons le bien-être comme, par exemple, la lumière en physique : une nature hétérogène non réductible, des ondes (continuité) et des particules (entité), qui nécessite un troisième élément pour apparaître (support). Dit autrement, la question du bien-être se pose *en même temps* à l'intérieur de notre individu (particule), à l'extérieur par les relations (ondes), et dans ce qui se projette et se réfléchit de l'individu sur les autres (support).

Ce changement de syntaxe permet la prise en compte de la complexité et de l'hétérogénéité de l'individu, et révèle l'individu *concept*. Cet individu *concept* ne peut alors plus être un référentiel, car trop changeant.

En bref, nous proposons un changement de cadre où l'individu n'est plus un modèle non dynamique normalisé servant de référence, mais une modélisation non totale, non réductrice, non hé-

d'un sujet, afin que le prédicat y soit enfermé, ut possit inesse subjecto. »

³ Ludwig Wittgenstein, *Philosophical investigations*, édition de 1953, § 7 : « Imaginer un langage c'est imaginer une forme de vie »

térogène. La modélisation met en rapport des éléments, mais ne permet pas de passer de l'un à l'autre - ce que permet la dyade -, elle doit alors être mise en mouvement.

Choisir un concept non totalisant, non enfermante, qui rend compte de relation entre les individus-modèles : l'intention

En faisant un pas d'induction, on peut faire usage de modèles pour poser temporairement des attributs, un individu, une modélisation. Il permet aussi de considérer les individus comme des sujets aléatoires.

Alors, il semble possible de les mettre en relation avec un « véhicule » (Schmid & Mambrini-Doudet, 2019). Ce véhicule doit permettre de visiter chacune des modélisations sans forcément avoir besoin de s'y arrêter. Autrement dit, il doit faire flux. Mais cela ne suffit pas, il ne doit pas rester externe aux modélisations, il doit pouvoir les mettre en mouvement. Ces mouvements peuvent être internes (modification de la modélisation) ou externes (modification des relations aux modèles ou de la position de la modélisation dans l'Univers, Laruelle, 2015). Pour cela, le véhicule doit faire écho à une ou plusieurs des composantes primitives des modèles. Enfin, le véhicule ne doit pas être totalisant, c'est-à-dire fixer la modélisation dans sa conception du moment, et, pour ce faire, son origine ne doit pas être identifiable.

L'intention répond à toutes ces caractéristiques. Elle a, comme la lumière, une *nature* complexe. Chez le vivant, elle est *en même temps* ou *tout autant* processus interne (relative à la cognition), interface (relative à l'expression, la relation) et enfin résultats (relative à l'action et ses conséquences). Du fait de cette nature hétérogène, l'origine de l'intention

est non identifiable, car elle n'existe que dans l'expression de ses natures. Elle est alors flux qui permet le passage de frontières. L'enveloppe délimitatrice des individus (qui ne sont alors plus définis, mais délimités) - mais pas encore tout à fait modélisation - devient à son contact membrane poreuse (voir aussi Coutellec, 2015), emportant avec elle l'idée d'identité finie pour aller vers une identité fluide (critique de Husserl par Nietzsche dans la thèse principale de Laruelle : *Économie générale des effets d'être*, à paraître). L'intention génère ainsi des mouvements dans les modélisations sans jamais les définir ou les englober. Elle en est une partie essentielle, mais n'en est pas le tout. Enfin, elle empêche le retour direct à l'individu et impose le passage par les flux, ou plus exactement les fluctuations, aussi infimes soient-elles. En atténuant l'individu dans une identité fluide et mouvante, en mettant en relation des modélisations homogènes et hétérogènes, l'intention révèle l'environnement ou plus exactement l'écosystème dont fait partie l'individu, ses enchevêtrements et ses réseaux propres. Finalement, l'intention révèle le bien-être qui est, comme attendu, dans ce nouveau système, un flux, et non plus un état de fait. Cette approche amène une considération d'un bien-être complexe, relatif aux *sois*, aux autres, à l'autre vivant ou non. Il est une résultante de la mise en mouvement des modélisations. Un bien-être qui situe l'individu ordinaire dans un environnement concret, par un système de ses microperceptions chères à Leibniz (1686) qui ont comme principale caractéristique d'être invisibles.

2.3 Faire usage d'outils pour aller, hors catégories, de l'ordonnance à l'ordinaire, de la hiérarchie au concret

L'invisible demande des moyens pour être révélé, un outillage pour en faire une image, tel un microscope, les moyens d'accéder à ce qui est élémentaire, comme une chimie, le vide de l'inconnu et l'excès de rigueur. La démarche existe, c'est celle qui a prévalu à l'écriture du chapitre précédent.

L'idée est de ne pas se limiter à appréhender l'identité par la seule définition, mais en tenant compte de son état multidimensionnel, au sein d'un environnement également multidimensionnel. Aucune définition ne résiste à cette multiplicité. Ce n'est pas abyssal, c'est tout simplement impossible. On se voit contraint d'organiser temporairement et localement ce que l'on en sait, d'associer les connaissances de différentes origines, sans les hiérarchiser.

Cela ne se fait pas dans n'importe quel environnement. Tout débute avec la construction d'un espace interdisciplinaire, espace dont le goût a été partagé au premier chapitre, espace qui accueille des logiques qui ne sont pas compatibles. Cela ne se fait pas « naturellement ». Cela suppose travail et méthode.

D'abord, le choix des types de connaissances à combiner. Cet espace a un caractère générique et les dimensions d'une matrice associant les sources de connaissances utiles, et une discipline additionnelle appelée discipline + 1. Les sources de connaissance ou les disciplines sont choisies en fonction de l'impact du sujet, y compris son impact social. La discipline + 1 est celle qui n'a *a priori* pas de lien avec l'ensemble des autres disciplines convoquées, elle est à tous niveaux, point d'extériorité, et évite que les hiérarchies ne se reforment

(« *chassez le naturel, il revient au galop* »).

Ensuite, la mise en jeu des connaissances demande une machinerie qui a la forme d'une matrice dynamique. En colonne, les catégories de connaissances ou les disciplines, en ligne, les orientations qui vont vers des perspectives possiblement communes, vers le point de vue de l'Univers. Au sein et entre les cellules de la matrice circulent les concepts, qui véhiculent, de variable en variable, des connaissances, forment les flux.

Mais ce n'est pas suffisant, rien ne se met en mouvement sans opérateur, la matrice n'est pas réversible. Nous en avons identifié trois : le virtuel, le futur et la fiction. Ils créent un espace de projection de connaissances dans un commun à venir, ou un « encore inconnu » englobant des états d'art et de non-art. Le sujet qui nous intéresse, l'individu, le bien-être devient, en soi, une fiction. Ce qui est produit est une matière, un dessin, une ouverture des cadres de pensée.

Tentons l'expérience avec l'individu. Imaginons, là, de le concevoir. Nous rassemblerions alors des experts de disciplines variées et d'épistémologie, nous mettrions en place les conditions d'un laboratoire interdisciplinaire, nous demanderions aux experts de considérer l'individu comme une fiction, nous les laisserions travailler collectivement sur ses impacts, y compris sociétaux, sa contextualisation, son entrée dans le concret, pour décomposer ses dimensions primitives. Nous construirions ensuite une matrice d'interactions disciplines/experts orientée par chaque dimension, en réduisant progressivement le nombre de disciplines agissant ensemble pour produire chaque composé de l'individu. Cela va bien lorsque l'on se fait une représentation de l'individu, et

donc, dans notre cas, de l'individu humain.

Maintenant, imaginons que nous nous trouvons dans un laboratoire interdisciplinaire et que nous voulions concevoir un individu non donné, inconnu, tel l'animal non humain. Alors difficile de jouer avec les opérateurs tels que la fiction, puisque tout est inconnu, impossible d'orienter sans a priori la matrice des interactions entre les disciplines et donc les flux de connaissances et les itérations, on reste pauvre en concepts. Notre proposition est celle d'une ingénierie inversée, d'explorer l'espace des connaissances académiques pour le passer à travers un tamis de disciplines variées afin de concentrer les données génériques, de rechercher leur structure commune primitive et de les associer comme autant de coordonnées de l'individu animal dans l'espace actuel des connaissances, puis de relier les différentes sources en faisant un usage extensif de concept comme véhicule. L'individu prend une valeur locale, imparfaite, multiple et très concrète. La matrice se dessine, il ne manque plus que la discipline +1, qui va constituer le point d'extériorité, et les attributs de l'individu vont pouvoir être révélés. C'est ce à quoi nous vous invitons dans le prochain chapitre.

À cette étape de nos travaux, examinons ce que cela signifie pour l'évaluation du bien-être. Nous avons montré que l'approche scientifique qui propose, pour organiser le monde au travers de son savoir, un « découpage » en éléments définis, imposant un recours aux dyades, conduit finalement à la réduction du bien-être à son évaluation en tant qu'état de fait. Nous avons aussi montré pourquoi, le bien-être comme un état de fait devient finalement invisible. Pour dépasser cet écueil et révéler le bien-être flux (autrement dit, comme

effet d'une interaction), nous avons ensuite proposé une approche, non plus par définition, mais par modélisation dynamique des individus. Cette approche impose un autre rapport au savoir, une nouvelle épistémologie, celle de l'interdisciplinarité : l'épistémologie générique, développée par Schmid et Mambrini-Doudet (2019). C'est cette épistémologie qui sera mobilisée par la suite, notamment pour inscrire notre individu-modélisation dans un concret.

3. DE L'ÉTUDE D'OBJETS À L'ÉTUDE DE FLUX

3.1 Passage au concret

Qu'est-ce que le concret ? C'est ce qui croît par amalgame (en latin : *cum + cresco*), ce que l'on retrouve littéralement en anglais, où le « *concrete* » signifie le béton, qui effectivement croît par amalgames. Le concret témoigne d'un moment de fusion entre le concept et ce qui relève d'un réel ou d'une perception de ce réel : la vague et les petites perceptions chez Leibniz. Le concret n'est pas identifié uniquement par le concept ou par une synthèse bien délimitée, il y a fusion de deux hétérogènes et la production de quelque chose d'autre. Ainsi, il n'y a pas de concret sans extériorité, et cette extériorité renouvelle ce que le concret recelait de conceptuel. Pensons à la façon de Helmholtz de voir les couleurs : il change de position, se penche et les regarde au travers de ses deux jambes écartées pour les considérer hors de leur interprétation toute faite. Il y a toute sa connaissance de la théorie des couleurs et la fusion avec un nouveau regard, qui permet d'améliorer la théorie. Ou encore Russell (1914) qui affirme que toute bonne analyse doit conduire à quelque chose d'étrange, dont on ne peut immédiatement évaluer la vérité ou la fausseté. On a la méthode d'analyse bien

connue, en la mettant en fusion à un moment avec de l'inconnu, cela permet de réévaluer et d'augmenter nos connaissances.

Pour l'individu, le concret c'est la possibilité d'avoir des moments de fusion avec des éléments ou événements inattendus qui lui ont permis de modifier, enrichir sa trajectoire. Pour cela il faut un intermédiaire comme contexte qui met en contact avec de l'inconnu. Ce contexte peut être politique, social, philosophique, scientifique, technique, religieux, etc.

3.2 Microperceptions, imagination et bien-être

Reprenons l'individu en modélisation. Il doit pouvoir se prêter aisément à un passage par une matrice dynamique des connaissances pour révéler ce qui fait le sens et le sel de ses interactions avec l'environnement (interne, externe, temporel, etc.). Que faut-il de plus ? Le passage par le concret et la capacité à générer des concepts véhicule. La matrice peut être mise en mouvement par l'impulsion de ce qu'il y a de plus primitif et, inscrite dans un concret, elle révèle le sensible et les flux, fussent-ils microscopiques.

Pour l'individu, que sont ces flux ? Ces flux peuvent être compris comme des microperceptions. Les microperceptions sont le bruit des vagues (Leibniz, 1686), les différences de pression de l'air (Bouillon, 2021). Ainsi, nous ne percevons pas directement le bruit des vagues, ou les différences de pression de l'air, nous les reconstituons à partir de ces petites perceptions. Ces microperceptions ne se décrivent pas, ne s'entendent pas et pour appréhender ou percevoir le flux, alors on ne fait pas appel à l'entendement, ce qui ne sert à rien, mais à l'imagination, une imagination qui génère de petites inventions.

C'est en mettant en mouvement notre matrice grâce au concept d'intention que ces flux se révèlent de par leurs micro-effets sur notre système complexe « individu modélisation-flux-environnement ». La matrice peut donner une localisation et un statut aux micro-expressions en les situant comme aux interfaces entre ces différentes cellules. L'individu est alors dé-intégré, ses attributs les plus visibles s'effacent ou deviennent discrets, sont discrétisés dans la matrice. Il n'est plus limité à son état d'individu, mais devient une proposition liée au système individu modélisation-flux-environnement. Les microperceptions qui lient intimement cet ensemble comme des forces faibles apparaissent. Et le bien-être, alors, se précise, enrichit de ces dernières. En d'autres termes, c'est une manière de prendre véritablement au sérieux la notion de bien-être.

3.3 Retour à l'éthologie : transition qui part de l'éthologie pour aller vers l'éthologie ailleurs

Le bien-être n'étant plus appréhendé directement, nous proposons dans ce dernier temps d'appliquer cette transformation à la considération de l'autre. Que se passe-t-il quand cet autre est d'une autre espèce ? En d'autres termes, quels sont les effets de cette transformation appliquée à l'éthologie ?

L'éthologie proposée par Tinbergen (1963) est l'étude du comportement animal dans son milieu. Elle a notamment comme sujet d'étude les interactions (interactions de l'animal avec son environnement, interactions sociales entre individus, etc.) et la cognition (dont les émotions).

Parce qu'elle tend à décentrer, à changer de focale, l'éthologie devrait inviter à percevoir autrement, différemment, infiniment plus petit ou plus grand, infiniment plus intense ou léger,

infiniment plus coloré ou monochrome. Elle devrait inviter à considérer autrement, interpréter autrement.

Dès 1984, Uexküll (1984 ; 1921), précurseur de l'éthologie, proposait le concept d'« Umwelt » pour exprimer l'inaccessibilité directe à l'autre. Il expliquait cette inaccessibilité par la complexité des interactions entre les trois éléments alors identifiés : la niche écologique de l'individu, son environnement sensoriel et l'intégration cognitive de cet environnement sensoriel. Autrement dit, chaque individu est tributaire de la représentation qu'il a du monde, reconstruite à partir des informations reçues, de manière consciente ou non. Il est alors impossible de penser « comme » ou encore « à la place de ». Uexküll nous invite plutôt à penser « à la manière de ».

Nous proposons d'aller plus loin et de penser « comme si ». Ce « comme si » rappelle la distance infranchissable entre nous et l'autre et que l'accès à l'autre est, pour partie, une fiction. Il permet ainsi plus de liberté, car plus dynamique, plus créatif, sans jamais prendre la place de l'autre. Pour arriver à ce « comme si », nous ajoutons au concept d'« Umwelt » celui de flux.

Ces flux sont plus ou moins perceptibles selon les capacités sensorielles et cognitives de chacun. Ils se situent parfois à l'échelle des microperceptions, et du symbolisme qui peut y être associé. Ces flux pris comme des microperceptions étendent le champ des perceptions⁴ et permettent de nouvelles questions : de ce qu'il y a à percevoir (à voir, par exemple) ne peut-on percevoir que ce qu'on a déjà identifié comme percep-

tible ? Peut-on accéder aux petites perceptions étrangères ? Comment être ouvert et réceptif aux petites perceptions jamais éprouvées ? Comment tenir compte de l'imperceptible ? Quel symbolisme, en tant que vécu réel et imaginaire, réside dans ces microperceptions ?

Avec une matrice telle que celle pensée par Laruelle dans *En dernière humanité, la nouvelle science écologique* (2015) et explicitée par Mambrini et Schmid (2016), l'individu peut être rendu « discret », être discrétisé selon les variables de la matrice. Se révèlent alors les effets des interactions entre les variables, par leur mise en mouvement via l'intention. On peut dès lors envisager de véritablement travailler sur l'interaction, non plus au travers des effets produits par A sur B ou encore par la mesure des effets de fluctuations de l'environnement que l'on contrôle (de fait, extérieur à l'interaction) sur A et/ou sur B. On peut l'étudier comme un produit intermédiaire de la matrice qui devient un effet de A, de B et de l'environnement, une expression de cette interaction. L'interaction peut alors être considérée dans la multiplicité de ses composantes, et il n'est plus nécessaire de fixer les attributs de l'individu comme de l'environnement. La seule condition est de partir de situations concrètes. L'analyse de ces interactions est alors permise en mobilisant un ensemble conséquent de connaissances en éthologie et par l'ouverture de ses cadres d'analyse à des propositions théoriques nouvelles pouvant emprunter à d'autres disciplines ou être nouvellement conçues.

Cette proposition permet notamment de considérer les effets d'autres

⁴ Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, 1765, p.43 : « Les perceptions insensibles sont aussi importants pour [la science de l'esprit, de l'âme] comme les corpuscules insensibles le sont pour la science naturelle, et il est tout aussi déraisonnable de rejeter l'un comme l'autre, sous prétexte que ils sont hors de portée de nos sens »

formes de symbolismes et d'abstractions que pourrait avoir l'autre et particulièrement, l'autre non-humain. Elle invite à ouvrir le champ des possibles, à explorer les impossibles, à s'ouvrir à l'Autre, à l'Univers, dans un esprit de « fraternité de la matière » de l'humain et du non-humain, du végétal, du minéral, comme le désigne l'écrivain Mathieu (2022), convaincu qu'une matière nous relie tous.

4. CONCLUSION

Qu'est-ce qui distingue le bien-être « état de fait » du bien-être « flux dynamique » ? Le bien-être comme « état de fait » ne nécessite pas un rapport au réel, contrairement au bien-être « flux dynamique ». Ainsi, par ce mouvement, nous enrichissons l'approche actuelle du bien-être par le rapport au réel. En donnant des états de fait, le bien-être comme regardé aujourd'hui est abordable par des disciplines, alors que sa considération, sa reconnaissance comme flux suppose un rapport à l'humain et aux non-humains de type très différent. Ce rapport suppose de postuler d'un réel et d'un ordre entre l'état de fait (l'évaluation) et le bien-être effets d'interaction. Comment travailler ces effets d'interaction ? Une manière de le faire est de se situer dans le système Humain-Animal-Végétal (HAV) proposé par Laruelle dans *En dernière humanité, la nouvelle science écologique* (2015).

Notre proposition, d'une certaine façon, fait qu'on ne donne plus d'importance aux qualités du bien-être qui, d'une variable facilement mesurable, semble devenir incommensurable.

Dans l'état de fait du bien-être, l'individu est naturellement central, mais enrichi par le réel, l'individu disparaît dans ses flux et sa délimitation n'est plus qu'une membrane poreuse. On ne sait où l'individu commence et où il finit. La

question de l'intention prend alors tout son sens. Par la mise en mouvement de la matrice où l'individu est discrétisé en ses microperceptions et micro-expressions, l'intention reflète une image discrète de l'individu et révèle l'écosystème caché en lui.

LIENS D'INTÉRÊT

Les auteures ne déclarent aucun conflit d'intérêts.

BIBLIOGRAPHIE

ANSES (2018). *Avis relatif au « Bien-être animal : Contexte, définition et évaluation »* (Édition scientifique). Expertise collective No. 2016- SA- 0288.

ANSES (2020) *One health*. <https://www.anses.fr/fr/content/one-health>

APA Dictionary of Psychology (2022). *Definition of well-being*. <https://dictionary.apa.org/>

Aristote (2015). *Les politiques* (Nouvelle édition). Flammarion.

Bouillon, D. (2021). *Comment le philosophe socratique devient-il un lettré ? - Esthétiques de la sagesse - Tome 1*. L'Harmattan.

Bowins, B. (2022). Sliding Scale Theory of Attention and Consciousness/Unconsciousness. *Behavioral Sciences (Basel, Switzerland)*, 12(2), 43. <https://doi.org/10.3390/bs12020043>

Delanoue, E., Rodien, M.A., Mounaix, B., & Boivin, X., (2022). Le traitement du concept de *One Welfare* dans la littérature : Enseignements d'une analyse bibliométrique. 26ème Rencontres Autour des Recherches sur les Ruminants (3R 2022). HAL. <https://doi.org/hal->

[03941131](#)

Coutellec, L. (2015). *La science au pluriel. Essai d'épistémologie pour les sciences impliquées.* (Quae).

<https://www.quae.com/pro-duit/1330/9782759224005/la-science-au-pluriel>

Darwin, C. (1809-1882) A. du texte. (1871). *The descent of man, and selection in relation to sex.* (Vol. 1). <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k98090669>

Delord. (2005). La « sauvageté » : Un principe de réconciliation entre l'homme et la biosphère. *Natures Sciences Sociétés*, 13, 316–320. <https://doi.org/10.1051/nss:2005049>

Fraser, D. (2008). *Understanding animal welfare: The science in its cultural context.* Wiley-Blackwell. <https://library.wur.nl/WebQuery/titel/1887811>

Fraser, D., (2009). Assessing animal welfare: different philosophies, different scientific approaches. *Zoo Biol.* 28, 507–518. <https://doi.org/10.1002/zoo.20253>

Laruelle, F. (2008). *Introduction aux sciences génériques.* PÉTRA. <https://www.furet.com/livres/introduction-aux-sciences-generiques-francois-laruelle-9782847430172.html>

Laruelle, F. (2015). *En dernière-humanité. La nouvelle science écologique.* Cerf. <https://www.decitre.fr/livres/en-derniere-humanite-9782204105927.html>

Leibniz, G. W. (1686). *Discours de métaphysique* (Nouvelle édition, 1975). Vrin.

Leibniz, G. W. (1695). Système nouveau de la nature. *Journal Savant*, 20.

Leibniz, G. W. (1765). *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (Édition de

Jacques Brunschwig, 1990). Flammarion.

Levinas, E. (1982). *De dieu qui vient à l'idée.* Vrin. <https://www.gallimardmontrreal.com/catalogue/livre/de-dieu-qui-vient-a-l-idee-levinas-emmanuel-9782711611201>

Mathieu, N. (2022, janvier 31). Nicolas Mathieu de mieux en mieux ! [Interview]. In Boomerang. <https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-du-lundi-31-janvier-2022>

Mellor, D. J., (2016). Updating animal welfare thinking: Moving beyond the “Five Freedoms” towards “A Life Worth Living.” *Animals* 6, 21. <https://doi.org/10.3390/ani6030021>

Office, G. B. S., & Brambell, F. W. R. (1965). *Report of the technical committee to enquire into the welfare of animals kept under intensive livestock husbandry systems / Chairman: F.W. Rogers Brambell. Presented to Parliament by the Secretary of State for Scotland and the Minister of Agriculture, Fisheries and Food.* HMSO.

One Welfare (2020) About one welfare. in: One welf. <https://www.onewelfare-world.org/about.html>. Accessed 16 Sep 2022

Platon. (2018). *Le politique* (Réédition). Vrin. <https://www.vrin.fr/livre/9782711628278/le-politique>

Poincaré, H. (1899). Des fondements de la géométrie : À propos d'un livre de M. Russell. *Revue de Métaphysique et de Morale*, 7(3), 251–279.

Russell, B. (1914). *La méthode scientifique en philosophie : Notre connaissance du monde extérieur* (P. Devaux, Trad., 1971,

Vol. 1-1). Payot.

Russell, B. (1919). *Introduction à la philosophie mathématique* (Édition, 1991).

Payot. <https://www.decitre.fr/livres/introduction-a-la-philosophie-mathematique-9782228883511.html>

Russell, B. (1959). *Histoire de mes idées philosophiques* (G. Auclair, Trad., 1961). Gallimard.

Schmid, A. F. (2021). *Scripts philosophiques. Tome 1 : Le silence du futur*. (Temple University). Chisokudo Publications. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03323485>

Schmid, A.-F. & Mambrini, M., & Schmid, A.-F (2016). Compte rendu de François Laruelle, *En dernière Humanité. La nouvelle science écologique*, Paris, Cerf, 2015. *Actu Philosophia*, article 665.

Schmid, A. F., & Mambrini-Doudet, M., (2019). *Épistémologie générique* (Kimé). Kimé. <https://www.editionskime.fr/publications/epistemologie-generique/>

Tinbergen, N. (1963). On aims and methods of Ethology. *Zeitschrift Für Tierpsychologie*, 20(4), 410–433. <https://doi.org/10.1111/j.1439-0310.1963.tb01161.x>

Uexküll, J. V. (1921). *Umwelt Und Innenwelt Der Tiere* (2nd Ed). Springer-Verlag.

Uexküll, J. von. (1984). *Mondes animaux et monde humain : Suivi de Théorie de la signification* (P. Müller, Trad., Vol. 1-1). Denoël.

Vernadsky, W. I. (1945). *The Biosphere and the Noosphere* (J. Grinevald, Trad., Vol. 33). American Scientist.

Wittgenstein, L. (1953). *Philosophical investigations* (G. E. Anscombe, Trad.). Basil Blackwell.

Yeates, J. W., (2011). Is ‘a life worth living’ a concept worth having? *Animal Welfare* 20, 397–406. <https://doi.org/10.1017/S0962728600002955>

PRÉSENTATION DES AUTEUR·E·S

Anne-Lise Dauphiné-Morer

INRAE, UMR1213 Herbivores, F-63122 Saint-Genès-Champanelle, France

Université Paris Cité, Univ Gustave Eiffel, LaPEA, F-92100 Boulogne-Billancourt, France

Ses recherches portent sur l'étude de la cognition des animaux non-humains pour une meilleure considération de leur bien-être : enrichir les cadres théoriques et méthodologiques de l'éthologie par des méthodes de considération des intentions.

Contact : anne-lise.dauphine-morer@inrae.fr

Agnès Tiret

Centre national de référence pour le bien-être animal (CNR BEA)

INRAE, CODIR - Collège de Direction, F-75007 Paris, France

Formée en éthologie et à l'étude de la relation humain-animal à l'Ecole nationale vétérinaire d'Alfort (EnvA), son travail se place dans une démarche d'ouverture pluridisciplinaire, invitant à aller au-delà d'une approche anthropocentrée et pyramidale des relations inter-espèces.

Contact : agnes.tiret@inrae.fr

Anne-Françoise Schmid

Chaire de la Théorie et Méthodes de la conception, Laboratoire CGS, MinesParistech et Archives Poincaré, UMR n°7117 du CNRS, France

Spécialiste de Poincaré, editrice de Russell et Couturat, co-rédactrice avec Muriel Mambrini-Doudet d'une épistémologie générique, AFS travaille avec les philosophies et non dans l'une d'elles. Elle collabore à la philosophie non-standard. Une dizaine d'ouvrages seule ou en collaboration.

Contact : annefschmid@gmail.com

Muriel Mambrini-Doudet

INRAE, CODIR - Collège de Direction, F-75007 Paris, France

Directrice de Recherches, s'attache à mettre en visibilité la science aux interfaces entre les disciplines et aux conditions des dynamiques interdisciplinaires essentielles pour produire les connaissances pour un monde durable. Elle alterne démarche scientifique, responsabilités administratives et théorie pour poser les fondations d'une science de la gestion de la science.

Contact : muriel.mambrini@ird.fr

Pour citer cet article :

Dauphiné-Morer, A.-L., Tiret, A., Schmid, A.-F., & Mambrini-Doudet, M. (2023). Et si l'évaluation du bien-être cachait l'écosystème ?. *Sciences & Bonheur*, 8, 12-29.

Laetitia Dillenseger

Vincent Vergnat

Le développement durable est-il le
terreau du bonheur citoyen ?

Is sustainable development the
breeding ground for citizen
happiness?

RÉSUMÉ

Dans cet article nous défendons l'idée que le but global de toutes sociétés doit être d'atteindre un bien-être durable. En 2015 l'Organisation des Nations Unies (ONU) a adopté les objectifs de développement durable (ODD) englobant des dimensions économiques, sociales et environnementales. Ainsi nous tentons d'apporter des éléments de réponse à la question suivante : La réalisation des ODD est-elle compatible avec le bonheur citoyen ? Pour ce faire, nous étudions comment chacun de ces objectifs sont corrélés avec le bien-être subjectif à l'aide d'un modèle linéaire à effets individuels. Nous observons que les différents objectifs ne sont pas tous corrélés avec le bien-être, en particulier il existe une hétérogénéité géographique importante : un indicateur de développement durable peut être positivement corrélé avec le bien-être dans une région du monde et pas dans une autre.

MOTS-CLÉS

Bien-être subjectif ; Satisfaction dans la vie ; Développement durable ; Transition écologique.

ABSTRACT

In this article we defend the idea that the overall goal of all societies must be to achieve sustainable well-being. In 2015, the United Nations (UN) adopted the Sustainable Development Goals (SDGs), which encompass economic, social, and environmental dimensions. Thus we try to answer the following question: Is the achievement of the SDGs compatible with citizen happiness? To do so, we study how each of these goals correlates with subjective well-being using a linear model with individual effects. We observe that not all goals are correlated with well-being, in particular there is significant geographic heterogeneity: a sustainable development indicator may be positively correlated with well-being in one region of the world and not in another.

KEYWORDS

Subjective well-being; Life satisfaction; Sustainable development; Ecological transition.

1. INTRODUCTION

La récente publication du cinquième rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) tire la sonnette d'alarme : les changements climatiques récents sont généralisés, rapides et s'intensifient. Ils sont sans précédent depuis des milliers d'années. Il est incontestable que les activités humaines sont à l'origine du changement climatique, notamment les vagues de chaleur, les fortes précipitations et les sécheresses, plus fréquentes et plus sévères, augmentent

la fréquence des conditions météorologiques propices aux incendies, et causent le réchauffement, la perte d'oxygène et l'acidification des océans (IPCC, 2021). Face à ce constat, 183 pays se sont engagés, à l'issue de la COP21 de 2015, à poursuivre des efforts pour limiter la hausse des températures à 1.5°C et à atteindre l'objectif de la neutralité carbone. Ces engagements, toutefois, ne se traduisent pas suffisamment en actes, selon l'ONU. Les défenseurs du climat s'inquiètent notamment, du soutien massif apporté par les divers plans de relance post-Covid aux énergies fossiles. Le projet international Energy Policy Tracker constate ainsi que 350 milliards de dollars de financement publiques sont alloués aux dépenses en énergies fossiles par les pays du G20, contre 324 milliards pour les énergies dites « propres ». La transition écologique s'annonce donc plus difficile qu'il n'y paraît. La crainte de perte de compétitivité par rapport aux économies qui ne s'engagent pas dans la transition écologique, ou la peur des coûts élevés engendrés par la transition, peuvent provoquer un état d'inertie. Ce constat est aussi présent au niveau individuel, l'option la moins coûteuse, en termes de ressources, est souvent préférée à l'option la plus coûteuse pour la planète. Par exemple, il est habituellement plus pratique d'aller au travail en voiture, plutôt que d'aller à une station de bus ou de prendre son vélo ; il est plus intéressant économiquement et plus rapide de prendre l'avion pour partir en vacances que de prendre le train ; il est plus rentable pour un agriculteur d'utiliser un désherbant chimique que des solutions naturelles. Le décalage pouvant exister entre nos habitudes quotidiennes de consommation, et nos valeurs écologiques peuvent créer des dissonances cognitives et

générer un mal-être. Par ailleurs, les mesures politiques induites par la nécessité de la transition écologique, peuvent avoir un coût négatif sur notre niveau de vie, le mouvement des gilets jaunes en est la bonne illustration. En Octobre 2018, l'annonce de la hausse des prix du diesel et de l'essence en France, justifiée par la mise en place d'une taxe carbone, a créé un mouvement de contestation sans précédent. Cet élan populaire a mis en exergue le paradoxe de la transition écologique : les nouveaux modes de consommation nécessaires pour assurer la transition ne sont pas sans conséquences sur notre niveau de vie. À partir de ce constat, la question suivante se pose : les objectifs de développement durable (ODD) sont-ils compatibles avec le bonheur des citoyens ?

D'après la Première Ministre norvégienne, le développement durable est un développement qui « répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre aux leurs » (Brundtland, 1987, p. 40). La notion de développement durable est officialisée en 1992 lors du Sommet de la Terre à Rio, tenu sous l'égide des Nations unies. Elle se base sur trois piliers : un développement économique efficace, socialement équitable et écologiquement soutenable. Les ODD fixent 17 objectifs mesurés par 232 indicateurs communs pour tous les pays membres de l'ONU. Les ODD représentent un pas de géant dans la construction d'un consensus global sur les fondements nécessaires à l'élaboration d'une société harmonieuse et durable. Bien qu'ayant le mérite d'exister, la mesure des ODD pose cependant des problèmes. Tout d'abord, Il n'existe pas d'objectif global permettant de hiérarchiser (Lafortune et al., 2018) ou de rassembler ces 17 objectifs en un indicateur synthétique du progrès réalisé dans le monde, qui tient

compte de manière adéquate des synergies et des compromis entre les objectifs et de la manière dont ils varient d'un pays à l'autre (Allen et al., 2016 ; Costanza et al., 2016 ; Kubiszewski et al., 2021 ; Sachs et al., 2019). D'autres critiques mettent en avant l'incomplétude des ODD, due à l'omission ou à la mauvaise spécification de certaines mesures importantes, et plus généralement aux déséquilibres entre les dimensions sociales, environnementales et économiques (Aksoy & Bayram, 2020 ; Allen et al., 2016 ; Kubiszewski et al., 2021).

Dans cet article nous nous intéressons tout particulièrement à la première objection émise envers les ODD qui concerne leurs objectifs globaux. En théorie, le but des ODD est de promouvoir un « développement durable ». À son origine, le terme de « développement » cache un consensus politique visant à faire du développement économique la valeur centrale des sociétés, en excluant un modèle centré exclusivement sur la conservation de la nature (Godard, 1994). De plus, l'adjectif « durable » qui vient se greffer à la notion de « développement », ouvre un espace de discussion sur son contenu. Dans cet article, nous défendons l'idée que le but global de toutes sociétés doit être d'assurer le bonheur du plus grand nombre. Ce dernier, est dépendant de la soutenabilité de nos écosystèmes (Kubiszewski et al., 2021 ; Sachs, 2016 ; Costanza et al., 2016). En effet, le terme de « bonheur soutenable » (O'Brien, 2005) nous semble plus en adéquation avec la nature intrinsèque des ODD que la notion de « développement durable », faisant directement référence au concept de croissance économique. Bien que la croissance soit, peut-être, un moyen d'améliorer le bonheur, elle ne constitue en rien une fin en soi.

Le bonheur des citoyens est mesuré en utilisant un indicateur de bien-être

subjectif. Cet indicateur est calculé en demandant aux participants de noter leur satisfaction dans la vie sur une échelle allant de 0 à 10, 10 étant la meilleure situation possible et 0 la pire. Cette mesure statistique du bonheur est la plus répandue car elle est facilement utilisable par les pouvoirs publics, et présente dans de nombreuses enquêtes nationales et internationales (Dillenseger & Munier, 2018). Selon Veenhoven (1996) l'évaluation subjective de la qualité de vie d'une personne se fonde sur deux sources d'information plus ou moins distinctes : ce que l'on ressent la plupart du temps, le niveau hédonique d'affect, et une dimension cognitive, le degré auquel une personne perçoit que ses aspirations sont satisfaites. Cet indicateur de bien-être subjectif permet d'estimer la qualité de vie d'un pays ou d'un groupe social, mais aussi d'identifier certaines conditions *sine qua non* à la *bonne vie* en société. En ce sens, il est intéressant d'analyser le lien entre l'atteinte des ODD et le bien-être subjectif moyen des pays.

2. DÉVELOPPEMENT DURABLE ET BONHEUR CITOYEN

Le concept de bonheur soutenable a été développé par O'Brien (2005). Il le définit comme la poursuite du bonheur contribuant au bien-être global de la société et des individus qui la compose sans exploiter certains de ses membres, les ressources de l'environnement, ou les générations futures. Dans cette définition le bonheur est le *summum bonum* de l'action politique, cependant sa poursuite ne doit pas se faire au détriment de l'environnement ou des générations futures et elle doit respecter un principe de justice sociale. D'après le World Happiness Report (De Neve & Sachs, 2020), le bonheur dépend de divers facteurs, incluant le produit intérieur brut (PIB) par

habitant, la qualité des relations sociales, l'espérance de vie en bonne santé, la justice sociale, la liberté, la confiance envers les institutions et dans les relations interpersonnelles et d'autres composantes. D'après ce rapport, le bonheur est donc multifactoriel et dépend de l'interaction des sphères économiques, sociales et environnementales. En ce sens, le World Happiness Report (Sachs, 2016) indique que l'indice des ODD (*SDG Index*) est un indicateur plus inclusif pour mesurer le bonheur, comparativement à l'indice de compétitivité globale (mesuré par le forum économique mondiale), ou le PIB par habitant. De nombreux articles estiment qu'il existe une relation positive entre les ODD et le bien-être subjectif (Aksoy & Bayram Arlı, 2020 ; De Neve et Sachs, 2020 ; Kubiszewski et al., 2021 ; O'Brien, 2008 ; Sachs, 2016 ; Zidanšek, 2007).

Cependant, les effets des ODD mesurant la dimension économique sur le bien-être subjectif sont ambigus (Aksoy & Bayram Arlı, 2020). D'un côté, la soutenabilité économique est associée à une augmentation du bien-être subjectif (Hagerty & Veenhoven, 2003 ; Stevenson & Wolfers, 2008 ; Tella & MacCulloch, 2008). D'après ces recherches le développement économique est le moteur de la création d'emplois et de l'avancement dans des domaines, tels que la santé et l'éducation. De plus, elle produit des richesses pour répondre aux besoins des sociétés. D'un autre côté, certaines études soutiennent que la soutenabilité économique n'a pas d'effet positif sur le bonheur des sociétés (Aksoy & Bayram Arlı, 2020 ; Clark et al., 2008 ; Diener et al., 1993 ; Easterlin, 1974 ; Easterlin & Angelescu, 2009).

Easterlin (1974) montre que sur le long terme il n'y a pas de corrélation entre revenu personnel et satisfaction dans la vie. Ce dernier estime que depuis

l'après-guerre, le score moyen de satisfaction déclaré par la population est resté à peu près constant, et ce en dépit d'une augmentation notable de la richesse des pays développés. Ce fait stylisé a été mis en évidence aux États-Unis, dans les pays européens et au Japon (Senik & Clark, 2007). D'après ces résultats le PIB ne serait donc pas un instrument adéquat pour mesurer le bonheur et donc le progrès d'un pays. Cependant, de nombreuses études micro-économétriques révèlent une influence positive et primordiale du revenu (au même rang que la santé ou le mariage) sur le bien-être individuel, aussi bien pour les pays développés (Blanchflower & Oswald, 2004 ; Clark et al., 2005 ; Senik, 2007 ; Shields & Price, 2005) que les pays en développement (Graham & Pettinato, 2002 ; Lelkes, 2006). Ces résultats sont à l'origine du paradoxe d'Easterlin : dans un cadre statique plus de revenu rend plus heureux, mais dans une perspective dynamique, il n'existe pas de lien entre bonheur et revenu. Deux phénomènes permettent d'expliquer ce paradoxe : la comparaison et l'habitude (Senik & Clark, 2007). D'une part, une augmentation du revenu est satisfaisante uniquement si elle est supérieure à celle des personnes de mon groupe de référence ; d'autre part, les personnes s'habituent à un niveau de vie élevé, au sens où leur niveau d'exigence s'élève avec leur niveau de vie, si bien que leur satisfaction, qui provient de l'écart entre niveau de vie actuel et aspiration reste constant.

D'autres études suggèrent que la croissance économique génère un épuisement des ressources naturelles (Meadows et al., 1972), une augmentation de la pollution (Cobb et al., 1995), et une augmentation du stress (Thoits & Ahnman, 1979). Autant de facteurs qui sont connus pour avoir un impact négatif sur le bonheur. Par ailleurs, Brown et Kasser

(2005) estiment qu'un individu peut expérimenter un niveau élevé de bien-être subjectif sans consommer de manière excessive. De plus, une étude de Stutz (2006) démontre que lorsque les besoins primaires sont satisfaits, une augmentation substantielle du revenu ne se traduit pas en un bien-être subjectif plus élevé. Par conséquent, travailler de longues heures afin de consommer plus est sûrement une manière inefficace d'être heureux.

Le lien entre soutenabilité environnementale et bien-être subjectif semble différer selon le niveau de développement économique des pays. Les pays dit « en voie de développement » accordent plus d'importance au développement économique car c'est une condition sine-qua-non pour satisfaire les besoins de base de leurs citoyens. Malheureusement, celui-ci peut se faire au détriment des ressources naturelles, engendrant déforestation et pollution des réserves d'eau (Knight & Rosa, 2011). Par conséquent, à court terme le développement économique peut être une condition nécessaire au bien-être des citoyens, mais à long terme il peut s'avérer néfaste de par la destruction des écosystèmes qu'il engendre (Goldsmith, 1992). Par ailleurs, il est important de réfléchir aux implications du processus de production des produits consommés. Par exemple, boire une tasse de café ou manger du chocolat nous procure des émotions positives à court terme. Cependant, ces produits ont peut-être été fabriqués au détriment du bien-être des travailleurs qui les ont produits et de l'environnement. Les conditions dans lesquelles nos habits sont fabriqués, le nombre de kilomètres parcourus par nos colis résultant d'achats en ligne, les pesticides utilisés sur les terrains de golf, ... Tous ces éléments ont un impact sur la manière dont les individus poursuivent un bonheur soutenable.

De nombreuses études démontrent la nécessité d'assurer une soutenabilité environnementale pour obtenir un bonheur soutenable (Aksoy & Bayram Arlı, 2020 ; O'Brien, 2008). Lamb et al. (2014) estiment que de nombreuses nations sont capables de développer un modèle économique viable tout en minimisant les impacts sur les écosystèmes, et en achevant des niveaux de bien-être subjectif élevés. Par exemple, la New Economic Foundation (Marks et al., 2006) évalue que le Costa Rica a un niveau de satisfaction de vie et d'espérance de vie similaire à celui du Canada, mais son empreinte écologique est bien plus faible. Ainsi, le Costa Rica est classé troisième au regard du Happy Planet Index, alors que le Canada arrive même sur 178 pays. Les auteurs du rapport concluent que le niveau de PIB d'un pays n'est pas une condition sine qua non au bien-être de sa population.

La soutenabilité sociale fait référence au bien-être des individus et de la société, à la protection des valeurs culturelles, à la promotion de l'engagement social, à l'égalité d'opportunités pour tous, à la distribution des revenus équitables, à un accès pour tous à la santé et à l'éducation, à la démocratie et à un gouvernement fonctionnel et transparent. Il existe un consensus dans la littérature sur le fait que la soutenabilité sociale va de pair avec le bien-être soutenable (Aksoy & Bayram Arlı, 2020 ; Binder, 2019). En effet, Brown et Kasser (2005) montrent que les personnes ayant des valeurs intrinsèques ont un niveau de bien-être subjectif plus élevé que les personnes ayant des valeurs extrinsèques. Kasser et Ryan (1996) distinguent les objectifs intrinsèques, à travers lesquels les individus peuvent satisfaire leurs besoins psychologiques inhérents, tels que le développement personnel,

l'acceptation de soi, les relations sociales, le sport, et l'implication dans la communauté, des objectifs extrinsèques, qui consistent à rechercher le succès financier, la reconnaissance sociale et la popularité. De nombreuses études démontrent que les personnes ayant des objectifs orientés vers des valeurs intrinsèques sont moins matérialistes et plus enclines à avoir des comportements respectueux de l'environnement, tels que se déplacer à vélo ou recycler, comparativement aux personnes ayant des valeurs extrinsèques. Par ailleurs, Ott (2010) détermine que le niveau moyen de bonheur d'un pays est positivement corrélé au degré de liberté d'un pays, à l'efficacité de son gouvernement et à sa transparence, à un haut degré d'autonomie local et à une société civile forte. En d'autres termes, promouvoir les libertés substantielles d'une personne, telles que ses capacités à s'exprimer, à participer à la vie politique et à être libre d'expression (Sen, 2000) contribue au bonheur d'un pays. De plus, de nombreuses études soulignent une relation positive entre le bonheur et la santé physique et mentale. Veenhoven (2008) estime qu'il existe une relation significative et positive entre le bonheur et la longévité. Diener et Seligman (2004) trouvent que les affects positifs sont corrélés avec une meilleure santé physique. En outre, Veenhoven (2015) estime que le bien-être subjectif est corrélé à la santé, au confort matériel, à l'équité sociale, et à l'accès à l'éducation. En somme, il semblerait que bien-être soutenable et soutenabilité sociale soient liés.

Les différentes études mentionnées ci-dessus démontrent que la soutenabilité économique, sociale et environnementale va de pair avec le bonheur soutenable. Dans cet article, nous proposons une analyse détaillée de l'impact des ODD sur le bien-être subjectif.

3. LES DONNÉES

Les données utilisées dans cette partie sont issues du *Sustainable Development Report 2021* (Sachs et al., 2021). Nous utilisons l'indice *Sustainable Development Goals (SDG)* qui synthétise la position des pays par rapport aux 17 objectifs de développement durable adoptés par l'Assemblée Générale de l'ONU en 2015. La façon dont les 17 objectifs sont synthétisés dans cet indicateur composite est présentée par Lafortune et al. (2018). Cet indicateur a, par ailleurs, fait l'objet d'un audit auprès du *Joint research Center* de la Commission Européenne (Papadimitriou et al., 2019).

L'indice SDG peut prendre une valeur comprise entre 0 et 100, 100 signifiant que le pays considéré a atteint l'ensemble des objectifs. En 2021, le pays ayant l'indice SDG le plus élevé est la Finlande avec un score de 85.9, suivi de près par la Suède avec un score de 85.6. À l'inverse, la République centrafricaine, le Soudan du Sud et le Tchad ferment la marche avec des scores de 38.3, 38.9, 40.9 respectivement.

La seconde mesure utilisée dans cette partie est le bien-être subjectif issu du *Gallup World Poll*. Cette enquête interroge les adultes de près de 160 pays différents et s'intéresse, notamment, à la satisfaction dans la vie des habitants de différents pays interrogés. Il est demandé aux interviewés de répondre à la question suivante : « Voici une échelle qui représente l'échelle de la vie. Supposons que le sommet de l'échelle représente la vie la meilleure pour vous, et le bas de l'échelle la vie la pire pour vous. Où vous situez-vous personnellement sur cette échelle en ce moment ? » : c'est l'échelle de Cantrill (Zeidan, 2012, p. 38). Le bien-être subjectif, dans cette enquête, est ainsi mesuré sur une échelle allant de 0 à 10, 10 étant la meilleure situation et 0 la pire. En analysant les

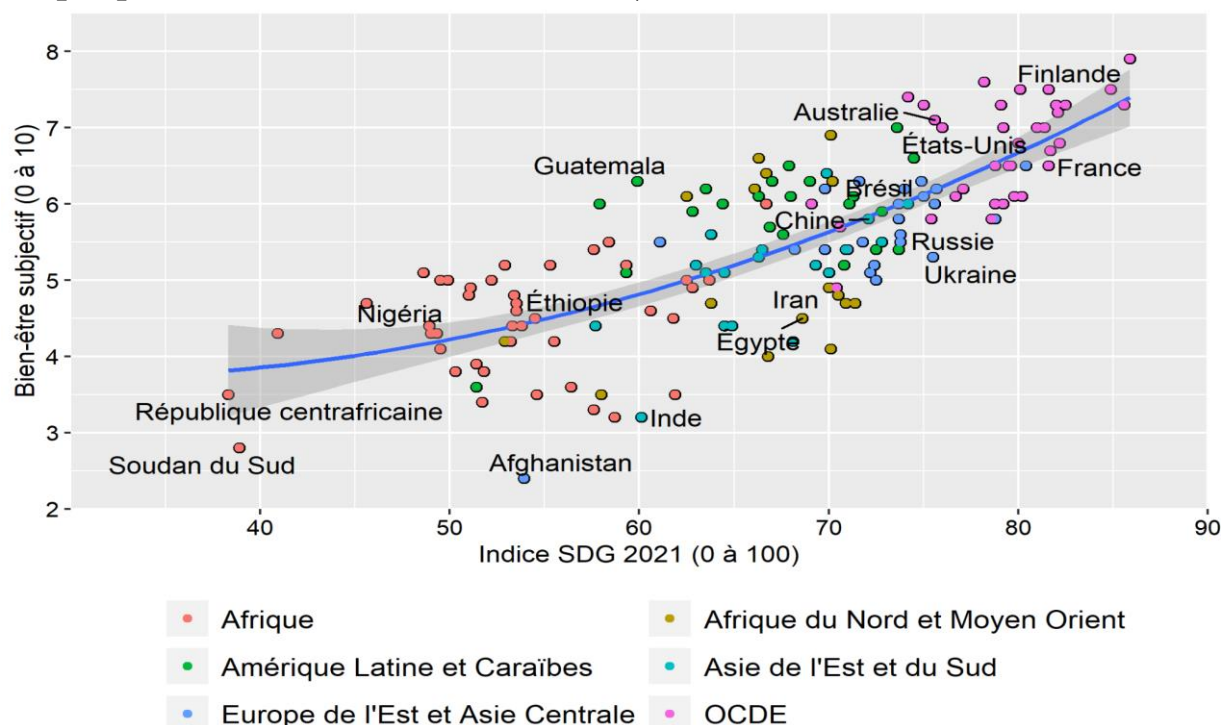
scores, nous observons une fois encore que la Finlande est en tête avec un score de 7.9. À l'inverse, des pays comme l'Afghanistan ou le Soudan du Sud ont un score inférieur à 3.

En reliant l'indice SDG avec le score national à l'échelle de Cantrill, comme illustré dans le graphique 1, nous observons une relation positive entre les deux variables. Ce résultat est confirmé par la régression quadratique entre bien-être subjectif et l'indice SDG (représentée en bleu sur le graphique) où la relation positive est statistiquement significative. Cette relation avait déjà été mise en évidence par d'autres recherches (e.g., De Neve & Sachs, 2020 ; Sachs, 2016). En d'autres termes, les pays dont l'avancement vers les objectifs de développement durable est plus avancé ont tendance à reporter un niveau moyen de bien-être subjectif supérieur.

Le fait que la courbe de meilleur ajustement ne soit pas linéaire mais quadratique nous informe sur les rendements marginaux croissant, en termes de bien-être, des objectifs de développement durable. Autrement dit, plus les pays atteignent un niveau de développement durable élevé, plus une hausse de leur score de développement durable va générer une augmentation importante du bien-être subjectif.

Le graphique 1 nous indique aussi qu'une part non négligeable de pays se situent nettement en dessous de la courbe de meilleur ajustement (e.g., Afghanistan, Inde, Égypte,). Ces résultats nous informent qu'un certain nombre de facteurs expliquant la satisfaction dans la vie ne sont pas pris en compte dans les ODD sélectionnés (e.g., le contexte géopolitique d'un pays).

Graphique 1 : Relation entre bien-être subjectif et l'indice SDG 2021



Source : Données du Sustainable Development Report 2021
Mise en forme par les auteur·e·s

Le développement durable serait donc intimement lié au bien-être subjectif, cependant, l'indice SDG prend en compte 17 objectifs, eux-mêmes divisés en sous-objectifs. Les 17 objectifs concernent des aspects variés du développement durable allant de la lutte contre la pauvreté à l'égalité des genres ou de la bonne santé à des actions en faveur du climat. Ils peuvent donc, individuellement, avoir un lien plus ou moins fort avec le bien-être subjectif. Dans la partie suivante, nous cherchons à comprendre comment les différents aspects du développement durable influent sur le bien-être subjectif.

4. QUELS ASPECTS DU DÉVELOPPEMENT SONT LIÉS À LA HAUSSE DU BIEN-ÊTRE SUBJECTIF ?

4.1 Données et méthode

Dans cette seconde partie nous nous appuyons sur la base de données issues du *Sustainable Development Report de 2021* (Sachs et al., 2021) pour calculer l'indice SDG pour chaque pays et chaque année entre 2010 et 2019. L'utilisation d'une base en panel va permettre d'approfondir l'analyse de De Neve et Sachs (2020), qui ont étudié le lien entre les différents ODD et le bien-être en utilisant les données d'une seule année. Leur étude n'inclut pas certaines variables omises variant d'un pays à un autre. Par exemple, des aspects culturels, économiques ou sociaux ne sont pas pris en compte dans leurs analyses, pourtant, elles jouent un rôle explicatif dans le bien-être subjectif.

Comme expliqué dans Sachs et al. (2021), l'indice SDG 2021 ne peut pas être directement comparé avec l'indice des années précédentes dû à des changements de méthodologie (modifications d'indicateurs etc...). Ainsi, afin d'analyser l'évolution dans le temps des ODD

nous utilisons la liste des indicateurs utilisés pour le calcul du SDG 2021 et dont le suivi longitudinal est possible et pour lesquels suffisamment de données pour chaque indicateur sont disponibles. Ainsi, 47 indicateurs sont utilisés pour la construction du panel. La liste des indicateurs est disponible en annexe 1.

Chaque indicateur se réfère à un ODD. Par exemple, le taux d'incidence de la pauvreté est relié à l'ODD 1 « Éliminer la pauvreté sous toutes ses formes et partout dans le monde ». La part de la population ayant accès à l'électricité est intégré à l'ODD 7 « Garantir à tous l'accès à des services énergétiques fiables, durables et modernes, à un coût abordable ».

Même si les indicateurs sélectionnés peuvent être suivis dans le temps, des informations sont parfois manquantes sur certaines années ou certains pays. Dans cette situation les données sont imputées afin d'avoir le panel le plus complet possible et d'éviter de supprimer des observations pour une année si un nombre limité d'indicateurs sont manquants. Différents cas de figure existent. Dans le cas où les données sont disponibles uniquement quelques années et les mêmes années pour tous les pays, des interpolations linéaires sont réalisées pour les années manquantes (la dernière valeur observée est utilisée si aucune année ultérieure n'est disponible pour l'interpolation). Pour les situations où la variable est manquante certaines années et pour certains pays uniquement, la valeur la plus récente ou à défaut (pour les premières années du panel) la valeur la plus proche est utilisée (par exemple, la valeur observée en 2011 est utilisée si la valeur de 2010 est manquante). Enfin, dans de rares cas (quand moins de la moitié des indicateurs utilisés pour calculer l'indice d'un des 17 ODD sont indispo-

nibles) nous imputons la valeur d'un indicateur en utilisant la moyenne régionale. Le détail des imputations pour chaque indicateur est disponible en annexe 1.

Une fois les indicateurs complétés, nous utilisons la méthodologie présentée dans par Sachs et al. (2021) pour calculer un indice pour chaque ODD et chaque pays puis un indice global par pays. En d'autres termes, nous calculons une normalisation de chaque indicateur pour qu'ils aient une valeur comprise entre 0 et 100 selon la formule de Sachs et al. (2021) en utilisant les seuils de performance fournis dans ce rapport. Un indice spécifique est calculé pour chaque ODD et chaque pays, en effectuant la moyenne arithmétique de chaque indicateur appartenant aux ODD en question. Puis, en effectuant une moyenne arithmétique des indices calculés pour chaque ODD, nous obtenons l'indice SDG pour chaque pays.

Finalement, notre base de données contient une valeur d'indice pour chaque ODD et chaque pays pour la période 2010-2019. L'indice SDG n'est pas comparable avec celui du rapport SDG étant donné que nous avons gardé uniquement les indicateurs qui peuvent être suivis dans le temps et dont les informations disponibles étaient suffisantes. Ce choix n'a pas permis de mesurer des indices pour les ODD 8 (« Promouvoir une croissance économique soutenue, partagée et durable, le plein emploi productif et un travail décent pour tous »), ODD 10 (« Réduire les inégalités dans les pays et d'un pays à l'autre »), ODD 12 (« Établir des modes de consommation et de production durables ») et ODD 14 (« Conserver et exploiter de manière durable les océans, les mers et les ressources marines aux fins du développement durable »). De

plus, les pays avec aucune information sur le bonheur ont également été supprimés ainsi que ceux pour lesquels un indice ODD ne pouvait pas être calculé (car le nombre d'indicateurs manquants était trop important). La liste des 128 pays ainsi sélectionnés est disponible en annexe 2.

Le tableau 1 présente des statistiques descriptives pour les différents ODD par groupe de pays sélectionnés. Les pays de l'OCDE sont ceux qui rapportent le bien-être subjectif le plus élevé en comparaison aux autres régions du monde. Par contre, c'est en Afrique que le bien-être subjectif est le moins élevé. Concernant l'atteinte des ODD, c'est l'éducation pour lequel le score est le plus élevé avec un score de 80.3 alors que l'ODD 9 « Bâtir une infrastructure résiliente, promouvoir une industrialisation durable qui profite à tous et encourage l'innovation » n'est que à mi-chemin de l'optimum.

Les scores par ODD sont cependant très variables d'une région à une autre. Ainsi, les pays de l'OCDE performant dans l'ODD 1 « éliminer la pauvreté sous toutes ses formes et partout dans le monde », alors que le score moyen en Afrique est de 28.1 (avec une forte hétérogénéité comme l'indique l'écart type). À l'inverse, les pays de l'OCDE sont ceux qui performant le moins concernant l'ODD 13 « Prendre d'urgence des mesures pour lutter contre les changements climatiques et leurs répercussions ». Ainsi, les pays de l'OCDE, bien qu'ayant le bien-être subjectif le plus élevé, sont les plus performants pour certains ODD mais également les moins performants pour d'autres. Par conséquent, le lien entre ODD et bien-être subjectif n'est pas évident.

Tableau 1 : Bien-être subjectif moyen et score moyen par ODD

	Tous les pays	OCDE	Afrique	Europe de l'Est Asie Centrale	Asie du Sud et de l'Est	Amérique Latine, Caraïbes	Afrique du Nord, Moyen-Orient
Bien-être subjectif	5.5 (1.1)	6.6 (0.8)	4.3 (0.6)	5.3 (0.7)	5.0 (0.7)	6.1 (0.6)	4.9 (0.5)
1 Pauvreté	75.4 (31.3)	98.3 (4.0)	28.1 (20.7)	91.4 (12.6)	71.2 (21.4)	86.1 (11.7)	91.9 (8.5)
2 Zéro Faim	56.7 (9.0)	64.3 (6.4)	47.6 (7.0)	58.9 (4.2)	54.8 (6.9)	55.1 (7.8)	54.5 (4.3)
3 Santé	71.8 (20.5)	90.9 (4.9)	41.5 (11.6)	79.3 (6.7)	66.3 (12.5)	76.0 (5.4)	77.2 (3.1)
4 Éducation	80.3 (22.5)	97.4 (2.6)	50.0 (21.4)	91.3 (9.3)	84.8 (12.1)	78.1 (12.3)	79.7 (12.5)
5 Égalité des sexes	62.9 (15.5)	73.4 (10.6)	54.8 (16.1)	66.2 (7.1)	55.4 (15.2)	66.0 (8.8)	35.7 (8.0)
6 Accès à l'eau potable	76.4 (29.1)	98.2 (2.7)	31.5 (21.4)	91.4 (6.4)	73.3 (14.6)	86.5 (8.6)	89.9 (6.7)
7 Énergie propre et abordable	73.7 (26.4)	92.0 (5.3)	34.2 (20.3)	88.7 (3.6)	66.0 (15.3)	85.6 (8.5)	89.3 (2.8)
9 Industrie, Innovation	45.1 (29.5)	79.5 (17.5)	17.1 (12.2)	42.2 (17.3)	32.0 (23.1)	32.6 (14.3)	37.9 (12.5)
11 Villes soutenables	73.3 (15.5)	84.9 (5.7)	55.1 (13.5)	78.4 (5.5)	65.3 (16.5)	82.3 (5.7)	68.4 (8.1)
13 Action climat	74.8 (24.4)	48.0 (19.9)	94.8 (9.2)	76.9 (15.8)	85.5 (19.9)	86.0 (10.3)	85.4 (7.4)
15 Biodiversité	55.3 (19.7)	68.4 (22.1)	53.5 (15.9)	53.5 (16.5)	37.5 (8.7)	46.8 (11.7)	49.1 (9.6)
16 Société pacifique	65.9 (17.0)	82.9 (14.7)	58.4 (9.2)	62.5 (11.1)	58.1 (9.7)	52.3 (16.2)	58.5 (8.0)
17 Dépenses publiques ODD	53.8 (22.1)	73.9 (16.2)	39.2 (18.6)	51.4 (15.2)	31.6 (13.1)	55.9 (15.6)	52.3 (12.1)
Observations	1128	347	272	190	123	139	57
Pays	128	36	36	19	15	16	6

Note. Les écarts-types figurent entre parenthèses ; ODD : Objectif de développement durable.

Source : Données Sachs *et al.* (2021), calculs réalisés par les auteur·e·s.

Pour cette raison, nous analysons le lien existant entre le bien-être subjectif et les ODD en estimant un modèle linéaire à effets individuels (voir l'équation (1) ci-dessous), cela signifie que nous contrôlons les caractéristiques non observées qui varient entre les pays mais pas dans le temps. Etant donné que les observations pour un même pays ne sont pas indépendantes dans le temps, nous avons également utilisé des erreurs-types en grappe (*cluster standard errors*) au niveau des pays. Ils permettent l'hétéroscédasticité et l'autocorrélation des erreurs au sein d'un pays mais pas la corrélation entre les pays. Les résultats des régressions sont présentés dans le tableau 2. L'équation estimée est présentée ci-après :

$$y_{it} = X_{it}\beta + \alpha_i + u_{it} \quad (1)$$

avec i le pays (de 1 à N), t l'année (de 2010 à 2019), y_{it} le bien-être subjectif pour le pays i à la date t , X_{it} sont les indices pour chaque ODD calculés précédemment et le PIB par tête pour le pays i à la date t , α_i sont les effets individuels et constants dans le temps mais spécifiques à chaque pays i . Enfin, u_{it} correspond au terme d'erreur.

4.2 Comment chaque ODD contribue-t-il au bien-être subjectif ?

Le tableau 2 présente comment chaque ODD est corrélé au bien-être à la fois au niveau global et régional. Nous estimons qu'il existe une importante hétérogénéité dans cette relation.

Lorsque nous observons la relation en incluant l'ensemble des pays, nous constatons que la plupart des ODD ont un effet non significatif sur le bien-être. C'est le cas du ODD 1 (Pauvreté), ODD 2 (Zéro faim), ODD 3 (Santé), ODD 4 (Éducation), ODD 5 (Égalité des sexes), ODD 6 (Accès à l'eau potable), ODD 7 (Énergie propre et abordable), ODD 9 (Industrie, innovation et infrastructure),

ODD 15 (Biodiversité), ODD 16 (Société pacifique), ODD 17 (Dépenses publique ODD).

Seul l'ODD 11 (villes résilientes et soutenables) a un effet positif sur la satisfaction dans la vie. Par ailleurs, nous observons que l'ODD 13 (action pour le climat) est négativement corrélé avec la satisfaction dans la vie.

Cependant, une analyse plus fine par groupe de pays met en avant des tendances différentes et fait émerger la problématique suivante : dans différentes régions du monde, quels ODD contribuent au bien-être des citoyens ?

Tout d'abord, il est important de mentionner qu'une analyse par région réduit le nombre d'observations et, par conséquent, la précision des coefficients et leurs pouvoirs statistiques. Les différences d'estimations entre régions ne sont donc pas nécessairement significatives. Cependant, il nous semble tout de même intéressant de commenter brièvement ces résultats.

Le tableau 2 nous indique que l'ODD 1 (Pauvreté) et l'ODD 2 (Zéro faim) ont un lien non significatif avec le bien-être subjectif pour l'ensemble des pays, mise à part pour l'Europe de l'Est, l'Amérique latine et Caraïbes et l'Afrique. L'ODD 1 est mesuré par le taux d'incidence de la pauvreté. L'ODD 2 par divers indicateurs incluant des mesures de la malnutrition, de l'obésité, des rendements céréaliers et un indice de gestion durable de l'azote. Nous constatons que dans les pays où la pauvreté et la malnutrition sont des problèmes courants et répandus, l'amélioration des ODD 1 (Pauvreté) et ODD 2 (Zéro faim) est positivement corrélées avec le bien-être.

Tableau 2 : Liens entre bien-être et développement durable

	Tous les pays	OCDE	Afrique	Europe de l'Est Asie Centrale	Asie du Sud et de l'Est	Amérique Latine, Caraïbes	Afrique du Nord, Moyen-Orient
1 Pauvreté	0.009 (0.007)	-0.022 (0.030)	-0.015 (0.015)	0.017** (0.008)	0.007 (0.016)	0.076*** (0.017)	0.032 (0.020)
2 Zéro Faim	0.019 (0.014)	-0.008 (0.014)	0.053** (0.024)	0.020 (0.024)	-0.020 (0.034)	0.042* (0.021)	0.063 (0.051)
3 Santé	0.014 (0.016)	0.008 (0.043)	0.037 (0.024)	-0.026 (0.026)	-0.053 (0.051)	-0.075 (0.068)	0.024 (0.120)
4 Éducation	-0.001 (0.007)	-0.020 (0.025)	0.008 (0.009)	-0.017 (0.012)	-0.007 (0.015)	0.005 (0.013)	-0.030*** (0.010)
5 Égalité des sexes	-0.0005 (0.006)	-0.020*** (0.007)	0.0003 (0.012)	0.002 (0.010)	0.005 (0.021)	-0.006 (0.014)	0.032 (0.019)
6 Accès à l'eau potable	-0.019 (0.014)	-0.012 (0.057)	-0.031** (0.015)	0.012 (0.051)	0.015 (0.029)	-0.067*** (0.020)	-0.020 (0.079)
7 Énergie propre et abordable	-0.001 (0.007)	-0.029* (0.016)	0.004 (0.007)	-0.021 (0.052)	0.003 (0.026)	-0.009 (0.058)	0.069 (0.142)
9 Industrie, Innovation	0.0005 (0.003)	0.013** (0.006)	-0.006 (0.009)	0.012 (0.008)	0.006 (0.006)	-0.007 (0.006)	-0.023* (0.011)
11 Villes soutenables	0.018*** (0.006)	0.001 (0.007)	0.027*** (0.010)	0.016 (0.010)	0.013 (0.013)	0.037*** (0.011)	0.051*** (0.016)
13 Action climat	-0.021*** (0.005)	-0.016 (0.014)	-0.082 (0.124)	-0.068*** (0.023)	-0.016*** (0.003)	-0.120** (0.052)	0.024 (0.112)
15 Biodiversité	0.0003 (0.008)	-0.018 (0.025)	0.070 (0.044)	-0.014** (0.006)	-0.060 (0.048)	-0.012 (0.063)	0.006 (0.009)
16 Société pacifique	0.013 (0.011)	0.009 (0.016)	0.056** (0.024)	-0.015 (0.019)	-0.005 (0.022)	-0.0003 (0.010)	-0.014 (0.060)
17 Dépenses publiques ODD	-0.005 (0.004)	-0.008 (0.007)	-0.013** (0.006)	0.010 (0.008)	0.008 (0.013)	0.016 (0.012)	0.036** (0.016)
PIB par tête	0.000 (0.000)	0.000 (0.000)	0.000 (0.000)	0.000*** (0.000)	-0.000 (0.000)	-0.000 (0.000)	-0.001** (0.000)
Observations	1128	347	272	190	123	139	57
Pays	128	36	36	19	15	16	6

Note. Les écarts-types figurent entre parenthèses ; ODD : Objectif de développement durable. Significativité à : *10%, **5% et ***1%.

Source : Données Sachs *et al.*, (2021), calculs réalisés par les auteur·e·s.

L'ODD 4 (Éducation) et l'ODD 9 (Industrie et Innovation) sont négativement liés avec le bien-être subjectif en Afrique du Nord et au Moyen-Orient mais cette relation disparaît après l'ajout d'un effet fixe temporel. L'ODD 4 est mesuré par le taux net de scolarisation dans le primaire et le taux d'achèvement de premier cycle de l'enseignement secondaire. L'ODD 9 est défini par l'accès de la population à internet, un indice de performance logistique et le nombre d'articles de revues scientifiques et techniques. En revanche, l'ODD 9 est positivement relié au bien-être subjectif des citoyens de l'OCDE. Nous supposons que l'ODD 9 est négativement corrélé avec le bien-être subjectif en Afrique du Nord et au Moyen-Orient car il est probable que l'accès à internet soit lié à l'avènement du printemps arabe (Faris, 2012). Ainsi, à court terme, la « révolution 2.0 » a pu se traduire par une instabilité politique et sociale affectant négativement le niveau moyen de satisfaction de vie des citoyens d'Afrique du Nord et du Moyen Orient.

L'ODD 5 (Égalité des sexes) et l'ODD 7 (Énergie propre et abordable) sont négativement et significativement liés au bien-être des citoyens membres de l'OCDE. L'ODD 7 est mesuré par le pourcentage de la population ayant accès à l'électricité, à des combustibles et des technologies propres pour cuisiner et à l'émission de CO₂ dues à la combustion de combustibles pour l'électricité et le chauffage par rapport à la production totale d'électricité. L'ODD 5 est évalué par le rapport entre le nombre moyen d'années d'études et le rapport des taux d'activités entre hommes et femmes, ainsi que la part de sièges occupés par des femmes au sein du parlement national. Le lien négatif entre l'ODD 5 et le bien-être subjectif est surprenant au regard de la littérature existante. En effet,

les quelques études analysant l'impact de la réduction des inégalités de genre sur le bien-être subjectif dans les pays de l'OCDE trouvent un lien positif entre ces deux variables (Audette et al., 2019 ; Qian, 2017). Ces études concluent que promouvoir l'égalité de genre est bénéfique au plus grand nombre. Cependant les indicateurs utilisés dans ces études pour mesurer l'égalité entre homme et femmes ne sont pas exactement les mêmes que ceux présents dans notre analyse. Par conséquent, cette relation mérite d'être explorée plus en détail dans de futures recherches.

L'ODD 13 (Action pour le climat) est significativement et négativement corrélé au bien-être pour l'ensemble des pays et pour la plupart des régions. Par conséquent, nos décideurs politiques et le monde académique devraient lui porter une attention particulière. L'ODD 13 est mesuré par les émissions de CO₂ provenant de la combustion fossile et de la production de ciment par habitant et les émissions de CO₂ incorporées dans les importations. Les actions climatiques impliquent, non seulement, des actions qualitatives afin de réduire les émissions de CO₂. Mais aussi une réduction quantitative de la capacité productive des pays. Ce dernier point induit un changement économique structurel pouvant être en tension avec d'autres déterminants du bien-être subjectif. Cependant il est possible que cette mesure de l'action climatique ne prenne pas en compte la valeur que les citoyens accordent à l'environnement. En effet, d'autres études estiment que le temps passé dans la nature améliore le bien-être subjectif et est une condition nécessaire pour l'humanité (Bertram & Rehdanz, 2015). En outre, une mauvaise qualité de l'air a un impact négatif sur le bien-être subjectif, et les citoyens sont prêts à payer pour l'améliorer (Zhang et al., 2017).

L'étude de Kroll et al. (2019) propose plusieurs pistes d'explications à ce paradoxe environnemental. Premièrement, il est possible que la dégradation de la qualité de l'air à un moment t , affecte le bien-être subjectif en $t+n$. Deuxièmement, notre bien-être dépend de l'apport en biens et services, tels que la production de nourriture, ce qui met la pression sur nos écosystèmes.

En revanche, l'ODD 11 (Villes soutenables) est positivement et significativement corrélé avec le bien-être subjectif pour l'ensemble des pays et la majorité des régions prisent en compte dans notre analyse. L'ODD 11 est mesuré par la concentration annuelle moyenne de particules d'un diamètre inférieur à 2.5 microns, l'accès à une source d'eau salubre et canalisée, et la satisfaction à l'égard des transports publics. Ce résultat nous indique que les pouvoirs publics peuvent influencer sur le bien-être des citoyens en promouvant un réseau de transports publics de qualité et abordable ou en mettant en place des actions permettant d'améliorer la qualité de l'air.

Notre analyse présente certaines limites, en particulier, le nombre d'indicateurs utilisé est relativement limité par rapport à ceux habituellement utilisés dans le calcul de l'indice SDG car nous avons gardé uniquement les variables observables sur plusieurs années. Notre étude permet cependant d'approfondir le débat sur le lien entre bien-être et développement durable. Nous avons également testé d'autres spécifications pour l'analyse de la relation entre bien-être subjectif et développement durable afin de vérifier que les coefficients significatifs le restent. Par exemple, en ajoutant des effets fixes temporels, pour tenir compte des effets non observés qui varient dans le temps mais pas entre pays, les coefficients significatifs continuent à

l'être à l'exception des estimations, pour les pays d'Afrique du Nord et Moyen-Orient, où l'ODD 4, l'ODD 17 et le PIB par tête perdent en significativité. En ajoutant d'autres variables comme l'indice des prix à la consommation les coefficients significatifs le restent hormis le ODD 1 pour l'Europe de l'Est et Asie Centrale et les coefficients associés à l'ODD 9, ODD 17 et le PIB par tête pour les pays d'Afrique du Nord et Moyen-Orient. Enfin, en supprimant les erreurs-types en grappe, seuls l'ODD 2 pour les pays d'Amérique Latine et Caraïbes, l'ODD 4 et le PIB par tête pour les pays d'Afrique du Nord et Moyen-Orient perdent en significativité. Nos résultats sont donc relativement robustes à l'exception des pays d'Afrique du Nord et Moyen-Orient ce qui peut être expliqué par un échantillon de très petite taille.

Dans tous les cas, au regard de la situation actuelle, il est évident que des actions climatiques doivent être entreprises pour assurer le bien-être des générations futures.

5. DISCUSSION

La littérature sur le lien entre bonheur et développement durable est en plein essor. Notre contribution, analysant le lien entre les ODD et bonheur est ainsi dans la lignée des travaux de De Neve et Sachs (2020) et Sachs (2016). Nous approfondissons les analyses précédentes en utilisant des données de panel permettant de prendre en compte les variables non observables qui ne varient pas dans le temps lié au bien-être subjectif et spécifiques à chaque pays.

Notre analyse montre un lien positif et significatif entre l'atteinte des objectifs de développement durable et le bonheur moyen d'un pays. Cependant, les différents objectifs de développement durable n'ont pas un effet équivalent sur le bien-être. Nous trouvons, en incluant

l'ensemble des pays des différentes régions du monde, que seul l'ODD « villes soutenables » est positivement lié avec le bien-être subjectif, alors que l'ODD « action climat » engendre une relation inverse, c'est-à-dire que la baisse des émissions de CO₂ est négativement liée au bonheur. Les résultats sont différents si on effectue des analyses par région. Par exemple, la baisse de la pauvreté et de la faim sont positivement corrélées avec le bien-être en Amérique Latine et Caraïbes alors que dans les pays de l'OCDE ou en Asie du Sud et de l'Est il n'y a pas de lien significatif entre ces éléments. Ces estimations vont dans le sens des résultats de De Neve et Sachs (2020). Cependant, dans leur étude la grande majorité des ODD ont un lien positif et significatif avec le bonheur moyen d'un pays : ODD 1 (Pauvreté), ODD 2 (Zéro faim), ODD 3 (Santé), ODD 4 (Éducation), ODD 5 (Égalité des sexes), ODD 6 (Accès à l'eau potable), ODD 7 (Énergie propre et abordable), ODD 9 (Industrie et innovation) et ODD 16 (Société pacifique). Il semblerait donc que la prise en compte d'un panel et des effets fixes individuels engendrent des résultats différents de cette étude et quel lien entre développement durable et bien-être est plus complexe qu'il n'y paraît. Des analyses complémentaires sont nécessaires pour comprendre les mécanismes qui sous-tendent la relation entre ODD et bonheur. Des enquêtes qualitatives pourraient permettre de mieux comprendre comment les objectifs de développement durable sont perçus par la population dans les différentes régions du monde et de quelle façon les actions en faveur du développement durable impactent concrètement leur bonheur. Il est également important de distinguer le bonheur de la population à court et à long terme. Les récents rapport du GIEC alertent sur la nécessité de modifier nos

modes de consommation afin de préserver la planète. Par conséquent, assurer le bonheur des générations futures nécessite des concessions à court et moyen terme de la part de nos générations.

LIENS D'INTÉRÊT

Les auteur·e·s ne déclarent aucun conflit d'intérêts.

BIBLIOGRAPHIE

- Allen, C., Metternicht, G., & Wiedmann, T. (2016). National pathways to the Sustainable development Goals: (SDGs): A comparative review of scenario modeling tools. *Environmental Science & Policy*, 66, 199–207. <https://doi.org/10.1016/j.envsci.2016.09.008>
- Audette, A. P., Lam, S., O'Connor, H., & Radcliff, B. (2019). (E) Quality of life: A cross-national analysis of the effect of gender equality on life satisfaction. *Journal of Happiness Studies*, 20(7), 2173–2188. <https://doi.org/10.1007/S10902-018-0042-8>
- Aksoy, F., & Bayram Arlı, N. (2020). Evaluation of sustainable happiness with Sustainable Development Goals: Structural equation model approach. *Sustainable Development*, 28(1), 385–392. <https://doi.org/10.1002/sd.1985>
- Bertram, C., & Rehdanz, K. (2015). The role of urban green space for human well-being. *Ecological Economics*, 120, 13–152. <https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2015.10.013>
- Binder, M. (2019). Homo economicus and happiness: Towards more sustainable development. In M. Roja (Ed.), *The*

economics of happiness (pp. 171–191), Springer. https://doi.org/10.1007/978-3-030-15835-4_8

Blanchflower, D. G., & Oswald, A. J. (2004). Well-being over time in Britain and the USA. *Journal of Public Economics*, 88, 1359–1386. [https://doi.org/10.1016/S0047-2727\(02\)00168-8](https://doi.org/10.1016/S0047-2727(02)00168-8)

Brown, K., & Kasser, T. (2005). Are psychological and ecological well-being compatible? The role of values, mindfulness and lifestyle. *Social Indicators Research*, 74, 349–368. <https://doi.org/10.1007/s11205-004-8207-8>

Brundtland, G. H. (1987). *Rapport Brundtland. L'Odyssée du développement durable*. Ministère des Affaires étrangères et du Développement international. http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/sites/odysee-developpement-durable/files/5/rapport_brundtland.pdf

Cobb, C., Halstead, T., & Rowe, J. (1995). *If the GDP is up, why is America down?* The Atlantic Monthly.

Costanza, R., Daly, L., Fioramonti, L., Giovannini, E., Kubiszewski, I., Mortensen, L. F., Kate, E. P., Ragnarsdottir, K. V., De Vogli, R., & Wilkinson, R. (2016). Modeling and measuring sustainable wellbeing in connection with the UN Sustainable Development Goals. *Ecological Economics*, 130, 350–355. <https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2016.07.009>

Clark, A. E., Etilé, F., Postel-Vinay, F., Senik, C., & Van der Straeten, K. (2005). Heterogeneity in reported well-being:

Evidence from twelve European countries. *Economic Journal*, 115, 118–132. <http://fmwww.bc.edu/repec/res2004/ClarkEtilePostel-VinaySenikVanderStraeten.pdf>

Clark, A. E., Frijters, P., & Shields, M. A. (2008). Relative income, happiness, and utility: An explanation for the Easterlin paradox and other puzzles. *Journal of Economic Literature*, 46(1), 95–144. <https://doi.org/10.1257/jel.46.1.95>

De Neve, J.-E., & Sachs, J. (2020). Sustainable development and human well-being. In J. Helliwell, R. Layard, J. Sachs, & J.-E. De Neve (Eds.), *The World Happiness Report 2020* (pp. 112–127). Sustainable Development Solutions Network.

Diener, E., Sandvik, E., Seidlitz, L., & Diener, M. (1993). The relationship between income and subjective well-being: Relative or absolute? *Social Indicators Research*, 28(3), 195–223. <https://doi.org/10.1007/BF01079018>

Diener, E., & Seligman, M. (2004). Beyond money: Toward an economy of well-being. *Psychological Science in the Public Interest*, 5, 1–31. <https://doi.org/10.1111/j.0963-7214.2004.00501001.x>

Dillenseger, L., & Munier, F. (2018). L'économie du bonheur : Quelques faits saillants et données empiriques en Europe. *Bulletin de l'Observatoire des Politiques Économiques en Europe*, 39, 45–56. https://opee.unistra.fr/IMG/pdf/bulletinopee_39_fi-nal_article7.pdf

Easterlin, R. A. (1974). Does economic growth improve the human lot? Some empirical evidence. In P. A. David, & W. R. Melvin (Eds), *Nations and households*

in economic growth: Essays in honor of Moses Abramovitz (pp. 89–125). Academic Press.

<https://doi.org/10.1016/B978-0-12-205050-3.50008-7>

Easterlin, R. A., & Angelescu, L. (2009). Happiness and growth the world over: Time series evidence on the happiness-income paradox. *IZA Discussion Paper*, 4060. <https://docs.iza.org/dp4060.pdf>

Faris, D., M. (2012). La révolte en réseau : Le « printemps arabe » et les médias sociaux. *Politique étrangère*, 1, 99–109. <https://www.revues.armand-colin.com/eco-sc-politique/politique-etrangere/politique-etrangere-ndeg-12012/revolte-reseau-printemps-arabe-medias-sociaux>

Godard, O. (1994). Le développement durable: paysage intellectuel. *Natures Sciences Sociétés*, 2(4), 309–322. <https://doi.org/10.1051/nss/19940204309>

Goldsmith, E. (1992). Economic development and environmental destruction. In Muzaffar, C. (Ed.), *Dominance of the west over the rest* (pp. 146–151). Just World Trust. <http://www.citizens-international.org/ci2012/http://www.citizens-international.org/ci2012/wp-content/uploads/2012/11/dominance.pdf#page=156>

Graham, C., & Pettinato, S. (2002). *Happiness and hardship: Opportunity and insecurity in new market economies*. The Brookings Institution Press.

Hagerty, M. R., & Veenhoven, R. (2003). Wealth and happiness revisited - Growing national income does go with greater happiness. *Social Indicators Research*, 64(1), 1–27.

<https://doi.org/10.1023/A:1024790530822>

IPCC (2021). *Climate Change 2021: The Physical Science Basis. Contribution of Working Group I to the Sixth Assessment Report of the Intergovernmental Panel on Climate Change* [V. Masson-Delmotte, P. Zhai, A. Pirani, S. L. Connors, C. Péan, S. Berger, N. Caud, Y. Chen, L. Goldfarb, M. I. Gomis, M. Huang, K. Leitzell, E. Lonnoy, J.B.R. Matthews, T. K. Maycock, T. Waterfield, O. Yelekçi, R. Yu, & B. Zhou (Eds.)]. Cambridge University Press.

Kasser, T., & Ryan, R. (1996). Further examining the American dream: Differential correlates of intrinsic and extrinsic goals. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 22(3), 280–287. <https://doi.org/10.1177/0146167296223006>

Knight, K. W., & Rosa, E. A. (2011). The environmental efficiency of well-being: A cross-national analysis. *Social Science Research*, 40(3), 931–949. <https://doi.org/10.1016/j.ssresearch.2010.11.002>

Kroll, C., Warchold, A., & Pradhan, P. (2019). Sustainable Development Goals (SDGs): Are we successful in turning trade-offs into synergies?. *Palgrave Communications*, 5(1), 1–11. <https://doi.org/10.1057/s41599-019-0335-5>

Kubiszewski, I., Mulder, K., Jarvis, D., & Costanza, R. (2021). Toward better measurement of sustainable development and wellbeing: A small number of SDG indicators reliably predict life satisfaction. *Sustainable Development*, 30(1), 139–148. <https://doi.org/10.1002/sd.2234>

- Lafortune, G., Fuller, G., Moreno, J., Schmidt-traub, G., & Kroll, C. (2018). SDG Index and dashboards - Detailed methodological paper. *Sustainable Development Solutions Network*. https://www.mdri.org.vn/vsdg/2019_UN_LNOB_Ethnic_Minority/1.%20SDG%20database/1.SDGINDEX.ORG/2018_SDG_GlobalIndexdex/2018_SDG_GlobalIndexMethodology.pdf
- Lamb, W. F., Steinberg, J. K., Bows-Larkin, A., Peters, G. P., Roberts, J. T., & Wood, F. R. (2014). Transitions in pathways of human development and carbon emissions. *Environmental Research Letters*, 9(1). <https://doi.org/10.1088/1748-9326/9/1/014011>
- Lelkes, O. (2006). Tasting freedom: Happiness, religion and economic transition. *Journal of Economic Behavior and Organization*, 59(2), 173–194. <https://doi.org/10.1016/j.jebo.2004.03.016>
- Marks, N., Abdallah, S., Simms, A., & Thompson, S. (2006). *The unhappy planet index: An index of human well-being and environmental impact*. New Economics Foundation. <https://neweconomics.org/2006/07/happy-planet-index>
- Meadows, D. H., Meadows, D. H., Randers, J., & Behrens, W. W. III (1972). *The limits to growth*. Universe.
- O'Brien, C. (2005, June). Planning for sustainable happiness: Harmonizing our internal and external landscapes. *2nd International Conference on Gross National Happiness*, Antigonish, Nova, Canada. <http://www.gpiatlantic.org/conference/papers/obrien.pdf>
- O'Brien, C. (2008). Sustainable happiness: How happiness studies can contribute to a more sustainable future. *Canadian Psychology*, 49(4), 289–295. <https://doi.org/10.1037/a0013235>
- Ott, J. C. (2010). Good governance and happiness in nations: Technical quality precedes democracy and quality beats size. *Journal of Happiness Studies*, 11(3), 353–368. <https://doi.org/10.1007/s10902-009-9144-7>
- Papadimitriou, E., Neves, A. R., & Becker, W. (2019). JRC statistical audit of the Sustainable Development Goals Index and dashboards. Publications Office of the European Union. <https://doi.org/10.2760/723763>
- Qian, G. (2017). The effect of gender equality on happiness: Statistical modeling and analysis. *Health Care for Women International*, 38(2), 75–90. <https://doi.org/10.1080/07399332.2016.1198353>
- Sachs, J., Kroll, C., Lafortune, G., Fuller, G., & Woelm, F. (2021). *The decade of action for the Sustainable Development Goals: Sustainable Development Report 2021*. Cambridge University Press.
- Sachs, J. D., Schmidt-Traub, G., Mazucato, M., Messner, D., Nakicenovic, N., & Rockström, J. (2019). Six transformations to achieve the sustainable development goals. *Nature sustainability*, 2(9), 805–814. <https://doi.org/10.1038/s41893-019-0352-9>
- Sachs, J. (2016). Happiness and sustainable development: Concepts and evidence. In J. Helliwell, R. Layard, & J. Sachs (Eds.), *The World Happiness Report 2016* (Vol. 1, pp. 56–65). Sustainable Development Solutions Network.

Sen, A. (2000). *Un nouveau modèle économique : Développement, justice, liberté*. Odile Jacob.

Senik, C., & Clark, A. E. (2007). *La croissance rend-elle heureux ? La réponse des données subjectives*. HAL SHS, sciences humaines et sociales. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00588314>

Shields, M. A., Wheatley Price, S. (2005). Exploring the economic and social determinants of psychological well-being and perceived social support in England. *Journal of the Royal Statistical Society, Series A*, 168, 513–538. <https://doi.org/10.1111/j.1467-985X.2005.00361.x>

Stevenson, B., & Wolfers, J. (2008). *Economic growth and subjective well-being: Reassessing the Easterlin paradox* (No. w14282). National Bureau of Economic Research. <https://doi.org/10.3386/w14282>

Stutz, J. (2006). *The role of well-being in a great transition*. Tellus Institute. <https://www.tellus.org/pub/The%20Role%20of%20Well-being%20in%20a%20Great%20Transition.pdf>

Tella, R. D., & MacCulloch, R. (2008). Gross national happiness as an answer to the Easterlin paradox? *Journal of Development Economics*, 86(1), 22–42. <https://doi.org/10.1016/j.jdeveco.2007.06.008>

Thoits, P., & Hannan, M. (1979). Income and psychological distress: The impact of an income-maintenance experiment.

Journal of Health and Social Behavior, 20(2), 120–138. <https://doi.org/10.2307/2136434>

Veenhoven, R. (1996). *The study of life satisfaction*. Eötvös University Press.

Veenhoven, R. (2008). Healthy happiness: Effects of happiness on physical health and the consequence for preventive health care. *Journal of Happiness Studies*, 9, 449–469. <https://doi.org/10.1007/s10902-006-9042-1>

Veenhoven, R. (2015). Informed pursuit of happiness: What we should know, do know and can get to know. *Journal of Happiness Studies*, 16(4), 1035–1071. <https://doi.org/10.1007/s10902-014-9560-1>

Zhang, X., Zhang, X., & Chen, X. (2017). Happiness in the air: How does a dirty sky affect mental health and subjective well-being? *Journal of environmental economics and management*, 85, 81–94. <https://doi.org/10.1016/j.jeem.2017.04.001>

Zeidan, J. (2012). Les différentes mesures du bien-être subjectif. *Revue française d'économie*, 3(27), 35–70. <https://doi.org/10.3917/rfe.123.0035>

Zidanšek, A. (2007). Sustainable development and happiness in nations. *Energy*, 32(6), 891–897. <https://doi.org/10.1016/j.energy.2006.09.016>

Annexe 1: Liste des indicateurs et méthode d'imputation des données manquantes

	Indicateur	Imputation
ODD 1	Éliminer la pauvreté sous toutes ses formes et partout dans le monde	
1	Taux d'incidence de la pauvreté à 1,90\$/jour (%)	Aucune
1	Taux d'incidence de la pauvreté à 3,20\$/jour (%)	Aucune
ODD 2	Éliminer la faim, assurer la sécurité alimentaire, améliorer la nutrition et promouvoir l'agriculture durable	
2	Prévalence de la sous-alimentation (%)	Valeur la plus récente + moyenne régionale (13 pays)
2	Prévalence du retard de croissance chez les enfants de moins de 5 ans (%)	Interpolation linéaire + valeur la plus récente
2	Prévalence de l'émaciation chez les enfants de moins de 5 ans (%)	Interpolation linéaire + valeur la plus récente
2	Prévalence de l'obésité, IMC ≥ 30 (% de la population adulte).	Valeur la plus récente + moyenne régionale (1 pays)
2	Niveau trophique humain	Valeur la plus récente + valeur la plus proche + moyenne régionale (1 pays)
2	Rendement céréalier (tonnes par hectare de terre récoltée)	Valeur la plus récente + moyenne régionale (3 pays)
2	Indice de gestion durable de l'azote	Valeur la plus récente + moyenne régionale (1 pays)
ODD 3	Permettre à tous de vivre en bonne santé et promouvoir le bien-être de tous à tout âge	
3	Taux de mortalité maternelle (pour 100 000 naissances vivantes)	Valeur la plus récente
3	Taux de mortalité néonatale (pour 1 000 naissances vivantes)	Aucune
3	Taux de mortalité des enfants de moins de 5 ans (pour 1 000 naissances vivantes)	Aucune
3	Incidence de la tuberculose (pour 100 000 habitants)	Aucune
3	Nouvelles infections par le VIH (pour 1 000 personnes séronégatives)	Moyenne régionale (43 pays)
3	Taux de mortalité normalisé par âge dû à une maladie cardiovasculaire, un cancer, un diabète ou une maladie respiratoire chronique chez les adultes âgés de 30 à 70 ans (%)	Interpolation linéaire + valeur la plus récente

Annexe 1 (Suite)

	Indicateur	Imputation
3	Décès dus à la circulation (pour 100 000 habitants)	Aucune
3	Espérance de vie à la naissance (années)	Interpolation linéaire + valeur la plus récente
3	Taux de fécondité des adolescentes (naissances pour 1 000 femmes âgées de 15 à 19 ans)	Valeur la plus récente
3	Proportion d'accouchements assistés par du personnel de santé qualifié	Valeur la plus récente + valeur la plus proche + moyenne régionale (3 pays)
3	Nourrissons survivants ayant reçu 2 vaccins recommandés par l'OMS (%)	Aucune
3	Indice de couverture universelle des services de santé	Interpolation linéaire + valeur la plus récente
ODD 4	Assurer à tous une éducation équitable, inclusive et de qualité et promouvoir les possibilités d'apprentissage tout au long de la vie	
4	Taux net de scolarisation dans le primaire (%)	Valeur la plus récente + valeur la plus proche
4	Taux d'achèvement du premier cycle de l'enseignement secondaire (%)	Valeur la plus récente + valeur la plus proche
ODD 5	Parvenir à l'égalité des sexes et autonomiser toutes les femmes et les filles	
5	Rapport entre le nombre moyen d'années d'études des femmes et celui des hommes (%)	Valeur la plus proche (1 pays) + moyenne régionale (1 pays)
5	Rapport entre le taux d'activité des femmes et celui des hommes (%)	Aucune
5	Part de sièges occupés par des femmes au sein du parlement national (%)	Valeur la plus récente + valeur la plus proche
ODD 6	Garantir à tous l'accès à des service d'alimentation en eau et d'assainissement gérés de façon durable	
6	Population utilisant au moins un service d'eau potable de base (%)	Valeur la plus récente
6	Population utilisant au moins un service d'assainissement de base (%)	Valeur la plus récente
ODD 7	Garantir à tous l'accès à des services énergétiques fiables, durables et modernes, à un coût abordable	
7	Population ayant accès à l'électricité (%)	Valeur la plus récente + valeur la plus proche (1 pays)

Annexe 1 (Suite)

	Indicateur	Imputation
7	Population ayant accès à des combustibles et des technologies propres pour cuisiner (%)	Valeur la plus récente + moyenne régionale (1 pays)
7	Émissions de CO ₂ dues à la combustion de combustibles pour l'électricité et le chauffage par rapport à la production totale d'électricité (MtCO ₂ /TWh).	Valeur la plus récente + moyenne régionale (20 pays)
ODD 9	Bâtir une infrastructure résiliente, promouvoir une industrialisation durable qui profite à tous et encourage l'innovation	
9	Population utilisant l'internet (%)	Aucune
9	Abonnements au haut débit mobile (pour 100 habitants)	Valeur la plus récente + valeur la plus proche (1 pays)
9	Indice de performance logistique : Qualité des infrastructures liées au commerce et au transport	Valeur la plus récente + valeur la plus proche (8 pays) + moyenne régionale (2 pays)
9	Articles de revues scientifiques et techniques (pour 1 000 habitants)	Valeur la plus récente
ODD 11	Faire en sorte que les villes et les établissements humains soient ouverts à tous, sûrs, résilients et durables	
11	Concentration annuelle moyenne de particules d'un diamètre inférieur à 2,5 microns (PM _{2,5}) (µg/m ³)	Aucune
11	Accès à une source d'eau salubre, canalisée (% de la population urbaine)	Valeur la plus récente + moyenne régionale (5 pays)
11	Satisfaction à l'égard des transports publics (%)	Valeur la plus récente + valeur la plus proche
ODD 13	Prendre d'urgence des mesures pour lutter contre les changements climatiques et leurs répercussions	
13	Émissions de CO ₂ provenant de la combustion de combustibles fossiles et de la production de ciment (tCO ₂ /habitant).	Aucune
13	Émissions de CO ₂ incorporées dans les importations (tCO ₂ /capita)	Valeur la plus récente
ODD 15	Préserver et restaurer les écosystèmes terrestres, en veillant à les exploiter de façon durable, gérer durablement les forêts, lutter contre la désertification, enrayer et inverser le processus de dégradation des sols et mettre fin à l'appauvrissement de la biodiversité	

Annexe 1 (Suite et fin)

	Indicateur	Imputation
15	Proportion des sites importants pour la biodiversité terrestre qui se trouvent dans des aires protégées	Aucune
15	Proportion des sites importants pour la biodiversité des eaux douces qui se trouvent dans des aires protégées	Moyenne régionale (10 pays)
15	Indice de survie des espèces de la liste rouge	Aucune
ODD 16	Promouvoir l'avènement de sociétés pacifiques et inclusives aux fins du développement durable, assurer l'accès de tous à la justice et mettre en place des institutions efficaces, responsables et ouvertes à tous	
16	Homicides (pour 100 000 habitants)	Valeur la plus récente + valeur la plus proche (6 pays) + moyenne régionale (1 pays)
16	Indice de perception de la corruption	Valeur la plus récente + valeur la plus proche
16	Indice de liberté de la presse	Valeur la plus récente + valeur la plus proche + moyenne régionale (1 pays)
ODD 17	Renforcer les moyens de mettre en œuvre le partenariat mondial pour le développement et le revitaliser	
17	Dépenses publiques en matière de santé et d'éducation (% du PIB)	Valeur la plus récente + valeur la plus proche

Annexe 2 : Liste des pays utilisés pour la régression

OCDE	Afrique	Europe de l'Est, Asie Centrale	Asie du Sud et de l'Est	Amérique Latine, Caraïbes	Afrique du Nord, Moyen-Orient
Allemagne	Afrique du Sud	Albanie	Bangladesh	Argentine	Algérie
Australie	Angola	Arménie	Bhoutan	Belize	Égypte
Autriche	Bénin	Azerbaïdjan	Cambodge	Brésil	Iran
Belgique	Botswana	Biélorussie	Inde	Costa Rica	Jordanie
Canada	Burkina Faso	Bulgarie	Indonésie	Équateur	Maroc
Chili	Burundi	Chypre	Laos	Guatemala	Tunisie
Colombie	Cameroun	Croatie	Malaisie	Honduras	
Corée du Sud	Congo-Brazzaville	Géorgie	Maldives	Nicaragua	

Annexe 2 (suite et fin)

OCDE	Afrique	Europe de l'Est, Asie Centrale	Asie du Sud et de l'Est	Amérique Latine, Caraïbes	Afrique du Nord, Moyen-Orient
Danemark	Côte d'Ivoire	Kazakhstan	Mongolie	Panama	Danemark
Espagne	Djibouti	Kirghizistan	Myanmar (Birmanie)	Paraguay	
Estonie	Eswatini	Macédoine du Nord	Népal	Pérou	
États-Unis	Éthiopie	Malte	Philippines	République dominicaine	
Finlande	Gambie	Moldavie	Singapour	Salvador	
France	Ghana	Ouzbékistan	Sri Lanka	Trinité-et-Tobago	
Grèce	Guinée	Roumanie	Vietnam	Uruguay	
Hongrie	Kenya	Russie		Venezuela	
Irlande	Lesotho	Serbie			
Islande	Libéria	Tadjikistan			
Israël	Madagascar	Ukraine			
Italie	Malawi				
Japon	Mali				
Lettonie	Maurice				
Lituanie	Mauritanie				
Luxembourg	Mozambique				
Mexique	Namibie				
Norvège	Niger				
Pays-Bas	Ouganda				
Pologne	République centrafricaine				
Portugal	Rwanda				
Royaume-Uni	Sénégal				
Slovaquie	Sierra Leone				
Slovénie	Soudan				
Suède	Tanzanie				
Suisse	Tchad				
Tchéquie	Togo				
Turquie	Zambie				

PRÉSENTATION DES AUTEUR·E·S

Laetitia Dillenseger

Enseignante-chercheuse, Bureau d'Economie Théorique et Appliquée (BETA), Université de Strasbourg, France

Ses recherches se concentrent sur des questions à la fois sociales et environnementales, avec une attention particulière portée à l'élaboration de politiques publiques visant à améliorer le bien-être physique et psychologique des citoyen-ne-s.

Contact : la.dillenseger@unistra.fr

Vincent Vergnat

Statisticien dans le secteur de la protection sociale, Strasbourg, France

Titulaire d'un doctorat en économie, ses recherches se focalisent sur les inégalités de revenus et la pauvreté : il s'agit notamment d'analyser les interactions entre systèmes socio-fiscaux et leurs effets sur le bien-être de la population.

Contact : vincentvergnat@gmail.com

Pour citer cet article :

Dillenseger, L., & Vergnat, V. (2023). Le développement durable est-il le terreau du bonheur citoyen ?. *Sciences & Bonheur*, 8, 30-54.

Mònica Guillén-Royo

Francis Munier

La Félicité des Communs.
Contributions de l'économie du
bonheur pour une économie verte
et cordiale : Cas d'étude de la loi
française « climat et résilience »

*The Felicity of the Commons.
Contributions of the economics of
happiness for a green and cordial
economy. Case study of the French
'climate and resilience' law*

RÉSUMÉ

L'économie du bonheur montre que les relations sociales sont une source importante de bien-être subjectif. En référence notamment au concept de croissance défensive, les relations sociales apparaissent également plus vertes. Dès lors, l'objet de cet article est d'explorer les fondamentaux théoriques et empiriques d'une économie verte et cordiale sous l'angle du concept philosophique de reconnaissance, avec un cas d'étude de la loi française « climat et résilience ».

MOTS-CLÉS

Economie du bonheur ; Environnement ; Croissance défensive ; Reconnaissance ; Relations sociales.

ABSTRACT

The economics of happiness shows that social relations are an important source of subjective well-being. With particular reference to the concept of defensive growth, social relations also appear to be greener. The purpose of this paper is to explore the theoretical and empirical foundations of a green and cordial economy from the perspective of the philosophical concept of recognition, with a case study of the French 'climate and resilience' law.

KEYWORDS

Economics of happiness; Environment; Defensive growth; Recognition; Social relations.

1. INTRODUCTION

Les débats autour de la COP26 considèrent essentiellement deux approches. La solution technologique et l'écologisation des comportements. La technologie apportera sans doute des réponses, mais cela ne saurait être suffisant. Les attitudes doivent aussi se verdir. Outre la prééminence de ces approches, un consensus émerge et ne souffre quasiment d'aucune contradiction (hormis le climato scepticisme par intérêt, égo-grégarité, simagrée ou créatinisation digitale, ou encore le déni de l'éco-anxieux, voire l'ultracréditarisme) : le changement climatique c'est maintenant et c'est maintenant qu'il faut agir.

Pourtant, pourquoi avons-nous tant de mal à modifier nos formes d'existences alors que nous savons que notre mode de développement a un impact négatif sur l'environnement ?

Comment expliquer ce décalage entre la prise de conscience et l'action (Benasayag & Cany, 2020 ; Pelluchon, 2018) ?

En effet, les individus, entreprises et États devraient jouer avec entrain un rôle salvateur en adoptant des modes de vie verts, en visant la frugalité, la simplicité volontaire, la consommation durable, l'énergie renouvelable, ou encore d'autres moyens afin de promouvoir une économie verte. Force est de constater que cela ne va pas tant de soi, car ces comportements écologiquement durables peuvent être appréhendés par l'individu comme une réduction d'une consommation positionnelle / de confort, également appréhendé par une taxation, et ainsi une diminution de la satisfaction ; par l'entreprise comme des investissements coûteux en contradiction avec un taux d'actualisation ignorant le long terme de surcroît non stochastique selon la logique coûts – bénéfices ; par l'État comme un détachement difficile au sacro-saint PIB et à l'air du temps électoral. L'approche économique standard dit que ces comportements induisent un sacrifice en termes de bien-être. Alors, écologiste et heureux ne saurait être qu'aporétique ?

L'objet de cet article est de montrer *a contrario* que le bonheur est un concept clé pour non seulement comprendre l'impact du réchauffement de la planète, mais également pour démontrer que le bonheur semble être une solution viable au problème du changement climatique (Bartolini & Sarracino, 2021 ; Binder & Blankenberg, 2017 ; Guillen-Royo, 2016 ; Helliwell & Hall, 2020 ; Lambin, 2009). Cette problématique permet alors de concilier bonheur et devoir écologique, bonheur et soutenabilité, bonheur et vie (verte) bonne.

Une transition verte serait ainsi liée à une vie bonne et ce récit d'un avenir positif pourrait contribuer à promouvoir plus aisément un développement durable car les gens sont bien plus attirés par la promesse d'une vie heureuse que par la sombre perspective d'une catastrophe.

Plus précisément, nous nous attardons ici sur un résultat saillant de l'économie du bonheur indiquant en effet qu'un facteur clef du bien être subjectif repose sur des relations sociales de qualité (Aslam & Corrado, 2007 ; Bartolini et al., 2013 ; Bartolini & Bonatti, 2008 ; Bartolini & Sarracino, 2015 ; Haller & Hadler, 2006 ; Vaillant et al., 2019 ; Winkelmann, 2005), et que celles-ci sont aussi corrélées à un comportement plus vert lorsque le focus se positionne ainsi sur les biens relationnels (Bartolini, 2014 ; Becchetti et al., 2008 ; Uhlaner, 1989) plutôt que sur les biens positionnels.

En d'autres termes, une politique *ad hoc* contre le réchauffement climatique consisterait à faciliter le capital social tout en rendant les individus plus heureux. L'OECD (2001, p.41) définit le capital social comme « (des) groupes qui nous unissent de par les normes communes, les valeurs, et la compréhension facilitant la coopération à l'intérieur des groupes ou entre eux ». Ce bien commun qui est la relation inter - subjective serait source de félicité *a contrario* de la tragédie (Harding, 1968).

Néanmoins, arguer que les relations sociales sont un *nexus* du bonheur ne suffit pas. Pour avancer sur ces questions, il convient de notre point de vue de conceptualiser ontologiquement cette vertu écologique (Pelluchon, 2018) des relations sociales pour autoriser un glissement paradigmatique de *l'homo oeconomicus* à *l'homo felix* (selon Binder, 2020).

En nous appuyant sur les travaux de Honneth (1992, 2006), Hoevel (2013), Calvo (2018), Munier (2018), Burger et al. (2020) et Pelluchon (2018), nous suggérons ainsi une éthique et une esthétique de la *reconnaissance* pour une économie verte et cordiale.

Une première partie est consacrée à dessiner le portrait de l'*homo economicus* et à en dénicher les 'mauvais' contours relationnels et environnementaux. La seconde partie consolide cette première brique en soulignant le lien entre croissance défensive, mépris et dégâts environnementaux. La troisième partie souligne l'importance des relations inter - subjectives et leurs effets bénéfiques sur le bonheur et l'environnement *via* le prisme du concept de reconnaissance. La quatrième et dernière partie consiste à appliquer cette réflexion théorique au cas de la loi française 'climat et résilience'.

2. LA SOLITUDE DE L'HOMME ÉCONOMIQUE ET SON IMPACT DÉLÉTÈRE SUR LE BONHEUR ET L'ENVIRONNEMENT

L'homme économique est seul. Sa recherche de satisfaction maximale induit finalement une croissance que Bartolini (2019) qualifie de défensive, croissance qui n'aboutit pas à une amélioration du bonheur, de surcroît avec des effets négatifs sur l'environnement (Binder, 2019, Sarracino, 2019).

Comme le rappelle Munier (2018), Friedman et Friedman (1990, p 5) affirment que le marché libre fonctionne "sans exiger que les gens se parlent ou s'aiment". Cette affirmation, dénuée de toute possibilité d'affection pour les autres, de vivre avec et pour les autres, se traduit par l'accent mis sur soi, l'égoïsme et l'absence d'interaction sociale dans l'approche néoclassique

standard (Calvo, 2018). Fondé sur la théorie du choix rationnel, ce comportement de l'homme économique égoïste, solitaire et hédoniste a été critiqué par nombres de philosophes et sociologues contemporains (Laval, 2007).

Ce n'est que récemment que l'analyse économique a commencé à explorer les liens entre les relations interpersonnelles, le comportement économique et le bien-être subjectif (Gui & Sugden, 2005 ; Helliwell, 2001, 2006 ; Helliwell & Putnam, 2004 ; Marglin, 2008). Des relations fréquentes et de qualité avec des amis, des parents et des collègues sont positivement corrélées avec le bonheur de l'individu (Aslam & Corrado, 2007 ; Haller & Hadler, 2006 ; Winkelmann, 2004).

Ces résultats ont conduit à une nouvelle interprétation du paradoxe d'Easterlin (1974) dans le sens où une moindre intersubjectivité en quantité et en qualité compense, voire annule, l'effet positif d'un revenu supplémentaire sur le bien-être subjectif, notamment à long terme. Ainsi, comme le montrent Diwan (2000), Bartolini et Sarracino (2011), Bartolini et al. (2013), lorsque la société devient plus abondante, l'effet positif de l'amélioration des conditions économiques sur le bien-être subjectif peut être compensé par une moindre fréquence et qualité des relations interpersonnelles au profit des biens positionnels. En cela, il semble intéressant d'ajouter une dimension relationnelle à celle de l'hédonisme, des aspirations et des comparaisons sociales pour comprendre le paradoxe.

Binder (2019) considère également que la question du développement soutenable est trop souvent appréhendée selon une vision standard éloignée des avancées récentes du 'Beyond GDP'. L'*homo economicus* doit en cela se dé-

partir de sa nature égoïste vers davantage d'altruisme et de justice. Comme le rappelle Welsch (2020), l'économie du bonheur apporte des résultats enrichissants à l'économie de l'environnement. La microéconomie standard s'intéresse à la consommation comme seule source d'utilité, l'économie du bonheur établit que la qualité de l'environnement a au contraire une incidence directe sur l'utilité. Les études sur le bonheur permettent aux chercheurs d'estimer le compromis d'utilité que les gens sont prêts à faire entre la consommation et l'environnement, fournissant ainsi un nouvel outil pour l'évaluation environnementale.

En outre, l'économie du bonheur indique que les individus évaluent leur consommation par rapport à la consommation des autres et à leur propre consommation passée. Cela induit des externalités de consommation avec des défaillances du marché en sus des externalités environnementales. Ces externalités de consommation et environnementales combinées suggèrent que la réglementation environnementale doit être plus stricte que ce que suggèrent les modèles traditionnels de politique environnementale.

Dès lors, comment appréhender un comportement vert ? Lambin (2009) définit trois classes : les altruistes, qui adoptent naturellement des comportements en faveur des communs, les coopérateurs conditionnels, qui les adoptent sous la condition que les autres en font de même, et les cavaliers solitaires et égoïstes agissant selon une désolation au sens définitionnelle d'Arendt (Pelluchon, 2018). L'un des problèmes repose sur le fait que tant que les cavaliers solitaires ne modifient pas leurs comportements, les coopérateurs conditionnels en feront de même. Et il n'y a aucune raison que cela change tant que

le récit de l'économisme et celui de l'hyperconsommation demeure dominant. Dit autrement, une façon de convertir les réticents consiste à les convaincre que leur bonheur est lié à l'environnement.

Le bonheur n'est donc pas nécessairement un obstacle à l'engagement écologique. Selon la logique économique standard, de prime abord cela semble contre-intuitif et trop souvent des gouvernements et autres assertent que sacrifier le bonheur individuel et collectif est nécessaire pour créer un monde plus durable. Cette litanie pourrait être finalement contre-productive pour persuader les individus de prendre soin de l'environnement.

Une autre façon d'enrichir l'analyse de cette question de la solitude et son impact sur l'environnement est celle liée à notion de croissance défensive que nous développons ci-après.

3. MÉPRIS, CROISSANCE DÉFENSIVE ET CHANGEMENT CLIMATIQUE

Il est commun de reprendre le mémoire de Summers (1991) pour mettre en évidence la face lugubre de la science économique : « Dirty' Industries: Just between you and me, shouldn't the World Bank be encouraging MORE migration of the dirty industries to the LDCs [Least Developed Countries]? I can think of three reasons: 1) The measurements of the costs of health impairing pollution depends on the foregone earnings from increased morbidity and mortality (...). 2) The costs of pollution are likely to be non-linear as the initial increments of pollution probably have very low cost (...). 3) The demand for a clean environment for

aesthetic and health reasons is likely to have very high income elasticity (...) »¹.

L'économisme peut détruire la communauté avec mépris et cynisme (Marglin, 2008). Dans la même veine, le récit d'une croissance et d'une consommation sources de bonheur et de progrès atténue l'efficacité des politiques environnementales en raison de la perception négative qui alors en découle. A l'instar de Laurent (2021), nous considérons que l'approche économique standard fondé sur la logique coût – bénéfice, sur la recherche optimale de gain sans gaspillage, offre un cadre, certes d'une logique interne imparable, mais contestable sur un plan moral et finalement potentiellement délétère sur le bonheur. La lutte contre le réchauffement climatique doit au contraire s'inscrire selon un bénéfice mutuel « environnement – individus » (Bartolini & Sarracino, 2021 ; Laurent, 2021).

La croissance défensive (Bartolini, 2019 ; Bartolini et al., 2013 ; Bartolini & Bonatti, 2003, 2008 ; Bartolini & Sarracino, 2014, 2015, 2017, 2019, 2021 ; Sarracino, 2019) illustre avec acuité le rôle délétère de la croissance économique sur le bien-être subjectif et l'environnement. Les modèles de croissance défensive soutiennent que les externalités négatives liées à la croissance alimentent le processus de crois-

sance lui-même. Ainsi, contrairement à la doxa économique celle-ci n'est pas toujours synonyme de progrès et peut finalement avoir un impact négatif sur le bien commun. C'est notamment le cas lorsque le moteur de la croissance se fonde sur la consommation. À cet égard, les recherches de Pieters (2013) indiquent que les consommateurs sont confrontés à un « piège matériel » dans lequel le matérialisme favorise l'isolement social qui, à son tour, renforce le matérialisme. La solitude contribue davantage au matérialisme que l'inverse. Cette relation s'explique notamment par l'importance accordée aux biens en tant que remède au bonheur ou en tant que mesure de la réussite.

Les auteurs montrent que l'impact du revenu absolu sur le bien-être diminue de moitié lorsque les individus sont socialement engagés, par rapport aux individus socialement isolés. L'augmentation de la pauvreté relationnelle renforce ainsi l'importance symbolique de l'argent dans la vie des gens. Selon la théorie de la croissance défensive, les conséquences d'une crise du capital social conduit au mal être et à l'amplification de l'importance accordée à l'argent avec in fine une augmentation des heures travaillées et de la croissance du PIB. En cela, plus le capital social est faible, plus la croissance économique est élevée, plus les gens sont malheureux.

Une autre facette de la croissance défensive se situe au niveau des comportements inter – générationnels. En effet, selon la logique économique d'aucuns considèrent que pour assurer le bien-être des générations futures il convient d'accumuler des biens privés pour ses propres descendants, et non de mener des actions collectives pour les générations futures en général. Le paradoxe est que finalement la richesse

¹ Industries « sales » : Entre nous, la Banque mondiale ne devrait-elle pas encourager PLUS de migration des industries sales vers les PMA (pays les moins avancés) ? Je vois trois raisons à cela : 1) La mesure des coûts de la pollution nuisible à la santé dépend du manque à gagner lié à l'augmentation de la morbidité et de la mortalité (...). 2) Les coûts de la pollution sont susceptibles d'être non linéaires, car les premières augmentations de la pollution ont probablement un coût très faible (...). 3) La demande d'un environnement propre pour des raisons esthétiques et sanitaires est susceptible d'avoir une très forte élasticité-revenu (...).

privée alimente la croissance économique mais aussi les externalités environnementales négatives. Pour renchérir, selon l'approche de la croissance défensive, plus la préoccupation actuelle pour les générations futures sera importante, plus les conditions environnementales futures seront mauvaises, les individus ne disposant que d'une arme privée et égoïste contre cette dégradation collective future, les biens communs en seront altérés.

Or, comme le précise Pelluchon (2018), nous sommes toujours lorsque nous respirons, mangeons, travaillons ou encore consommons en rapport avec les autres humains et non humains passés, présents et futurs. Ce sentiment océanique, cette corporéité font écho à une éthique de la reconnaissance et de la considération, aux vertus éthiques et environnementales. Ils procurent une épaisseur ontologique au concept de capital social pour mieux en saisir les mécanismes sous-jacents dans la quête du bonheur.

4. RECONNAISSANCE ET BONHEUR POUR UNE CONSIDÉRATION ENVIRONNEMENTALE

Face aux critiques de l'économisme, nous retenons une approche philosophique qui examine le concept de reconnaissance afin d'élargir la dimension ontologique de l'homo economicus pour lui conférer des compétences interpersonnelles, de l'empathie et de l'altruisme. La reconnaissance fournit un cadre d'analyse original de l'homme et de ses inter - subjectivités, dans une tentative d'enrichir la dimension relationnelle entre soi et les autres. Les théories de la reconnaissance motivent des débats importants en philosophie mais il faut reconnaître, que la diffusion de ces idées est encore très marginale

dans le champ de l'économie (Calvo, 2018 ; Hoevel, 2013 ; Munier, 2018).

La reconnaissance constitue un « besoin humain vital » (Taylor, 1991, 1992). Elle est décrite comme un phénomène ontologique selon lequel les individus aspirent à être constamment reconnus par les autres. Les personnes ont besoin de sentir qu'ils sont des êtres humains au regard des autres, car c'est une condition de conscience de soi (Hegel, 1807). Honneth (1992) confirme la dimension socio-ontologique de la reconnaissance, qui peut être comprise comme une dimension normative. La reconnaissance permet de développer et de maintenir des attitudes positives envers soi-même et d'obtenir suffisamment de ressources psychologiques pour se réaliser. Elle permet de s'intégrer dans la société ou dans une communauté et permet ainsi à ce « tout » de tenir ensemble. Ce double effet de la reconnaissance est obtenu par le prisme de trois principes de reconnaissance : l'amour, les droits et la solidarité.

Dans la sphère de l'amour, les personnes affirment leurs besoins physiques et affectifs. C'est la forme la plus fondamentale de reconnaissance. Les êtres humains vivent dans un monde qui est organisé selon une logique axiologique. Tout ce que nous faisons individuellement ou collectivement est, d'une certaine manière, défini par ce à quoi nous tenons intrinsèquement. Aristote utilisait le terme de *philia* pour désigner l'attitude consistant à prendre soin, par nature ou comme moyen, de l'eudémonie d'autrui. Être une personne suppose donc que l'on possède les ressources psychologiques nécessaires pour aimer, car être aimé est aussi une composante importante du fait d'être une personne. *Amor Mundi* comme le rappelle Pelluchon (2018).

À travers les relations intimes, qu'il s'agisse de la vie amoureuse, familiale ou amicale, l'individu peut accéder à cette forme de reconnaissance qui favorise la confiance en soi. Il s'agit d'une activité permanente qui implique un échange continu avec les autres pour qu'une personne soit reconnue dans la particularité de ses besoins.

La sphère des droits au sens des relations juridiques ne renvoie pas à un attribut particulier d'une personne, mais davantage à une dimension déontique de la reconnaissance. Pour être respecté par les autres, chacun doit être considéré comme une entité partageant l'autorité de conception des normes sociales au sens de responsabilités et de droits moraux. Pour être autonomes et libres, il faut atteindre la capacité de contribuer avec équité à l'administration des normes. Pour parachever cette forme de reconnaissance, les personnes doivent être considérées comme égales, avoir les mêmes droits, faire face à la justice de manière équitable. Cette reconnaissance permet d'atteindre le respect de soi. Les personnes sont reconnues dans la généralité de leur humanité, sans tenir compte d'une caractéristique spécifique.

Dans la sphère de la solidarité au sens des relations sociales et de la communauté, les dimensions axiologique et déontique de la reconnaissance se rencontrent et sont satisfaites. Il s'agit ici de notre besoin d'estime sociale. Cette partie de la reconnaissance concerne le fait d'être reconnu pour ce que nous faisons, comme une personne ayant des capacités spécifiques qui apportent une valeur cohérente pour la communauté. Cette reconnaissance doit être liée selon le seul accomplissement individuel à la contribution à la vie sociale et coopérative, et non pas être aveuglément orientée selon le sta-

tut. Cet aspect de la reconnaissance est particulièrement partagé dans les projets communs à travers les relations de solidarité. Le travail et les projets de chacun dépendent souvent de ceux des autres et le fait d'être considéré de manière coopérative plutôt qu'instrumentale semble nécessaire pour maintenir le meilleur cadre possible pour une bonne vie sociale. Cette reconnaissance doit être mutuelle et honnête.

En tant que fondement ontologique des interactions d'un individu, la compréhension du concept de reconnaissance est importante pour nous aider à comprendre le besoin relationnel de l'homo economicus dans sa quête d'une « bonne vie », c'est-à-dire sa vie heureuse où l'estime, le respect et la confiance en soi constituent des éléments importants. Munier (2018) a ainsi pu montrer empiriquement l'impact positif de la reconnaissance sur le bonheur des individus.

En outre, les personnes heureuses sont en meilleure santé et les personnes en meilleure santé sont plus heureuses. Cercle vertueux. Les sociétés où les individus se disent plus heureux (que l'on peut qualifier de « pays heureux ») coopèrent davantage pour résoudre les problèmes environnementaux (Sameer et al., 2021), semblent produire une empreinte environnementale plus faible car les principaux déterminants du bonheur (égalité et capital social) ont peu d'incidence carbone.

Sur la base d'enquêtes menées dans 152 pays pour comprendre le lien entre le bonheur et les objectifs et comportements en matière de soutenabilité, Sameer et al. (2021) ont également examiné la consommation, les objectifs de soutenabilité (définis par les Nations unies) et la quantité de déchets recyclés.

Le premier constat indique que les « pays heureux » consomment en général davantage que les ‘pays moins heureux’, ce qui n’est pas nécessairement bon signe comme le soulignent les auteurs. Néanmoins, les « pays heureux » sont également plus performants écologiquement car les individus consomment aussi de façon plus responsable. Pour renforcer ces conclusions, une deuxième analyse est proposée par Sameer et al. (2021), en divisant les pays en groupes selon un bonheur élevé *versus* faible et en contrôlant d’autres facteurs comme la richesse par habitant, la corruption, la confiance sociale, et confirment que les « pays heureux » ont davantage atteint les objectifs écologiques. En d’autres termes, plus le pays est composé d’individus se déclarant heureux plus il serait pourvu de vertus environnementales.

Dès lors, la question qui se dégage est de comprendre pourquoi les personnes plus heureuses agiraient alors de manière plus durable. Les personnes plus heureuses se sentiraient-elles plus reconnaissantes de leur vie et ainsi prendraient soin de ce qui l’enrichit comme l’environnement et la société, les relations sociales ? Une première intuition consiste à souligner à nouveau que le niveau de bonheur d’un pays s’explique aussi en raison de la justice sociale et du niveau des inégalités, de la gestion saine des biens communs et d’un capital social solide. Reprenons le fil de notre analyse reconnaissance, bonheur et comportements verts.

Nous avons pu identifier des analyses qui indiquent que le bonheur semble positivement corrélé à la prise en considération des enjeux climatiques et environnementaux. Un élément central du bonheur repose sur les relations sociales, celles-ci seraient davantage écologiques en comparaison à une con-

sommation par trop positionnelle. Nous suggérons que le concept de reconnaissance explique ontologiquement les ressorts des relations sociales. Il convient maintenant d’apporter des éléments permettant de montrer que les comportements éco - responsables s’expliquent également selon cette logique de reconnaissance, source de bonheur (Burger et al., 2020 ; Munier, 2018).

La littérature indique que le fait de s’engager dans un ensemble de pratiques de consommation durable (des pratiques « douces » comme le recyclage ou le choix d’appareils à haute efficacité énergétique aux pratiques « fortes » comme devenir végétarien ou prendre moins l’avion) ne nuit pas au bonheur (Guillen-Royo, 2019 ; Kasser, 2017). Néanmoins, une association négative avec le bonheur peut apparaître lorsque les pratiques ou les comportements sont pris isolément, par exemple « ne pas avoir ou utiliser de voiture » (Verhofstadt et al., 2016) ou « acheter des aliments biologiques » (Welsch & Kühling, 2011), qui se sont avérés être négativement liés au bonheur lorsqu’ils sont étudiés isolément.

Les travaux de Binder et al. (2019) apportent des premières réponses. Les auteurs reconnaissent que les comportements pro-environnementaux sont souvent liés de manière positive au bien-être des individus. Ils tentent alors de comprendre si cette relation positive s’explique selon l’identité des individus, mesurée à la fois par l’image de soi verte et par leur notion de la vie bonne en général. Ils déterminent que l’image verte de soi est positivement liée à la satisfaction dans la vie.

Blankenberg et Alhusen (2019) montrent que pour comprendre la complexité des comportements verts, il convient de considérer une interaction

de différents facteurs. En cela, les normes et les valeurs ont un impact sur le comportement, mais celles-ci dépendent également de la position d'une personne dans un certain contexte social. L'identité définit une personne - sa catégorie sociale - en tenant compte des influences exercées sur elle par l'interaction sociale. Les normes sont des institutions informelles (fondées, par exemple, sur l'imitation et la tradition) qui influencent le comportement. Les caractéristiques de la communauté ont un impact sur l'environnementalisme autoproclamé et influencent la prédisposition d'une personne à une identité respectueuse de l'environnement. Les gens sont plus susceptibles de prendre des décisions pro-environnementales si leur identité sociale est liée à un groupe qui respecte les normes environnementales. En d'autres termes, nous retrouvons ici les éléments de la reconnaissance. L'image de soi des individus est analogue, ou du moins proche, de l'identité perçue, avec un impact sur l'attitude verte.

Les travaux plus récents de Binder et al. (2020) confirment la relation positive entre les modes de vie écologiques et le bien-être subjectif, en raison d'une conformité à une norme sociale écologique, mais également à l'adhésion à une norme spécifique à un groupe qui renforce le sentiment d'identité des individus. À nouveau, nous retrouvons des similitudes avec le concept de reconnaissance. Binder et al. (2020) démontre que la relation entre un mode de vie écologique et le bonheur repose (en plus de la conformité à une norme morale intériorisée) sur l'identité du groupe plus que sur la conformité à une norme écologique à l'échelle de la société.

5. QUE DIT LA LOI FRANÇAISE « CLIMAT ET RÉSILIENCE » SUR CES QUESTIONS ?

Les théories des besoins sont facilement associées aux travaux de la Convention Citoyenne Française sur le climat (2021). Il y a deux raisons à cela. Premièrement, elles distinguent les besoins fondamentaux [(santé physique et autonomie selon Doyal et Gough (1999) ou une liste de neuf besoins selon Max-Neef (1991)] et les satisfactions. Alors que les besoins sont universels, les facteurs de satisfaction sont considérés comme relatifs à la société et sont susceptibles d'être modifiés par des politiques et des interventions. La Convention des Citoyens de France a été précisément l'occasion d'une discussion sur les satisfactions durables.

En outre, les satisfacteurs de besoins ne fonctionnent pas de manière isolée, il existe des synergies et des compromis entre eux, et étudier comment les satisfacteurs durables sont connectés est important si l'on veut que les mesures proposées soient efficaces (Guillen-Royo, 2016).

Quelques aspects sont à noter concernant le travail effectué par la Convention française. Gough (2017, 2021) a suggéré d'utiliser une double stratégie (s'appuyant sur les connaissances codifiées des climatologues et des sciences sociales et sur les connaissances expérimentelles des voyageurs aériens) pour engager la société dans des pratiques sobres en carbone. Il considère la Convention Citoyenne Française sur le climat comme un exemple de la double stratégie.

L'une des mesures adoptées par la Convention était la fin des vols intérieurs sur des lignes offrant des alternatives à faible émission de carbone (train) pour les trajets de moins de 4 heures. Cette mesure a été soutenue par

88% des voix. Cette mesure a ensuite été édulcorée par le Parlement, qui a approuvé la suppression des liaisons pouvant être effectuées en train en moins de 2,5 heures. Plus intéressant encore, la convention n'a pas soutenu la réduction de la semaine de travail de 35 à 28 heures ou toute autre mesure visant à accroître la flexibilité du temps de travail (voir ci-dessous). Pourtant, ces dernières mesures sont essentielles si l'on doit remplacer les vols liés au travail par des trajets en train ou en autocar qui demandent beaucoup de temps (Guillen-Royo, 2022 ; Sahakian et al., 2020). En outre, des recherches participatives antérieures menées en Europe ont associé la réduction de la semaine de travail et la flexibilité du temps de travail à des satisfactions synergiques, c'est-à-dire une norme ou une structure sociétale répondant à plus d'un besoin humain (Guillen-Royo, 2010, 2016, 2022). En n'abordant pas la question des heures de travail ou de la flexibilité du travail lorsqu'elle cherche à réduire le transport aérien, la Convention aurait pu minimiser l'effet sur l'environnement et le bien-être de l'annulation des liaisons court-courriers.

Suite à l'argumentation ci-dessus, la loi climat et résilience pourrait avoir échoué dans la prise en compte des facteurs interconnectés qui soutiendraient le succès des mesures concernant la production, la consommation, les déplacements et le logement. En outre, et suivant Kasser (2017), on peut émettre l'hypothèse que l'association positive entre les comportements de consommation durable et le bonheur trouvée dans la littérature sur le bonheur est due au fait que l'engagement dans des pratiques de consommation durable contribue à satisfaire les besoins psychologiques fondamentaux d'autonomie, de compétence et de relation.

Une forme de recherche de reconnaissance faisant écho aux travaux mentionnés précédemment apparaît où autonomie, compétence et parenté co-existent.

L'autonomie implique que les gens apprécient leurs propres actions et s'y intéressent, qu'elles soient approuvées par eux-mêmes et non imposées par des agents extérieurs. La compétence est liée à la capacité d'obtenir des résultats pour fonctionner efficacement dans sa société. La parenté est liée au sentiment de faire partie de la société, d'être accepté et respecté au-delà des liens familiaux étroits (Guillen-Royo, 2007).

Voyons comment les mesures adoptées dans la loi touchent l'autonomie, la compétence et la solidarité. L'édulcoration de la mesure concernant les routes de vol intérieures pourrait être préjudiciable à l'autonomie des personnes. Les personnes qui ont participé ou approuvé les travaux de la Convention se sont senties déresponsabilisées par le gouvernement lorsque les liaisons concernées par la mesure sont passées de l'équivalent de 4 heures de train à 2,5 heures. Cela a réduit le sentiment d'autonomie des personnes. D'autres mesures suggérées par la Convention, telles que celles relatives à l'interdiction des publicités pour les biens de consommation à forte teneur en carbone, ont également été modifiées, la loi sur le climat ne prévoyant que l'interdiction des publicités pour les combustibles fossiles. Nous pourrions constater l'effet néfaste sur l'autonomie des personnes dans ce mépris de l'avis populaire/expert dans les manifestations contre la loi généralisée à travers le pays au printemps 2021.

Concernant la compétence, la répression de la pollution automobile par l'obligation pour les villes de plus de 15.000 habitants de créer des zones à

faibles émissions d'ici 2025, permettra aux personnes qui se déplacent à vélo, à pied ou en transports publics de développer leurs activités en toute sécurité et avec un risque moindre pour leur santé liée à la pollution atmosphérique et aux embouteillages. Ainsi, les personnes choisissant des alternatives à faible émission de carbone se sentiront plus compétentes et approuvées dans leur choix de mode de transport.

Nous ne trouvons pas de mesure qui puisse être directement liée à la parenté ou au développement du capital social au-delà de la mise en place directe de la Convention car il s'agissait d'une méthode participative où les gens pouvaient discuter et apprendre les uns des autres et des experts invités. La loi ne semble pas inclure la mise en place d'un mécanisme participatif pour surveiller la mise en œuvre de la loi ou ses effets et pour débattre des progrès futurs vers une société à faible émission de carbone. En cela, il semble difficile d'identifier des mesures qui encouragent ou soutiennent la réparation ou le partage, qui sont également liés à la promotion du capital social.

Enfin, bon nombre des mesures adoptées dans la loi auront un impact positif direct sur l'environnement et la santé physique des personnes [un besoin fondamental selon Doyal et Gough (1991)]. Il est prouvé que moins de pollution dans les villes, plus de repas végétariens dans les écoles et les bâtiments de l'administration publique et potentiellement moins d'avions et plus de vélo et de marche à pied, ont des impacts positifs sur la santé (Frank et al., 2004 ; Soret et al., 2014). Une meilleure santé physique est l'un des plus forts déterminants du bonheur dans tous les pays (Frey & Stutzer, 2002).

6. CONCLUSION

Une revue ciblée des connaissances en économie du bonheur permet de montrer que les relations sociales fréquentes et de qualité sont la source de bien-être subjectif individuel et collectif. Or, ce bien commun s'avère être une chance pour les questions environnementales tant il n'est pas énergivore et tant il supprime les ressorts de l'hyperconsommation selon une logique de croissance défensive. Adopter un comportement vert n'est plus une corvée au sens où même pour les récalcitrants, la promesse d'un plus grand bonheur sera incitative. Nous suggérons une lecture fondée sur le concept de reconnaissance pour nourrir une réflexion du rôle écologique des relations sociales pour une économie verte et cordiale.

LIENS D'INTÉRÊT

Les auteur·e·s ne déclarent aucun conflit d'intérêts.

BIBLIOGRAPHIE

- Aslam, A., & Corrado, L. (2007). No man is an island, the inter-personal determinants of regional well-being in Europe. *Cambridge Working Papers in Economics* n. 0717.
- Bartolini, S. (2014). Relational goods. In A. C. Michalos (Ed.), *Encyclopedia of Quality of life and well-being research* (pp. 5428–5429). Springer. https://doi.org/10.1007/978-94-007-0753-5_2453
- Bartolini, S. (2019). Unhappiness as an engine of economic growth. In M. Roja (Ed.), *The economics of happiness* (pp. 271–301). Springer.

https://doi.org/10.1007/978-3-030-15835-4_12

Bartolini, S., & Bonatti, L. (2003). Endogenous growth and negative externalities. *Journal of Economics*, 79(2), 123–144. <https://doi.org/10.1007/s00712-002-0582-5>

Bartolini, S., & Bonatti, L. (2008). Endogenous growth, decline in social capital and expansion of market activities, *Journal of Economic Behavior and Organization*, 67(3), 917–926. <https://doi.org/10.1016/j.jebo.2008.01.003>

Bartolini, S., & Sarracino, F. (2014). Happy for how long? How social capital and economic growth relate to happiness over time. *Ecological Economics*, 108, 242–256. <https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2014.10.004>

Bartolini, S., & Sarracino, F. (2015). The dark side of Chinese growth: Declining social capital and well-being in times of economic boom. *World Development*, 74, 333–351. <https://doi.org/10.1016/j.worlddev.2015.05.010>

Bartolini, S., & Sarracino, F. (2017). Twenty-five years of materialism: Do the US and Europe diverge? *Social Indicators Research*, 133(2), 787–817. <https://doi.org/10.1007/s11205-016-1381-7>

Bartolini, S., & Sarracino, F. (2019). *Happiness during industrial revolutions. The broken promise of Indian economic growth*. Mimeo.

Bartolini, S., & Sarracino, F. (2021). *Happier and sustainable. Possibilities for a post-growth society*. Department of

Economics University of Siena, 855, <http://repec.deps.unisi.it/quaderni/855.pdf>

Bartolini, S., Bilancini, E., & Pugno, M. (2013). Did the decline in social connections depress Americans' happiness? *Social Indicators Research*, 110(3), 1033–1059. <https://doi.org/10.1007/s11205-011-9971-x>

Becchetti, L., Pelloni, A., & Rossetti, F. (2008) Relational goods, sociability and happiness. *Kyklos*, 61(3), 343–363. <https://doi.org/10.1111/j.1467-6435.2008.00405.x>

Benasayag, M., & Cany, B. (2020). *Les nouvelles figures de l'agir*. La Découverte.

Binder, M. (2019). Homo economicus and happiness: Towards more sustainable development. In M. Roja (Ed.), *The economics of happiness* (pp. 171–191), Springer. https://doi.org/10.1007/978-3-030-15835-4_8

Binder, M., Blankenberg, A.-K., & Welsch, H. (2020). Pro-environmental norms, green lifestyles, and subjective well-being: Panel evidence from the UK, *Social Indicators Research*, 152(3), 1029–1060. <https://doi.org/10.1007/s11205-020-02426-4>

Binder, M., Blankenberg, A.-K., & Guardiola, J. (2019). Does it have to be a sacrifice? Different notions of the good life, pro-environmental behavior and their heterogeneous impact on well-being. *Cege Discussion Papers*, 366. <https://www.econstor.eu/handle/10419/204822>

Blankenberg, A. K., & Alhusen, H.

- (2019). On the determinants of pro-environmental behavior: A literature review and guide for the empirical economist. *Cege Discussion Papers*, 350. <http://hdl.handle.net/10419/204821>
- Burger, M., Quérol, M., Munier, F., & Veenhoven, R. (2020). *Analysis of the link between happiness and recognition*. EHERO.
- Calvo, I. (2018). *The cordial economy - ethics, recognition and reciprocity*. Springer Nature.
- Doyal, L., & Gough, I. (1991). *A Theory of Human Need*. Palgrave Macmillan.
- Frank, L. D., Andresen, M. A., & Schmid, T. L. (2004). Obesity relationships with community design, physical activity, and time spent in cars, *American Journal of Preventive Medicine*, 27, 87–96.
- Frey, B., & Stutzer, A. (2002). *Happiness and Economics*. Princeton University Press.
- Friedman, M., & Friedman, R. (1990). *Free to choose: A personal statement*. Harvest Book – Harcourt INC.
- Gough, I. (2018). *Heat, greed and human Need*. Edward Elgar, Cheltenham.
- Gui, B., & Sugden, R. (2005). *Economics and social interaction*. Cambridge University Press.
- Guillen-Royo, M. (2007). Consumption and wellbeing: Motives for consumption and needs satisfiers in Peru. [Doctoral dissertation, University of Bath]. https://purehost.bath.ac.uk/ws/portalfiles/portal/187939562/UnivBath_PhD_2007_M_Guillen-Royo.pdf
- Hegel, G. W. F. (1807). *Phénoménologie de l'esprit*. Ellipse.
- Guillen-Royo, M. (2016). *Sustainability and wellbeing. Human scale development in practice*. Routledge.
- Guillen-Royo, M. (2019). Sustainable consumption and wellbeing: Does online shopping matter? *Journal of Cleaner Production*, 229, 1112–1124. <https://doi.org/10.1016/j.jclepro.2019.05.061>
- Guillen-Royo, M. (2022). Flying less, mobility practices and wellbeing: lessons from the COVID-19 pandemic in Norway. *Sustainability: Science, Practice, and Policy*, 18(1), 278–291. <https://doi.org/10.1080/15487733.2022.2043682>
- Haller, M., & Hadler, M. (2006). How social relations and structures can produce happiness and unhappiness: An international comparative analysis. *Social Indicators Research*, 75(2), 169–216. <https://doi.org/10.1007/s11205-004-6297-y>
- Hardin, G. J. (1968). The tragedy of the commons. *Science*, 162(3859), 1243–1248. 1968. <https://doi.org/10.1126/science.162.3859.1243>.
- Helliwell, J. F., & Hall, F. (2020). Happiness on a healthier planet, In S. Myers, & H. Frumkin (Eds.), *Planetary health: Protecting nature to protect ourselves* (pp. 261–282). Island Press.
- Helliwell, J. F. (2001). Social capital, the economy and wellbeing. *The review of Economic Performance and Social Progress*. <http://www.csls.ca/rep/1/03-helliwell.pdf>
- Helliwell, J. F. (2006). Well-being, social

capital and public policy: What's new? *The Economic Journal*, 116(510), 34–45. <https://doi.org/10.1111/j.1468-0297.2006.01074.x>

Helliwell, J. F., & Putnam, R. D. (2004). The social context of well-being, *Philosophical Transactions*, 359(1449), 1435–1446. <https://doi.org/10.1098/rstb.2004.1522>

Hoevel, C. (2013). *The economy of recognition: Person, market and society in Antonio Rosmini*. Springer.

Honneth, A. (1992). *La lutte pour la reconnaissance*. Les éditions du Cerf.

Honneth, A. (2006). *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*. La Découverte.

Honneth, A. (2013). *Ce que social veut dire (Tome 1) : Le déchirement du social*. Gallimard.

Kasser, T. (2017). Living both well and sustainably: a review of the literature, with some reflections on future research, interventions and policy. *Philosophical Transactions of the Royal Society*, 375, 2095. <https://doi.org/10.1098/rsta.2016.0369>

Lambin, E. (2009). *Une écologie du bonheur*. Édition du Pommier.

Laurent, E. (2021). *The wellbeing in transition*. Palgrave Macmillan.

Laval, C. (2007). *L'homme économique : Essai sur les racines du néolibéralisme*. Gallimard.

Marglin, D. (2008). *The dismal science: How thinking like an economist undermines community*. Harvard University Press.

Max-Neef, M. (1991). *Human scale development: Conception, application and further reflection*. Apex Press.

Munier, F. (2018). The self and the others: Recognition and subjective well-being: Some empirical evidences. In R. Ege, & H. Ingersheim (Eds.), *The individual and the other in economic thought* (pp. 14–16). Routledge.

OECD (2001). *The evidence on social capital. The well-being of nations: The role of human and social capital*. OECD. <https://doi.org/10.1787/9789264189515-en>

Pelluchon, C. (2018). *Éthique de la considération*. Points.

Pieters, R. (2013). Bidirectional dynamics of materialism and loneliness: Not just a vicious cycle. *Journal of Consumer Research* 40(4), 615–631. <https://doi.org/10.1086/671564>

Sahakian, M., Nagel, M., Donzelot, V., Moynat, O., & Senn, W. (2021). Flying less for work and leisure? Co-designing a city-wide change initiative. *Urban planning*, 6(2), 299–313. <https://doi.org/10.17645/up.v6i2.3911>

Sallis, J. F., Frank, L. D., Saelens, B. E., & Kraft, M. K. (2004). Active transportation and physical activity: opportunities for collaboration on transportation and public health research. *Transportation Research Part A: Policy and Practice*, 38(4), 249–268. <https://doi.org/10.1016/J.TRA.2003.11.003>

Sameer, Y. M., Elmassah, S., Mertzanis, C., & El-Maghraby, L. (2021). Are happier nations more responsible? Examining the link between happiness and sus-

tainability. *Social Indicators Research*, 158, 267–295. <https://doi.org/10.1007/s11205-021-02698-4>

Sarracino, F. (2019). When does economic growth improve well-being? In M. Roja (Ed.), *The economics of happiness, How the Easterlin paradox transformed our understanding of well-being and progress* (pp. 335–370). Springer.

Soret, S, Mejia, A, Batech, M, Jaceldo-Siegl, K, Harwatt, H., & Sabaté, J. (2014). Climate change mitigation and health effects of varied dietary patterns in real-life settings throughout North America. *The American Journal of Clinical Nutrition*, 100(1), 490–495. <https://doi.org/10.3945/ajcn.113.071589>

Summers, L. (1991), *Note interne de la Banque Mondiale*, 12 décembre 1991

Taylor, C. (1991). *The malaise of modernity*. House of Anansi Press.

Taylor, C. (1992). *Sources of the self - The making of the modern identity*. Harvard University Press.

Uhlener, C. J. (1989). Relational goods and participation: Incorporating sociability into a theory of rational action, *Public Choice*, 62(3), 253–285. <https://doi.org/10.1007/BF02337745>

Vaillant, G. E., McArthur, C. C., & Arlie, B. (2019). Grant study of adult development. *Harvard Dataverse*, 4(6), 1938–2000. <https://doi.org/10.7910/DVN/48WRX9>

Verhofstadt, E., Van Ootegem, L.V., Defloor, B., & Bleys, B. (2016). Linking individuals' ecological footprint to their subjective well-being. *Ecological Economics*, 127, 80–89.

<https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2016.03.021>

Welsch, H., & Kühling, J. (2011). Are pro-environmental consumption choices utility maximizing? Evidence from subjective well-being data. *Ecological Economics*, 74, 75–87. <https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2011.04.015>

Winkelmann, R. (2005). Subjective well-being and the family: Results from an ordered probit model with multiple random effects. *Empirical Economics*, 30, 749–761. <https://doi.org/10.1007/s00181-005-0255-7>

PRÉSENTATION DES AUTEUR·E·S

Mònica Guillén-Royo

CICERO, Center for International Climate research, Oslo, Norway

Mònica Guillén Royo est économiste spécialisée en écologie. Ses recherches s'appuient sur l'économie, la psychologie sociale, la sociologie et les études de développement pour étudier la relation entre les pratiques de consommation et le bien-être subjectif. Ses travaux contribuent à la littérature sur l'économie du bonheur et promeuvent des méthodologies participatives dans le contexte de la consommation durable et de la satisfaction des besoins.

Contact : monica.guillen-royo@cicero.oslo.no

Francis Munier

Université de Strasbourg, BETA CNRS, France

Francis Munier est économiste. Ses recherches s'inscrivent dans le champ de l'économie du bonheur. Il s'intéresse *via* cette approche aux questions liées au changement climatique, au concept philosophique de la reconnaissance appliqué au bien-être subjectif, à l'inégalité, et l'innovation et la technologie.

Contact : fmunier@unistra.fr

Pour citer cet article :

Guillén-Royo, M., & Munier, F. (2023). La Félicité des Communs. Contributions de l'économie du bonheur pour une économie verte et cordiale : Cas d'étude de la loi française « climat et résilience ». *Sciences & Bonheur*, 8, 55–70.

Amandine Payet-Junot

La qualité de vie comme condition de durabilité : Un aperçu et une application pour la ville durable

Quality of life as a condition for sustainability: An overview and application for the sustainable city

RÉSUMÉ

La qualité de vie, en particulier la qualité de vie environnementale-urbaine, et la durabilité font l'objet d'une grande attention ces dernières années. Si l'un des principaux objectifs du développement durable est la qualité de vie, cette dernière serait également l'une des conditions préalables de la durabilité. Toutefois, peu de travaux ont à ce jour vérifié ce dernier lien. Considérant la congruence homme-environnement et les conséquences comportementales associées, ce travail visait à étudier le rôle de la qualité de vie sur la durabilité et d'identifier les logiques sous-jacentes en jeu.

MOTS-CLÉS

Qualité de vie ; Qualité de vie environnementale ; Bien-être ; Durabilité ; Congruence homme-environnement.

ABSTRACT

Quality of life, in particular environmental-urban quality of life, and sustainabil-

ity have received much attention in recent years. If one of the main goals of sustainable development is quality of life, then quality of life would also be one of the preconditions for sustainability. However, few works have so far verified this last link. Considering the person-environment congruence and the associated behavioral consequences, this work aimed to study the role of quality of life on sustainability and to identify the underlying rationales in play.

KEYWORDS

Quality of life; Environmental quality of life; Well-being; Sustainability; Person-environment congruence.

1. INTRODUCTION

L'urbanisation étant une des causes principales de pollution et de dégradation environnementale, la durabilité des villes est devenue un sujet préoccupant pour les pouvoirs publics et aménageurs qui ont fait des villes écologiques et éco-quartiers un point d'orgue de leur politique d'aménagement urbain. Des efforts sont réalisés afin de réduire les consommations d'énergie, la production de déchets ou les déplacements dans la ville et la zone métropolitaine. Toutefois, ces aménagements ne garantissent pas le changement de mode de vie et au final l'atteinte de la durabilité (Junot & Praene, 2021 ; Moser, 2009 ; Renauld-Giard, 2014). En effet, il n'est pas rare de voir peu ou aucun changement des pratiques dans des écoquartiers (Boissonade, 2011 ; Lapostolle et al., 2016 ; Renauld-Giard, 2014). Cela témoigne de réelles ruptures entre les habitants et le projet durable, qui résident dans le fait que l'aménagement ne correspondrait pas aux caractéristiques préférées des

habitants, ne répondrait pas à leurs besoins et donc nuirait à leur qualité de vie (Boissonade, 2011 ; Faburel & Tribout, 2011 ; Lapostolle et al., 2016).

De nombreux travaux considèrent la qualité de vie comme indissociable de la durabilité, bien plus qu'une finalité, la qualité de vie conditionnerait la durabilité (Jenks, 2005 ; Kennedy & Buys, 2010 ; Moser, 2009 ; Uzzell & Moser, 2006 ; Van Kamp et al., 2003 ; Williams et al., 2000). En effet, comme mentionné ci-dessus la qualité de vie liée à l'environnement serait déterminante dans le changement de mode de vie durable. Mais à ce jour aucun consensus n'est établi sur le lien entre ces concepts (Van Kamp et al., 2003). De plus, une majorité d'étude se concentre sur comment la durabilité peut améliorer la qualité de vie des habitants (Mella & Gazzola, 2015) et aucune n'a approfondie l'influence de la qualité de vie environnementale sur la durabilité.

Ainsi, la qualité de vie serait-elle une condition de la durabilité ? Comment la qualité de vie environnementale et urbaine influencerait elle les changements vers un style de vie durable ?

Une étude de cas de quartiers durables en Europe a été menée dans le but de répondre à ces questions. Au final, ce travail cherchait à préciser la relation entre durabilité et qualité de vie, tout en mettant en évidence les logiques en jeu dans ces liens. Par ailleurs, il visait à dégager les critères et conditions d'aménagement favorables à la qualité de vie, et ainsi appuyer les projets et politiques d'aménagements durables.

1.1 Qualité de vie et qualité de vie environnementale et urbaine

La qualité de vie a été l'objet de plusieurs études qui ont mis en avant la nature complexe de ce concept (Boschmann & Kwan, 2008 ; Mohit et al.,

2010 ; Steg & Gifford, 2005). À ce jour, on dénombre plus de 100 définitions de la qualité de vie et aucune définition universellement partagée n'est établie (Das, 2008). Globalement, le terme qualité de vie renvoie à la satisfaction de vie (Diener & Suh, 1997) et au bien-être général. Il renvoie au « bien vivre », soit le fait pour un individu d'être capable de vivre avec succès et bonheur dans l'environnement, en congruence avec ses buts, attentes et besoins (Brown & Brown, 2005 ; Mulligan et al., 2004 ; WHOQOL Group, 1993).

La composante environnementale est un ingrédient clé de la qualité de vie car l'environnement peut significativement l'affecter (Beck et al., 1998 ; Coan & Holman, 2008 ; Diener & Suh, 1997 ; Kahn, 2002 ; Keles, 2012). La qualité de vie environnementale renvoie aux caractéristiques du lieu qui affectent le quotidien des habitants et leur qualité de vie (Kaili, 2003 ; Lansing & Marans, 1969). Bien souvent mesurée au travers de critères objectifs tels le taux de criminalité, la qualité de l'air, le taux de chômage, le nombre de services, etc., la qualité de vie environnementale et urbaine est aussi le fait d'évaluations subjectives des lieux. En effet, au travers de leurs interactions avec les lieux, les individus évaluent à quel point ces derniers répondent ou nuisent à leurs besoins, à leur liberté d'être et d'agir, au final à quel point ils contribuent à leur épanouissement (Bourdeau-Lepage, 2015a, 2015b ; Bourdin & Cornier, 2017 ; Das, 2008 ; Marans, 2002 ; Pacione, 2003 ; Sedaghatnia et al., 2013 ; Shafer et al., 2000). Au travers de ces évaluations les individus expriment ainsi leur satisfaction à l'égard de l'environnement. De fait, la qualité de vie environnementale et urbaine peut se définir comme le produit de la satisfaction des besoins des individus et de la manière dont l'environnement y répond

(Ballas, 2013 ; Das, 2008 ; Marans, 2002 ; Marans & Stimson, 2011 ; Moser, 2009 ; Pacione, 2003 ; Sedaghatnia et al., 2013 ; Shafer et al., 2000 ; Węziak-Białowolska, 2016). Elle renvoie à « la congruence entre des ressources offertes par l'environnement d'un individu et les besoins exprimés par celui-ci » (Bourdin & Cornier, 2017). Ces besoins vont concerner de multiples aspects de l'environnement : physiques (construction, environnement naturel, services/aménités, accessibilité, sécurité...) sociaux (interactions, mixité...), institutionnels (gestion gouvernementale, justice...) ou économiques (coût de la vie, prix du marché, impôts locaux...). Par ailleurs, selon l'échelle géographique, les spécificités démographiques et socio-culturelles des habitants, ils différeront (Ballas, 2013 ; Berry & Okulicz-Kozaryn, 2009 ; Bourdeau-Lepage, 2015a ; Bourdin & Cornier, 2017 ; Lenzi & Perucca, 2016 ; Marans, 2002 ; Marans & Stimson, 2011 ; Pittau et al., 2010 ; Sirgy & Cornwell, 2001).

Aujourd'hui, la question de la qualité de vie environnementale et urbaine bénéficie d'un intérêt croissant, considérée comme essentielle par les acteurs urbains en quête d'améliorer l'attractivité et la durabilité de leur territoire (Bourdeau-Lepage, 2015b ; Deisting & Pau-mard, 2012 ; Musson, 2015 ; Olszak, 2010). Le lien entre durabilité et qualité de vie s'avère alors capitale à explorer.

1.2 Qualité de vie environnementale-urbaine et durabilité

Depuis quelques décennies, en matière d'aménagement urbain les préoccupations urbaines concernant la durabilité augmentent, et soulève la question la qualité de vie. Toutefois, le lien entre ces notions est complexe (Marans, 2015 ; Van Kamp et al., 2003). Cette complexité réside notamment dans le fait que ces définitions se chevauchent et que peu de

travaux ont étudié la relation entre ces concepts.

Afin de clarifier les relations entre les concepts de qualité de vie environnementale et de durabilité, ce travail consistait à relever leurs définitions au travers de la littérature et analyser leurs similitudes et différences. Les tableaux 1 et 2 présentent les résultats obtenus.

De ces définitions, il ressort d'une part que la qualité de vie environnementale est considérée comme partie intégrante du développement durable. Le développement durable vise à améliorer la qualité de vie présente et future des citoyens, en particulier en améliorant la qualité de l'environnement, par l'amélioration de la qualité de l'air, de l'eau et en protégeant la santé humaine. D'autre part, les différentes définitions mettent en avant l'importance d'assurer la congruence homme-environnement (Moser, 2009), dans le sens où les lieux doivent être pensés de façon à pouvoir répondre aux besoins, aspirations et modes d'habiter des habitants (Bourdeau-Lepage, 2011 ; Bourdin & Cornier, 2017 ; Faburel & Tribout, 2011 ; Jenks, 2005 ; Junot & Praene, 2021 ; Lapostolle et al., 2016 ; Moser, 2009 ; Turkoglu, 2015 ; Williams et al., 2000). Dans l'idée de la congruence homme-environnement, les villes ne seraient réellement durables que si elles sont considérées comme des lieux confortables où les gens ont envie de vivre autrement dit des lieux qui assurent leur bien-être et épanouissement (Bourdeau-Lepage, 2011 ; Burton et al., 2000 ; Kennedy & Buys, 2010)

Tableau 1. Définitions de la qualité de vie, qualité de vie urbaine et durabilité

Concepts	Auteurs	Date	Définitions	Principaux résultats
Qualité de vie	WHOO-QOL	1993	Perception individuelle de sa position dans la vie dans le contexte de la culture et des systèmes de valeurs dans lesquels il vit et par rapport à ses objectifs, attentes, normes et préoccupations.	Évalue la qualité de vie du point de vue de la santé et inter culturellement.
	Diener & Suh	1997	Satisfaction de vie.	Les résultats montrent que les indicateurs sociaux et les mesures subjectives du bien-être sont nécessaires pour comprendre la qualité de vie.
	Brown & Brown	2005	Renvoie au « bien vivre » and au fait d'être capable de vivre avec succès et bonheur dans l'environnement.	Les résultats soulignent l'importance d'une validation interculturelle et l'examen des propriétés culturelles de la qualité de vie.
	Costanza	2006	Degré auquel les besoins et aspirations des individus sont satisfaits ou le degré auquel les individus ou groupes sont satisfaits avec différents domaines de vie.	Proposition d'une échelle multidimensionnelle qui contient des éléments objectifs et subjectifs interagissant. Les résultats offrent une image réaliste des variables importantes pour améliorer la qualité de vie.
Qualité de vie (environnementale) urbaine	Marans & Stimson	2011	« La satisfaction qu'une personne reçoit du milieu physique et humain environnant, conditions qui dépendent des échelles et peuvent affecter les comportements des individus, groupes tels que les ménages et des unités économiques telles que les entreprises. »	Les résultats fournissent une vision globale des évolutions et applications des cadres théoriques et méthodologiques qui ont été utilisées pour étudier la qualité de vie.
	Kaili,	2003	Renvoie à la qualité environnementale dans le contexte urbain qui est indicateur utilise pour mesurer le degré auquel l'environnement convient à l'être humain pour vivre.	Les résultats valident une méthode floue pour évaluer la qualité environnementale urbaine.
Durabilité	WCED	1897	Le développement durable est « un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre aux leurs. »	
	Shafer, Lee, et Turner	2000	La capacité d'une communauté de développer ou maintenir un haut niveau de qualité de vie dans le présent et de manière à y répondre de la même manière dans le futur.	Détermine comment les aménagements durables peuvent contribuer à la qualité de vie.

Tableau 2. Similitudes et différences entre qualité de vie, qualité de vie urbaine et durabilité

	Qualité de vie	Qualité de vie urbaine	Durabilité
Satisfaction de vie	X		
États de bien-être	X	X	
Perceptions des différents aspects de l'environnement et satisfaction avec les conditions environnementales	X	X	
Conditions ou jugements évaluatifs d'une micro-perspective	X	X	
Développements qui rejoignent les besoins des générations présentes et futures		X	X
Implique la congruence personne-environnement	X	X	X
Promeut la qualité de vie		X	X
Éléments de durabilité sociale	X	X	
Capacités d'une communauté à développer ou maintenir à forte qualité de vie	X		X

Tableau 3. Indicateurs de qualité de vie urbaine sélectionnés pour la présente étude

Indicateurs	Études
Calme	Das, 2008 ; Marans, 2002 ; Mccrea et al., 2005
Intimité	Royuela et al., 2009 ; E. Tesfazghi et al., 2010 ; Tesfazghi, 2009 ; Zebardast, 2009)
Pollution de l'air et santé	Das, 2008
Nature et biodiversité	Din et al., 2013 ; Frank et al., 2013 ; Lee & Marans, 1980 ; Mccrea et al., 2005 ; Sturm & Cohen, 2004
Sécurité, sécurité face aux accidents	Santos & Martins, 2007 ; Seik, 2000 ; Tesfazghi, 2009 ; Ülengin et al., 2001)
Confort thermique	Das, 2008 ; Lenoir et al., 2012 ; Ülengin et al., 2001
Conception architecturale et organisation de l'espace (densification, circulation routière...)	Bonaiuto et al., 1999 ; Din et al., 2013
Accès aux services et aménités	Chan & Lee, 2008 ; Das, 2008 ; Marans, 2002 ; Mccrea et al., 2005 ; Santos & Martins, 2007 ; Ülengin et al., 2001
Coût de la vie	Das, 2008 ; Tesfazghi, 2009 ; Ülengin et al., 2001
Mobilité, marchabilité	Chan & Lee, 2008 ; Das, 2008 ; Seik, 2000 ; Ülengin et al., 2001
Autonomie, contrôle sur l'environnement	Barr et al., 2008 ; Pelletier et al., 2011 ; Renauld-Giard, 2014 ; Steg et al., 2005
Participation à la vie civique	Din et al., 2013 ; Santos & Martins, 2007 ; Senlier et al., 2009

Dès lors, ce qui fait la durabilité ne résiderait pas uniquement dans les évolutions techniques, mais également sur la façon dont le lieu répondrait aux besoins et aspirations de ses habitants (Moser, 2009 ; Uzzell & Moser, 2006). La durabilité nécessiterait que les individus soient satisfaits de la qualité des environnements où ils vivent. En effet, le degré de satisfaction envers la qualité de l'environnement peut affecter les attitudes des individus envers le lieu ; si les individus ne sont pas satisfaits par la qualité de vie environnementale, ils perçoivent alors une incongruence entre eux et l'environnement (Upadhyay & Hyde, 2006). Au final, cette évaluation négative de l'environnement peut influencer leurs comportements. D'autre part, la satisfaction environnementale conduirait à davantage d'engagement dans le lieu (Węziak-Białowolska, 2016 ; Zenker & Rütter, 2014). Ainsi, le développement durable dépendrait de la qualité de vie des habitants dans leur environnement et du bien-être qui en découlerait (Afacan, 2015).

Ce travail propose d'explorer différents grands projets urbains dits durables afin d'identifier les éléments de qualité de vie environnementale susceptibles d'influencer la durabilité et d'en comprendre les logiques sous-jacentes.

2. MÉTHODE

Ce travail s'est intéressé aux quartiers car ils sont considérés comme l'échelle la plus appropriée pour mesurer la qualité de vie environnementale-urbaine (Pacione, 2003). Ils représentent l'environnement de vie immédiat, le lieu où les gens passent la plupart du temps durant la journée et auquel ils s'identifient en termes d'attitudes sociales, économiques et de modes de vie.

Dans le but d'analyser l'influence de la qualité de vie environnementale sur la

durabilité une recherche approfondie de la littérature a été effectuée par l'utilisation de mot clé tels que « durabilité », « développement durable », « qualité de vie », « qualité de vie environnementale », « satisfaction environnementale ». À partir de la littérature identifiée, une analyse sur des retours d'expérience formulés sur des projets d'écoquartiers a été réalisée. En fonction des données disponibles sur les sujets des écoquartiers, la qualité de vie urbaine et de leurs caractéristiques communes, quatre quartiers durables ont été retenus : le quartier de Vauban à Freiburg (Allemagne), le quartier de Beddington Zero fossil Energy Development (BedZED, Londres, Royaume-Uni), le quartier de Bonnes à Grenoble (France) et le quartier GWL-Terrein (Amsterdam). Ces quartiers sont largement reconnus comme de bons exemples de quartiers durables (Medved, 2017) où les principes de la durabilité ont pu être appliqués dans le développement urbain. Concernant leurs caractéristiques communes qui justifient la sélection de ces quartiers, ils partagent les mêmes objectifs de durabilité : la densification urbaine, la mixité (usage résidentiel, tertiaire et économique), une conception zéro-énergie, une conception selon la certification HQE™ Bâtiment Durable, la promotion de la mobilité durable et la démocratie participative (gouvernance). Le tableau 4 résume les caractéristiques de ces quartiers.

Par la suite, l'analyse s'est basée sur trois critères : premièrement les objectifs de durabilité du quartier, deuxièmement l'efficacité : l'impact au travers des changements attitudeaux et comportementaux, et troisièmement les critères de qualité de vie impliqués. Enfin, l'analyse a porté sur les liens trouvés entre les critères de qualité de vie et les objectifs de durabilité dans le but de confirmer les

liens et de les justifier. Les connexions directes et indirectes étaient analysées, de sorte à observer que les aménagements durables comportent les critères

de qualité de vie qui créent les conditions favorables à la réalisation de comportements durables.

Tableau 4. Caractéristiques des quartiers sélectionnés

Opération Pays	Développement	Date	Surface
Beddington Zero fossil Energy Development (BedZED, Londres, Royaume Uni),	Nouveau quartier sur un ancien bassin minier	2000	1,7 ha
Vauban, Freiburg (Allemagne),	Nouveau quartier avec plusieurs réhabilitations sur un site d'une ancienne caserne militaire française	1995	37 ha
Bonnes (Grenoble, France)	Nouveau quartier sur un ancien site militaire	2001	8,5 ha
GWL-Terrein (Amsterdam).	Nouveau quartier sur une ancienne station d'épuration	1990	6ha

3. RÉSULTATS : ANALYSE DU RÔLE DE LA QUALITÉ DE VIE ENVIRONNEMENTALE-URBAINE SUR LA DURABILITÉ

3.1 Confort thermique, soutien à l'autonomie et économie d'énergie

Les consommations énergétiques liées aux activités domestiques contribuent largement au réchauffement climatique et leur réduction représente un enjeu majeur des villes durables. Afin de réduire les besoins en énergie et l'empreinte carbone¹, les aménageurs urbains ont réuni les meilleures pratiques et dernières innovations en matière de constructions vertes : installation d'équipements permettant de contrôler la consommation énergétique des bâtiments.

Dans le quartier de Bonne, le système de chauffage est centralisé et géré par les bailleurs, les résidents ne peuvent pas contrôler directement les températures à l'intérieur de leur foyer. Toutefois, ce dispositif n'obtient pas les résultats

escomptés ; les habitants se déclarent être insatisfaits des températures au sein de leur logement et adoptent des stratégies de contournement (Renauld-Giard, 2014), tel que d'ajouter des sources supplémentaires de chaleur (chauffage d'appoint, sèche-serviettes électrique). Au final, les évaluations post-occupations révèlent une hausse de l'empreinte énergétique et les objectifs fixés au départ ne sont pas atteints voire même fortement dépassés. Au contraire, dans le quartier de Bedzed, le système énergétique est décentralisé, les habitants peuvent contrôler le système de chauffage et les coûts associés grâce à un outil de mesure intelligent qui indique la consommation énergétique du foyer. Les habitants se déclarent satisfaits et au final, leur consommation correspond aux objectifs énergétiques fixés.

De ces exemples étudiés, il ressort que le besoin de confort thermique est un élément important à considérer dans les liens entre qualité de vie et durabilité. En effet, les individus évaluent les conditions thermales de leur environne-

¹ Indicateur qui mesure la quantité de gaz à effet de serre relâchée dans l'atmosphère par une activité.

ment (la température, l'humidité, la vitesse de l'air, etc.), et cherchent à l'adapter en fonction de leur besoins et usages en cherchant un équilibre entre la température interne de leur corps et celle de l'environnement. Lors d'un inconfort thermal perçu, ils tendent à réagir pour restaurer le confort et notamment par un ajustement technique (Day et al., 2020 ; Mokhtar Azizi et al., 2015 ; Rijal et al., 2008 ; Zheng et al., 2022) qui peut s'avérer peu propice aux économies d'énergie. De plus, de ces exemples, il ressort que la contrainte ou le soutien à la liberté dans les dispositifs de gestion énergétique peuvent jouer un rôle significatif en matière de durabilité. Les individus contraints par les dispositifs énergétiques s'engageraient moins dans les économies d'énergie que ceux qui disposent de plus de liberté et de contrôle. Ces résultats amènent ainsi à la question du soutien à l'autonomie dans l'environnement. Selon la théorie de l'autodétermination (Deci & Ryan, 1985, 2002 ; Ryan & Deci, 2000), lorsque le contexte permet aux individus de prendre leurs propres décisions, un des besoins fondamentaux à leur bien-être s'en retrouve satisfait : l'autonomie. En effet, l'autonomie soit le besoin de se sentir à l'origine de ses actions et non contraints par des causes extérieures est liée à la satisfaction de vie. Ainsi, un environnement qui soutient l'autonomie est un critère de qualité de vie environnementale à considérer car il encouragerait les économies d'énergie (Du et al., 2020 ; Pelletier, 2002 ; Pelletier et al., 2011) et donc participerait à la concrétisation des objectifs de durabilité.

3.2 Marchabilité, soutien à l'autonomie et mobilité durable

Un autre défi des villes durables est l'écologisation de la mobilité, soit la réduction de la dépendance automobile et

la hausse de la circulation pédestre et cycliste. Dans les quartiers de Bedzed, GWL-Terrain, Vauban et Bonnes, les acteurs locaux ont instauré un système de quartier sans voitures ou avec une circulation réduite et des parkings payants. Dans les trois premiers quartiers, ces stratégies ont permis de réduire le trafic routier et la dépendance à la voiture, (70% de déplacements non motorisés à GWL-Terrain, et 65% à Vauban). Vauban est particulièrement exemplaire en matière de mobilité durable, (12^{ème} modèle exemplaire de mobilité durable). Les habitants possèdent moins de voiture et conduisent moins que les habitants des autres quartiers allemands (Coates, 2013 ; Talmage et al., 2018). Ils sont satisfaits des aménagements routiers et mesures de mobilités instaurées (Coates, 2013 ; Talmage et al., 2018). D'une part, le réseau de transport en commun connaît un franc succès en raison notamment de son accessibilité, de sa large déserte et sa connexion aux services, autres zones de la ville et zones de covoiturage (Kushner, 2005 ; Nobis, 2003). Les services et autres aménités sont nombreux et à proximité, à moins de 10 minutes de marche ou 500 mètres. D'autre part, les pistes pédestres et cyclables sont larges et distinctes des routes principales, les limitations de vitesse sont fixées entre 30 et 60 km/h., garantissant un sentiment de sécurité perçu. Enfin, les habitants soulignent le confort extérieur apporté par la végétation et les parcs, favorisant la mobilité douce.

Au contraire, dans le quartier de Bonnes, les résultats sont plus mitigés (30% de mobilité non motorisée). La mise à disposition d'un seul parking commun et les connexions limitées avec les autres parties de l'agglomération, limitent l'accessibilité des habitants et leur liberté.

De ces exemples, il ressort que la sécurité, le sentiment de confort (présence de lieux de repos, ombrage et abris), l'accessibilité et fonctionnalité perçues garantirait la marchabilité, un des indicateurs de la qualité de vie environnementale. En effet, la marchabilité en favorisant les déplacements à pieds est bénéfique à la santé des habitants et elle leur offre capacité et liberté de déplacement, soit des opportunités de répondre au bien-être (Bourdin & Cornier, 2017 ; Martinetti, 2000 ; Sen, 1993).

En plus de la marchabilité, la question du soutien à l'autonomie est aussi soulevée. L'impossibilité de circuler librement et de choisir un stationnement, alimente la perte de contrôle sur l'environnement. Les habitants se sentent privés de choix et contraints. Leur qualité de vie s'en retrouverait affectée et au final cela se répercuterait sur leur choix de mobilité. Ils seraient peu motivés à adopter les règles de mobilités fixées et bien souvent davantage motivés à conduire quelles que soient les conséquences environnementales (De Groot & Steg, 2007 ; Delbosc, 2012 ; Marans, 2002 ; Steg & Gifford, 2005).

Ainsi, la réussite des projets de transports durables serait fortement dépendante de la qualité de vie environnementale, particulièrement si la conception et la mise en œuvre de ces projets affectent négativement la qualité de vie (Steg & Gifford, 2005).

3.3 Accessibilité, facilité d'usage, soutien à la compétence et gestion des déchets

Régler le problème de pollution associé à la hausse des déchets, est primordial pour les villes durables.

À Vauban, chaque foyer est équipé de plusieurs poubelles (pour les déchets organiques, le papier, le non recyclable

et le verre). De plus, des stations de recyclage sont installées sur tout le site. Dans le quartier de GWL-Terrein, les poubelles sont situées sous les immeubles. Dans ces deux quartiers, les enquêtes notent une satisfaction générale vis-à-vis des systèmes de recyclage et des comportements de tri réguliers (Foletta & Henderson, 2016). Dans les quartiers de Bonne et Bedzed, les poubelles sont en dehors des sites. Dans ces quartiers, les taux de recyclage sont en-dessous des prévisions, et à Bonne certains résidents déclarent même ne jamais recycler (*Bed-ZED Resident Satisfaction Survey* -, 2004; Renauld-Giard, 2014). Dans le cas de ces quartiers, les habitants perçoivent le recyclage comme difficile du fait de la distance des centres de recyclage à leur habitation. En lien avec la théorie de l'auto-détermination, (Deci & Ryan, (1985, 2000, 2002), il s'avère qu'un contexte qui offre aux gens les moyens utiles et organisés d'atteindre les résultats souhaités, permet à ces derniers de se sentir efficaces et alors compétents pour produire les résultats souhaités (Deci & Ryan, 1985). Le degré de soutien à la compétence apporté par le milieu contribuerait à la satisfaction de vie et par la suite la motivation à agir. Le soutien à la compétence serait donc un élément important de la qualité de vie environnementale.

Favoriser la gestion des déchets nécessite donc de réfléchir en terme de qualité de vie environnementale dans le sens d'établir les conditions qui permettent le tri tout en préservant le bien-être des individus.

3.4 Contrôle environnemental (intimité, calme et santé), affiliation à la nature et densité

La densification des espaces de vie est présentée comme une solution face à l'étalement urbain et les problèmes environnementaux associés (pollution,

perte de la biodiversité, etc.). De fait, les aménageurs s'orientent davantage vers le développement d'habitats collectifs et quartiers aux fonctions mixtes.

Dans le quartier de Bonnes, les habitants associent la densité à la promiscuité et une perte de leur intimité et ce particulièrement là où les immeubles sont très proches et hauts (Argos, 2011). Les habitants interrogés ne sont pas satisfaits, affirment ne pas accepter la densité, et envisagent même de déménager. Au contraire, dans les quartiers de Vauban, GWL-Terrain et Bedzed, les habitants se déclarent satisfaits de l'aménagement de leur quartier. À Vauban, les personnes interrogées déclarent même qu'elles ne se verraient pas vivre ailleurs qu'à Freiburg (Kunz & Philipp, 2016). À GWL-Terrain, les habitants sont parmi les Amstellodamois les plus satisfaits de leur situation de vie et leur environnement construit (Christiaanse, & Salewski, 2009). De plus, ce quartier d'Amsterdam apparaît comme le quartier à forte densité le plus attractif du pays (Benner et al., 2010). À Bedzed, les résultats sont similaires. Les habitants sont aussi satisfaits malgré une forte densité. En 2009, 70% des résidents déclarent même que leur qualité de vie est meilleure qu'avant (Nghiem, 2013). Dans les quartiers de Vauban, Bedzed et GWL-Terrain malgré la forte densité urbaine, les habitants sont satisfaits et ne rejettent pas la densification de l'espace. Si la densité de bâtis est importante, en contrepartie de vastes jardins et espaces verts sont aménagés entre et au bas des immeubles. Ces espaces verts maintiennent l'environnement naturel et apparaissent comme des tampons entre les espaces publics et privés.

La densité est souvent perçue négativement (Bramley & Power, 2009 ; De Vos et al., 2016 ; Howley et al., 2009 ; Neuman, 2005 ; Tu & Lin, 2008 ; Walton

et al., 2008). Face à une forte densité perçue, les habitants peuvent avoir du mal à s'approprier les espaces, cela pouvant conduire à une perte d'attractivité de ces territoires. Toutefois, les exemples ci-dessus amènent à nuancer le propos. Ce n'est pas la densité en tant que telle qui est rejetée mais la conception de la densité et ses impacts sur la qualité de vie. Le bruit, le manque d'intimité, la pollution entraînent le sentiment d'une perte de contrôle sur l'environnement et donc d'incapacité à l'influencer selon ses besoins et aspirations. Les espaces verts, la distance entre les espaces bâtis en préservant l'intimité, le calme et la santé (face à la pollution et réduction du stress) peuvent offrir ce sentiment de contrôle de l'environnement.

La question de la santé de l'écosystème apparaît également comme un élément influençant la perception de la densité. La variété et la quantité d'espaces verts offrent la vision d'un écosystème en santé, où la biodiversité peut être maintenue et se développer. La santé de l'écosystème semble importante pour la qualité de vie, car en plus de limiter la pollution de l'air et de l'eau, elle garantit le contact à la nature, un élément important dans la qualité de vie selon les hypothèses de biophilie (Kellert, 1997 ; Nabhan et al., 1993 ; Wilson, 1984). Selon les thèses évolutionnistes, du fait que l'homme ait longtemps évolué en nature, il aurait une tendance innée à chercher des liens avec la nature et d'autres formes de vie. Cette recherche instinctive de liens à la nature, peut être considérée comme un besoin fondamental au même titre que les besoins d'autonomie, de compétence et d'affiliation de la TAD (Baxter & Pelletier, 2019 ; Cleary et al., 2017 ; Deci & Ryan, 2002 ; Junot et al., 2017 ; Junot & Paquet, 2021). La densité est souvent considérée comme une

perte de contact avec la nature qui compromettrait la satisfaction du besoin d'affiliation à la nature. C'est en ce sens que la densité pourrait alors être perçue négativement et que la qualité de vie environnementale est importante à considérer dans les projets de densification. Entre autres, les réflexions et futurs développements urbains pourraient s'appuyer sur l'urbanisme biophilique pour trouver l'équilibre entre espaces bâtis et aménagements naturels.

3.5 Soutien à la compétence, l'autonomie, l'affiliation et démocratie participative

La démocratie participative est intimement liée aux principes de développement durable. Favoriser la participation des habitants à propos de décisions qui les concernent est effectivement primordiale pour amorcer l'adhésion et les changements comportementaux.

Dans les quartiers de Vauban et GWL-Terrein, les habitants sont consultés via des forums de discussions et des groupes de travail avec les architectes et aménageurs. Ils sont impliqués dans l'élaboration et la coordination de projet. Ce processus est apprécié par les habitants, qui se sentent fiers de vivre dans leur quartier et s'y investissent. À titre d'exemple, à Vauban, inquiets d'un projet de centrale nucléaire, ses répercussions sur la santé et l'environnement, les habitants se sont organisés pour investir dans la construction de maisons passives². De plus, ils ont investis dans des logements semi-collectifs avec des espaces communs pour remplacer les équipements privés, et ainsi réduire l'étalement urbain. Dans le quartier de Bonne, les citoyens sont invités à des réunions pour informations et discussion

autour des projets. Ils peuvent avoir recours par pétition. Toutefois, face à la difficulté à atteindre la représentativité (20000 signatures), le processus participatif n'a pas réellement fonctionné.

De ces exemples, il ressorts que le degré auquel les habitants sont impliqués est déterminant. Donner un rôle légitime d'acteur et impliquer activement les habitants, leur permet de croire en leur efficacité personnelle et collective, soit la croyance envers les capacités d'organiser et d'exécuter les tâches nécessaires pour atteindre un but (Bandura, 2000) et de disposer des habiletés et compétences nécessaires pour gérer une situation donnée (Schwarzer & Hallum, 2008). Il apparaît donc que la façon dont la démocratie participative soutient les besoins d'autonomie et de compétence et donc la qualité de vie est un facteur d'action à la durabilité. En effet, l'environnement social leur permet de s'emparer réellement des questions actuelles et s'approprier la citoyenneté. Enfin, la mise en action des habitants, les amenant à réfléchir sur la communauté, ce qu'on peut lui apporter, est susceptible de créer et renforcer le sentiment communautaire et donc de répondre au besoin d'affiliation (le sentiment d'être relié à des personnes qui sont importantes pour soi) (Baumeister & Leary, 1995).

Ainsi, des environnements qui soutiennent la satisfaction des besoins fondamentaux, alimentent l'empowerment. Au final, cela permettrait à des agents ayant des intérêts communs d'agir de concert en vue d'atteindre un objectif partagé un point capital dans les projets d'aménagements durables (Mitchell, 2005).

² Bâtiment dont la consommation énergétique au mètre carré est très basse, voire entièrement compensée par les apports solaires ou par les calories émises par les apports internes.

4. CONCLUSION

Ce travail visait à évaluer la relation entre la durabilité et la qualité de vie environnementale.

Les études de cas ont révélé une association étroite entre ces concepts, avec plus précisément, la qualité de vie environnementale comme déterminant de la durabilité. Cette relation tiendrait du fait que les usages sont déterminés par la façon dont l'environnement répond aux besoins et aspirations des individus et donc la façon dont il permet la satisfaction de vie, le bien-vivre. Ce travail souligne le rôle de l'environnement sur le confort perçu des individus, leur sentiment de sécurité, leur santé mais aussi dans la satisfaction des besoins fondamentaux d'autonomie, de compétence et d'affiliation. Au final, les aspects de l'environnement qui menacent ces aspects du bien-être vont influencer les attitudes et comportements des individus (De Groot & Steg, 2007 ; Larson et al., 2016 ; Leyden et al., 2011 ; Steg & Gifford, 2005 ; Zenker et al., 2013). En matière de durabilité, ce sont les aménagements durables qui peuvent alors être contournés voire rejetés ou acceptés. Ces résultats démontrent ainsi que ce qui fait la durabilité ne réside pas uniquement dans les évolutions techniques mais sur la façon dont le lieu répond aux besoins et aspirations de ses habitants (Moser, 2009 ; Uzzell & Moser, 2006). Le développement durable ne peut être atteint sans la mise en place d'une qualité environnementale (Bonaiuto et al., 1999 ; Moser, 2009 ; Pol et al., 2002). Par conséquent, il apparaît que la qualité de vie environnementale déterminerait si un lieu est durable ou non et serait ainsi un déterminant important de la durabilité urbaine (Afacan, 2015 ; Din et al., 2013 ; Hur & Morrow-Jones, 2008 ; Jenks, 2005 ; Kennedy & Buys, 2010 ; Moser, 2009 ; Seik, 2000 ; Williams et al., 2000).

De plus, ce travail permet d'alimenter la théorie selon lequel le bien-être humain et le bien-environnemental (environnement sain et préservé) sont interdépendants (Junot et al., 2018 ; Moser, 2009 ; Uzzell & Moser, 2006).

Ce travail est une première étape dans l'étude du rôle de la qualité de vie sur la durabilité et de fait comporte quelques limites à dépasser à l'avenir. D'une part, ce travail, a exploré uniquement des quartiers durables européens, en raison de la disponibilité des résultats. À l'avenir, la recherche et les planifications urbaines devront explorer le lien entre qualité de vie environnementale et la durabilité dans d'autres contextes. L'étude d'autres contextes est importante au vue des normes sociales, culturelles qui varient selon les espaces géographiques et qui définissent différemment la qualité de vie. Par exemple, la satisfaction à l'égard de la vie privée dépend du contexte culturel de la société (Djebarni & Al-Abed, 2000). Certaines cultures exigent plus d'intimité et moins d'interférences (par exemple, la société yéménite, qatarie ou malaise) et ces besoins peuvent influencer les attitudes envers la densité. La culture et la religion influencent également les représentations de la nature (Fraser 2000). La perception de la nature varie selon les valeurs associées à ces environnements (valeurs esthétiques, utilitaires, sociales). De plus, le climat joue également un rôle dans la formulation des besoins et la satisfaction vis-à-vis de l'environnement. D'autre part, ce travail présuppose l'influence de la qualité de vie environnementale sur la durabilité, mais des recherches supplémentaires sont nécessaires pour tester cette relation avec des mesures statistiques et des analyses de causalité.

Ce travail a permis de définir la qualité de vie environnementale dans le

contexte de la durabilité. Au-delà des indicateurs précédemment identifiés par la recherche (confort thermique, sécurité, marchabilité), la conception d'un environnement autodéterminé émerge comme intéressante à étudier dans ce cadre. En effet, un environnement autodéterminé, conçu comme un environnement qui offre aux individus d'exercer des choix personnels qui ne sont pas influencés par les autres, des environnements qui permettent d'agir de manière autonome, d'exercer un contrôle accru sur sa vie, en permettant de répondre aux besoins fondamentaux des individus, favorisent la satisfaction de vie et des interactions positives avec l'environnement. Ce travail ouvre la voie sur la question de l'environnement autodéterminé dans la définition de la qualité de vie et son rôle sur la durabilité.

Enfin, si la qualité de vie correspond à un antécédent important de la durabilité, les urbanistes doivent y tenir compte pour promouvoir la congruence personne-environnement et finalement un mode de vie durable. La qualité de vie environnementale peut être utilisée pour établir des stratégies politiques et concevoir une planification future (Lee 2008 ; Seik 2001 ; Tesfazghi 2009). Elle doit être considérée comme faisant partie des considérations d'aménagement, pour éviter d'être en contradiction avec les besoins et les aspirations des habitants et au contraire offrir des services et des aménagements congruents que les gens aimeront utiliser. Si ces conditions sont réunies, la durabilité a plus de chances de réussir.

LIENS D'INTÉRÊT

L'auteure ne déclare aucun conflit d'intérêts.

BIBLIOGRAPHIE

- Afacan, Y. (2015). Resident satisfaction for sustainable urban regeneration. *Proceedings of the ICE - Municipal Engineering*, 168, 1-15. <https://doi.org/10.1680/muen.14.00046>
- Ballas, D. (2013). What makes a 'happy city'?. *Cities*, 32, S39-S50. <https://doi.org/10.1016/j.cities.2013.04.009>
- Bandura, A. (2000). Self-efficacy: The foundation of agency. In W. J. Perrig, & A. Grob (Eds.), *Control of human behavior, mental processes, and consciousness: Essays in honor of the 60th birthday of August Flammer* (pp. 17-33). Lawrence Erlbaum Associates Publishers.
- Baumeister, R. F., & Leary, M. R. (1995). The need to belong: Desire for interpersonal attachments as a fundamental human motivation. *Psychological bulletin*, 117(3), 497. <https://psycnet.apa.org/doi/10.1037/0033-2909.117.3.497>
- Baxter, D. E., & Pelletier, L. G. (2019). Is nature relatedness a basic human psychological need? A critical examination of the extant literature. *Canadian Psychology/Psychologie canadienne*, 60(1), 21-34. <https://doi.org/10.1037/cap0000145>
- Beck, W., van der Maesen, L., & Walker, I. (1998). *The social quality of Europe*. Policy Press.
- BedZED Resident Satisfaction Survey (2004). Fdocuments.Net. <https://fdocuments.net/document/bedzed-resident-satisfaction-survey-kgv-geography-for-property-standards-panel.html>

- Benner, J., Leguijt, C., Koot, M., Braat, W., Wiolders, L., Doepel, D., Sorel, N., Tillie, N., Hall, A., Dulski, V., & Ettekoven, J. (2010). *Sustainable urban (re)development; Experiences and recommendations for an integral policy approach*. CE Delft, Delft.
- Berry, B. J. L., & Okulicz-Kozaryn, A. (2009). Dissatisfaction with city life: A new look at some old questions. *Cities*, 26(3), 117–124. <https://doi.org/10.1016/j.cities.2009.01.005>
- Boissonade, J. (2011). Le développement durable face à ses épreuves. Les enjeux pragmatiques des écoquartiers. *Espaces et sociétés*, 147(4), 57–75. <https://doi.org/10.3917/esp.147.0057>
- Bonaiuto, M., Aiello, A., Perugini, M., Bonnes, M., & Ercolani, A. P. (1999). Multidimensional perception of residential environment quality and neighbourhood attachment in the urban environment. *Journal of environmental psychology*, 19(4), 331–352. <https://doi.org/10.1006/jevps.1999.0138>
- Boschmann, E. E., & Kwan, M.-P. (2008). Toward socially sustainable urban transportation: Progress and potentials. *International Journal of Sustainable Transportation*, 2(3), 138–157. <https://doi.org/10.1080/15568310701517265>
- Bourdeau-Lepage, L. (2011). Repenser la ville. *Géographie, économie, société*, 13(1), 5–10. <https://doi.org/10.3166/ges.13.27-43>
- Bourdeau-Lepage, L. (2015a). *Évaluer le bien-être sur un territoire*. 93. HAL. <https://shs.hal.science/halshs-02428935>
- Bourdeau-Lepage, L. (2015b). *Repenser l'attractivité des territoires : Globalisation, durabilité et aménités*. In Post-Print (halshs-01930372; Post-Print). HAL. <https://ideas.repec.org/p/hal/journal/halshs-01930372.html>
- Bourdin, S., & Cornier, T. (2017). Au-delà de la mesure du bien-être en milieu urbain : Quelle perception de la qualité de vie dans les villes européennes ? *Géographie, économie, société*, 19(1), 3–31. <https://doi.org/10.3166/ges.19.2017.0001>
- Bramley, G., & Power, S. (2009). Urban form and social sustainability: The role of density and housing type. *Environment and Planning B: Planning and Design*, 36(1), 30–48. <https://doi.org/10.1068/b33129>
- Brown, R. I., & Brown, I. (2005). The application of quality of life. *Journal of Intellectual Disability Research*, 49(10), 718–727. <https://doi.org/10.1111/j.1365-2788.2005.00740.x>
- Burton, E., Jenks, M., & Williams, K. (Eds.) (2000). *Achieving sustainable urban form*. Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780203827925>
- Christiaanse, K., & Salewski, C. (2009). *Do good! Sustainability and urban design*. Trans 16 translt Band II.
- Cleary, A., Fielding, K. S., Bell, S. L., Murray, Z., & Roiko, A. (2017). Exploring potential mechanisms involved in the relationship between eudaimonic wellbeing and nature connection. *Landscape and Urban Planning*, 158, 119–128. <https://doi.org/10.1016/j.landurbplan.2016.10.003>
- Coan, T. G., & Holman, M. R. (2008). Voting green. *Social Science Quarterly*,

89(5), 1121–1135.
<https://doi.org/10.1111/j.1540-6237.2008.00564.x>

Coates, G. J. (2013). The sustainable urban district of vauban in Freiburg, Germany. *International Journal of Design & Nature and Ecodynamics*, 8(4), 265–286.
<https://doi.org/10.2495/DNE-V8-N4-265-286>

Das, D. (2008). Urban quality of life : A case study of Guwahati. *Social Indicators Research*, 88(2), 297–310.
<https://doi.org/10.1007/s11205-007-9191-6>

Day, J. K., McIlvennie, C., Brackley, C., Tarantini, M., Piselli, C., Hahn, J., O'Brien, W., Rajus, V. S., De Simone, M., Kjærgaard, M. B., Pritoni, M., Schlüter, A., Peng, Y., Schweiker, M., Fajilla, G., Becchio, C., Fabi, V., Spig-liantini, G., Derbas, G., & Pisello, A. L. (2020). A review of select human-building interfaces and their relationship to human behavior, energy use and occupant comfort. *Building and Environment*, 178, 106920.
<https://doi.org/10.1016/j.build-env.2020.106920>

De Groot, J. I., & Steg, L. (2007). Value orientations and environmental beliefs in five countries validity of an instrument to measure egoistic, altruistic and biospheric value orientations. *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 38(3), 318–332.
<https://doi.org/10.1177/0022022107300278>

De Vos, J., Van Acker, V., & Witlox, F. (2016). Urban sprawl: Neighbourhood dissatisfaction and urban preferences: some evidence from Flanders. *Urban Geography*, 37(6), 839–862.

<http://dx.doi.org/10.1080/02723638.2015.1118955>

Deci, E. L., & Ryan, R. M. (1985). *Intrinsic motivation and self-determination in human behavior*. Springer Science & Business Media.

Deci, E. L., & Ryan, R. M. (2000). The "what" and "why" of goal pursuits: Human needs and the self-determination of behavior. *Psychological inquiry*, 11(4), 227–268.
https://doi.org/10.1207/S15327965PLI1104_01

Deci, E. L., & Ryan, R. M. (2002). *Handbook of self-determination research*. University Rochester Press.

Deisting, F., & Paumard, P. (2012). Développement durable et attractivité des territoires. *Marché et organisations*, 16(2), 53–75.
<https://doi.org/10.3917/maorg.016.0053>

Delbosc, A. (2012). The role of well-being in transport policy. *Transport Policy*, 23, 25–33.
<https://doi.org/10.1016/j.tranpol.2012.06.005>

Diener, E., & Suh, E. (1997). Measuring quality of life : Economic, social and subjective indicators. *Social Indicators Research*, 40(1), 189–216.
<https://doi.org/10.1023/A:1006859511756>

Din, H. S. E., Shalaby, A., Farouh, H. E., & Elariane, S. A. (2013). Principles of urban quality of life for a neighborhood. *HBRC Journal*, 9(1), 86–92.
<https://doi.org/10.1016/j.hbrcj.2013.02.007>

Djebarni, R., & Al-Abed, A. (2000). Satisfaction level with neighbourhoods in low income Public Housing in Yemen. *Property Management*, 18.

<https://doi.org/10.1108/02637470010348744>

Du, H. S., Ke, X., & Wagner, C. (2020). Inducing individuals to engage in a gamified platform for environmental conservation. *Industrial Management & Data Systems*, 120(4), 692–713. <https://doi.org/10.1108/IMDS-09-2019-0517>

Faburel, G., & Tribout, S. (2011). Les quartiers durables sont-ils durables ? De la technique écologique aux modes de vie. *Cosmopolitiques*, 19, 20. <https://hal-univ-paris8.archives-ouvertes.fr/hal-01078034>

Foletta, N., & Henderson, J. (2016). *Low car(bon) communities: Inspiring car-free and car-lite urban futures*. Routledge. <https://doi.org/10.4324/9781315739625>

Howley, P., Scott, M., & Redmond, D. (2009). Sustainability versus liveability: An investigation of neighbourhood satisfaction. *Journal of Environmental Planning and Management*, 52(6), 847–864. <https://doi.org/10.1080/09640560903083798>

Hur, M., & Morrow-Jones, H. (2008). Factors that influence residents' satisfaction with neighborhoods. *Environment and Behavior*, 40, 619–635. <https://doi.org/10.1177/0013916507307483>

Jenks, M. (2005). *Future forms and design for sustainable cities*. Routledge.

Junot, A., & Paquet, Y. (2020). Un modèle intégrateur des effets vitalisants de la nature : La nature un environnement favorable à la construction des ressources. *Sciences & Bonheur*, 5, 82–101.

<https://sciences-et-bonheur.org/2021/02/06/un-modele-integrateur-des-effets-vitalisants-de-la-nature-la-nature-un-environnement-favorable-a-la-construction-des-ressources-amandine-junot-et-yvan-paquet/>

Junot, A., Paquet, Y., & Fenouillet, F. (2018). Place attachment influence on human well-being and general pro-environmental behaviors. *Journal of Theoretical Social Psychology*, 2(2), 49–57. <https://doi.org/10.1002/jts5.18>

Junot, A., Paquet, Y., & Martin-Krumm, C. (2017). Passion for outdoor activities and environmental behaviors : A look at emotions related to passionate activities. *Journal of Environmental Psychology*, 53, 177–184. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2017.07.011>

Junot, A., & Praene, J.-P. (2021). Quelles représentations du quartier idéal à La Réunion ? Une réflexion sur les modes d'habiter et la qualité de vie comme indicateurs de la durabilité urbaine. Développement durable et territoires. *Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, 12(2). <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.18191>

Kahn, M. E. (2002). Demographic Change and the Demand for Environmental Regulation. *Journal of Policy Analysis and Management*, 21(1), 45–62. <http://dx.doi.org/10.1002/pam.1039>

Kaili, D. (2003). *Fuzzy evaluation of urban environmental quality*. 93. http://www.itc.nl/library/Papers_2003/msc/upla/dou.pdf

Kasser, T., & Ryan, R. M. (1993). A dark side of the American dream: Correlates

of financial success as a central life aspiration. *Journal of personality and social psychology*, 65(2), 410. <http://dx.doi.org/10.1037/0022-3514.65.2.410>

Keles, R. (2012). The quality of life and the environment. *Procedia - Social and Behavioral Sciences*, 35, 23–32. <https://doi.org/10.1016/j.sbspro.2012.02.059>

Kellert, S. R. (1997). *The value of life: Biological diversity and human society*. Island Press.

Kennedy, R. J., & Buys, L. (2010). *Dimensions of liveability: A tool for sustainable cities*. SBiomad Sustainable Building Conference. <https://www.sbiomad.com/>

Kunz, I., & Philipp, A. (2016). *The Eco-District of Vauban and the co-housing project GENOVA*. Case Study Report, TRANSIT: EU SSH.2013.3.2-1. Grant agreement, 613169.

Kushner, J. A. (2005). Car-free housing developments: Toward sustainable smart growth and urban regeneration through car-free zoning, Car-free redevelopment, pedestrian improvement districts, and new urbanism. *UCLA Journal of Environmental Law and Policy*, 23(1). <https://doi.org/10.5070/L5231019795>

Lansing, J. B., & Marans, R. W. (1969). Evaluation of neighborhood quality. *Journal of the American Institute of Planners*, 35(3), 195–199. <https://doi.org/10.1080/01944366908977953>

Lapostolle, D., Doidy, E., Gateau, M., & Borel, M. (2016). L'habitat durable sans l'habiter ? Fabrique de la densité en

Bourgogne. *Sciences de la société*, 98, 14–29. <https://doi.org/10.4000/sds.4617>

Larson, L. R., Jennings, V., & Cloutier, S. A. (2016). Public parks and wellbeing in urban areas of the United States. *PLoS ONE*, 11(4). <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0153211>

Lenzi, C., & Perucca, G. (2016). Life satisfaction across cities: Evidence from Romania. *The Journal of Development Studies*, 52(7), 1062–1077. <https://doi.org/10.1080/00220388.2015.1113265>

Leyden, K. M., Goldberg, A., & Michelbach, P. (2011). Understanding the pursuit of happiness in ten major cities. *Urban Affairs Review*, 47(6), 861–888. <https://doi.org/10.1177/1078087411403120>

Marans, R. W. (2002). Understanding environmental quality through quality of life studies: The 2001 DAS and its use of subjective and objective indicators. *Landscape and Urban Planning*, 65(1), 73–83. [https://doi.org/10.1016/S0169-2046\(02\)00239-6](https://doi.org/10.1016/S0169-2046(02)00239-6)

Marans, R. W. (2015). Quality of urban life & environmental sustainability studies : Future linkage opportunities. *Habitat International*, 45, 47–52. <https://doi.org/10.1016/j.habitat.2014.06.019>

Marans, R. W., & Stimson, R. (2011). An overview of quality of urban life. In R. W. Marans, & R. J. Stimson (Eds.), *Investigating quality of urban life: Theory, methods, and empirical research* (pp. 1–29). Springer. https://doi.org/10.1007/978-94-007-1742-8_1

Martinetti, E. C. (2000). A multidimensional assessment of well-being based on

- Sen's functioning approach. *Rivista internazionale di scienze sociali*, 37. <http://dx.doi.org/10.2307/41634742>
- Medved, P. (2017). The essence of neighbourhood community centres (NCCs) in European sustainable neighbourhoods. *Urban Design International*, 22, 150–167. <https://doi.org/10.1057/s41289-016-0037-1>
- Mella, P., & Gazzola, P. (2015). *Sustainability and quality of life: The development model*. Enterprise and the Competitive Environment.
- Mitchell, B. (2005). Participatory partnerships: Engaging and empowering to enhance environmental management and quality of life?. *Social Indicators Research*, 71(1/3), 123–144. http://dx.doi.org/10.1007/1-4020-3602-7_5
- Mohit, M. A., Ibrahim, M., & Rashid, Y. R. (2010). Assessment of residential satisfaction in newly designed public low-cost housing in Kuala Lumpur, Malaysia. *Habitat International*, 34(1), 18–27. <https://doi.org/10.1016/j.habitatint.2009.04.002>
- Mokhtar Azizi, N. S., Wilkinson, S., & Fassman, E. (2015). An analysis of occupants response to thermal discomfort in green and conventional buildings in New Zealand. *Energy and Buildings*, 104. <https://doi.org/10.1016/j.enbuild.2015.07.012>
- Moser, G. (2009). Quality of life and sustainability: Toward person–environment congruity. *Journal of Environmental Psychology*, 29(3), 351–357. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2009.02.002>
- Mulligan, G., Carruthers, J., & Cahill, M. (2004). Urban quality of life and public policy: A survey. *Contributions to Economic Analysis*, 266, 729–802. [https://doi.org/10.1016/S0573-8555\(04\)66023-8](https://doi.org/10.1016/S0573-8555(04)66023-8)
- Musson, A. (2015). Construire et mesurer l'attractivité durable au niveau régional : L'apport de la représentation des entrepreneurs. *Géographie, économie, société*, 17(1), 97–131. <http://dx.doi.org/10.3166/ges.17.97-131>
- Nabhan, G. P., St Antoine, S., Kellert, S., & Wilson, E. (1993). The loss of floral and faunal story: The extinction of experience. The Biophilia Hypothesis, 229–250.
- Neuman, M. (2005). The compact city fallacy. *Journal of Planning Education and Research*, 25(1), 11–26. <https://doi.org/10.1177/0739456X04270466>
- Nghiem, T. (2013). Bedzed : De l'éco-quartier au changement des modes de vie. *Multitudes*, 52(1), 52–58. <https://doi.org/10.3917/mult.052.0052>
- Nobis, C. (2003). *Evaluation des Verkehrskonzeptes im autoreduzierten Stadtteil Freiburg-Vauban*. 8.
- Olszak, E. (2010). Développement durable et attractivité des territoires dans l'Union Européenne, opposition ou convergence ? *Géographie, économie, société*, 12(3), 279–305. <https://doi.org/10.3166/ges.12.279-305>
- Pacione, M. (2003). Urban environmental quality and human wellbeing—A social geographical perspective. *Landscape and Urban Planning*, 65(1), 19–30.

[https://doi.org/10.1016/S0169-2046\(02\)00234-7](https://doi.org/10.1016/S0169-2046(02)00234-7)

Pelletier, L. G. (2002). 10: A motivational analysis of self-determination for pro-environmental behaviors. *Handbook of self-determination research*, 205.

Pelletier, L. G., Baxter, D., & Huta, V. (2011). Personal autonomy and environmental Sustainability. https://doi.org/10.1007/978-90-481-9667-8_12

Pittau, M. G., Zelli, R., & Gelman, A. (2010). Economic disparities and life satisfaction in European regions. *Social Indicators Research*, 96(2), 339–361. <https://doi.org/10.1007/s11205-009-9481-2>

Pol, E., Moreno, E., Guàrdia, J., & Íñiguez, L. (2002). Identity, quality of life, and sustainability in an urban suburb of Barcelona: Adjustment to the city-identity-sustainability network structural model. *Environment and Behavior*, 34(1), 67–80. <https://doi.org/10.1177/0013916502034001005>

Renauld-Giard, V. (2014). *Fabrication et usage des écoquartiers. Essai critique sur la généralisation de l'aménagement durable*.

Rijal, H. B., Tuohy, P., Nicol, F., Humphreys, M. A., Samuel, A., & Clarke, J. (2008). Development of an adaptive window-opening algorithm to predict the thermal comfort, energy use and overheating in buildings. *Journal of Building Performance Simulation*, 1(1), 17–30. <https://doi.org/10.1080/19401490701868448>

Ryan, R. M., & Deci, E. L. (2000). Self-Determination Theory and the facilitation of intrinsic motivation, social development, and well-being. *American Psychologist*, 55(1), 68–78. <https://doi.org/10.1037/0003-066X.55.1.68>

Schwarzer, R., & Hallum, S. (2008). Perceived teacher self-efficacy as a predictor of job stress and burnout: Mediation analyses. *Applied Psychology*, 57(s1), 152–171. <https://doi.org/10.1111/j.1464-0597.2008.00359.x>

Sedaghatnia, S., Lamit, H., Ghahramanpouri, A., & Mohamad, S. B. (2013). An evaluation of residents' quality of life through neighborhood satisfaction in Malaysia. *Environmental Management and Sustainable Development*, 2(1), 114–125. <https://doi.org/10.5296/emsd.v2i1.3254>

Seik, F. (2000). *Subjective assessment of urban quality of life in Singapore (1997-1998)*. Scopus. <https://scholarbank.nus.edu.sg/handle/10635/46491>

Sen, A. (1993). *The quality of life*. Oxford University Press.

Shafer, C. S., Lee, B. K., & Turner, S. (2000). A tale of three greenway trails: User perceptions related to quality of life. *Landscape and Urban Planning*, 49(3), 163–178. [https://doi.org/10.1016/S0169-2046\(00\)00057-8](https://doi.org/10.1016/S0169-2046(00)00057-8)

Sirgy, M. J., & Cornwell, T. (2001). Further validation of the Sirgy et al.'s measure of community quality of life. *Social Indicators Research*, 56(2), 125–143. <https://doi.org/10.1023/A:1012254826324>

Steg, L., & Gifford, R. (2005). Sustainable transport and quality of life. *Journal of Transport Geography*, 13, 59–69. <https://doi.org/10.1016/j.jtrangeo.2004.11.003>

Talmage, C., Hagen, B., Pijawka, K., & Nassar, C. (2018). Measuring neighborhood quality of life: Placed-based sustainability indicators in Freiburg, Germany. *Urban Science*, 2, 106. <https://doi.org/10.3390/urbansci2040106>

Tu, K.-J., & Lin, L.-T. (2008). Evaluative structure of perceived residential environment quality in high-density and mixed-use urban settings: An exploratory study on Taipei City. *Landscape and Urban Planning*, 87(3), 157–171. <https://doi.org/10.1016/j.landurbplan.2008.05.009>

Turkoglu, H. (2015). Sustainable development and quality of urban life. *Procedia - Social and Behavioral Sciences*, 202, 10–14. <https://doi.org/10.1016/j.sbspro.2015.08.203>

Upadhyay, A., & Hyde, R. (2006). *Role of people-environment relationships in sustainable development*. 9.

Uzzell, D., & Moser, G. (2006). Environment and quality of life. *European Review of Applied Psychology*, 56(1), 1–4. <https://doi.org/10.1016/j.erap.2005.02.007>

Van Kamp, I., Leidelmeijer, K., Marsman, G., & De Hollander, A. (2003). Urban environmental quality and human well-being: Towards a conceptual framework and demarcation of concepts; a literature study. *Landscape and urban planning*, 65(1-2), 5–18.

[https://doi.org/10.1016/S0169-2046\(02\)00232-3](https://doi.org/10.1016/S0169-2046(02)00232-3)

Walton, D., Murray, S. J., & Thomas, J. A. (2008). Relationships between population density and the perceived quality of neighbourhood. *Social Indicators Research*, 89(3), 405–420. <https://doi.org/10.1007/s11205-008-9240-9>

Węziak-Białowolska, D. (2016). Quality of life in cities – Empirical evidence in comparative European perspective. *Cities*, 58, 87–96. <https://doi.org/10.1016/j.cities.2016.05.016>

WHOQOL Group. (1993). Study protocol for the World Health Organization project to develop a Quality of Life assessment instrument (WHOQOL). *Quality of Life Research*, 2, 153–159. <https://doi.org/10.1007/BF00435734>

Williams, K., Jenks, M., & Burton, E. (2000). *Achieving sustainable urban form*. Taylor & Francis Melbourne.

Wilson, E. O. (1984). *Biophilia*. Harvard University Press.

Zenker, S., Petersen, S., & Aholt, A. (2013). The Citizen Satisfaction Index (CSI): Evidence for a four basic factor model in a German sample. *Cities*, 31, 156–164. <https://doi.org/10.1016/j.cities.2012.02.006>

Zenker, S., & Rütter, N. (2014). Is satisfaction the key? The role of citizen satisfaction, place attachment and place brand attitude on positive citizenship behavior. *Cities*, 38, 11–17. <https://doi.org/10.1016/j.cities.2013.12.009>

Zheng, P., Wang, C., Liu, Y., Lin, B., Wu, H., Huang, Y., & Zhou, X. (2022). Thermal adaptive behavior and thermal comfort for occupants in multi-person of-

fices with air-conditioning systems. *Building and Environment*, 207, 108432. <https://doi.org/10.1016/j.buildenv.2021.108432>

PRÉSENTATION DE L'AUTEURE

Amandine Payet-Junot

Docteure en STAPS et en psychologie environnementale diplômée de l'Université de La Réunion, France

Ses recherches ont trait aux interrelations homme-environnement afin d'identifier les mécanismes propices aux changements attitudeaux et comportementaux en matière d'environnement et de développement durable.

Contact : amandine.junot@gmail.com

Pour citer cet article :

Payet-Junot, A. (2023). La qualité de vie comme condition de durabilité : Un aperçu et une application pour la ville durable. *Sciences & Bonheur*, 8, 71–91.

Élisabeth Maizonnier-Payelle

Savoir composer des mondes :
Pour une éducation en
anthropocène à l'école primaire

*Crafting worlds: Towards
Anthropocene education in
elementary school*

RÉSUMÉ

Dans les années 1990 le débat est lancé sur les nouvelles formes de la recherche en éducation entre recherche et pratique. Certaines expérimentations menées, entre autres, par la pédagogue Germaine Tortel (1896-1975) anticipent ce tournant dès les années 1960. L'éducation par l'art à l'école primaire en est le fer de lance. L'exposition est alors considérée du point de vue de la médiation comme objet lié à la réflexivité du sujet, ayant une histoire héritée des expositions universelles, intimement liée au regard sur/avec l'Autre et sur l'ailleurs. Les deux expositions organisées au musée du quai Branly-Jacques Chirac, *Exhibitions, L'invention du sauvage* (2011) et *Persona, Étrangement humain* (2016) dévoilent des modalités multi-référentielles de la relation aux mondes. La communication du vivant revêt des formes multiples qui par la mise en scène révèle « l'associativité coopérative » pour vivre « en » et selon la diversité des ontologies. Celles-ci sont données à voir pour composer des mondes.

MOTS-CLÉS

Éducation en anthropocène ; École primaire ; Expositions ; Germaine Tortel.

ABSTRACT

In the 1990s, the debate between research and practice was launched on new forms of educational research. Certain experiments led by the educationalist Germaine Tortel (1896-1975), among others, anticipated this turning point as early as the 1960s. Art education in elementary schools spearheaded the trend. From the point of view of mediation, art exhibitions were seen as objects tied to the Subject's reflexivity, with a history inherited from the World's Fairs, intimately linked to the gaze towards the Other and towards the Elsewhere. The two art exhibitions organized at the Musée du quai Branly-Jacques Chirac, *Exhibitions, L'invention du sauvage* (2011) and *Persona, Étrangement humain* (2016) reveal multi-referential modalities of the relationships towards other worlds. Communication among the living world takes on multiple forms, and the staging reveals "cooperative associativity" for living "in" and according to the diversity of ontologies. These are made visible in order to compose other worlds.

KEYWORDS

Anthropocene Education; Elementary school; Exhibitions; Germaine Tortel.

1. INTRODUCTION

Les nouvelles formes de recherche en éducation au regard d'une Europe en devenir ont été mises en débat lors du colloque de l'Association Francophone Internationale de Recherche Scientifique en Éducation (AFIRSE) en 1990. Jacques Ardoïno alors co-président du colloque anime l'atelier 1 et souhaite dans son introduction « *articuler des approches* » (1980, p. 21) *sur* l'éducation en provenance des sciences mères et *en* éducation avec des modèles propres aux sciences de l'éducation et à la pédagogie. Un exemple d'expérience menée à partir de la Pédagogie d'Initiation de Germaine Tortel (1896-1975), inspectrice des écoles primaires entre 1932 et 1962, pourrait éclairer ce questionnement toujours d'actualité.

L'histoire de l'école maternelle et élémentaire française invite à aller voir du côté des expositions universelles de Paris de 1867 et 1889 comme espace d'apprentissage et de loisirs ; celle de 1867 est pour Marie Pape-Carpantier (1815-1878), Inspectrice générale des Salles d'Asile, l'occasion de donner des conférences aux instituteurs réunis à la Sorbonne. Ce sera donc du point de vue de l'éducation que nous examinerons leur apport en nous référant notamment à l'exposition *Exhibitions, L'invention du sauvage* qui s'est tenue au musée du quai Branly - Jacques Chirac, en 2011, à Paris.

Cependant, les expositions universelles participent à l'immixtion du sentiment d'étrangeté éprouvé par les spectateurs. Philippe Descola pose la question suivante lors de son débat avec Tim Ingold : « Pourquoi des êtres humains font-ils des choses en apparence si différentes, avec un matériel assez semblable - dont un équipement biologique identique ? » (2014, p. 42). L'exposition *Persona, Étrangement humain*, qui a eu lieu également au musée du quai Branly -

Jacques Chirac, en 2016, apporte des éléments de réponses intéressants à travers les voix de Catherine Hodeir, Simon Schaffer, Katrin Solhdju ou Frédéric Keck, entre autres.

2. GERMAINE TORTEL : UNE PÉDAGOGUE ENTRE RECHERCHE ET PRATIQUE ?

Bernard Charlot écrit : « la rupture en cours dans les politiques d'éducation tient moins à l'émergence d'un objet nouveau, la qualité, qu'à celle de problématiques et d'approches méthodologiques nouvelles, qualitatives » (1990, p. 157). L'introduction à la problématique de l'atelier 2 du colloque de l'AFIRSE écrite par Gaston Mialaret (1990) s'articule autour de cinq propositions de travail elles-mêmes déclinées en plusieurs communications participatives : la première, les facettes de l'acte éducatif, pour une formation tout au long de la vie, soit une éducation de l'individu ; la seconde, les dimensions de l'action éducative englobant l'apprentissage, l'expression et la création, favorable à la formation de l'ensemble de la personnalité des sujets ; la troisième, la nécessité de l'analyse « multiréférentielle » selon Ardoïno, liée à l'histoire de l'éducation et aux différentes problématiques éducatives ; la quatrième et la cinquième, l'acte éducatif et ses composantes culturelles, elle-même en rapport avec l'éducation et la communication internationale, soit la communication avec les autres. Nous allons reprendre au compte de Germaine Tortel ces cinq propositions.

2.1 Une éducation de l'individu, les dimensions de l'action éducative

Germaine Tortel s'inscrit dans la lignée de ses prédécesseurs, Pape-Carpantier et Kergomard (1838-1925) qui, par

cette filiation, l'accompagnent dans sa volonté de réaliser la tâche commune d'éduquer. Elle se réfère à *l'Enseignement pratique dans les salles d'asile ou premières leçons à donner aux petits enfants* (Pape-Carpantier, 1869) pour mener des entretiens avec les enfants, à propos des sujets susceptibles d'éveiller leur intérêt, de susciter le désir. « La pratique éternellement sanctionne la valeur de la théorie » (Tortel, 1928, p. 7). Elle est la rédactrice en chef des Cahiers de Pédagogie Moderne pour l'enseignement primaire dans les années 1950. Son rayonnement prend de l'ampleur quand elle organise de grandes expositions nationales et internationales de dessins enfantins entre 1955 et 1962. Elle s'intègre ainsi dans cette période de l'histoire de l'éducation qui favorise l'expression de l'enfant, porteur de plaisir et joie de vivre, ce que confirme Éric Plaisance (1986, p. 182) en considérant l'apogée du modèle « expressif » en éducation entre 1965 et 1970. Ainsi, elle conjugue à la fois l'éducation de l'enfant et la formation de l'adulte en liant la pratique en classe et la réflexion des institutrices à propos de leur travail pour une éducation de l'individu ; en outre, elle associe cette finalité éducative au développement des apprentissages par l'expression et la créativité artistique instaurant l'élève comme sujet, « auteur de lui-même ». Voici les deux premières propositions de Mialaret engagées, venons-en maintenant à sa troisième proposition, ayant trait à une « multiréférentialité » de la recherche.

2.2 Nécessité de l'analyse multiréférentielle

La formation en psychopédagogie de Germaine Tortel lui donne l'assise nécessaire pour revendiquer une spécificité du dessin enfantin qu'elle a analysée à travers les différentes monographies

qu'elle a lues, celle de Georges-Henri Luquet (1876-1965) et d'Hyppolyte Taine (1828-1893). Elle s'appuie aussi sur les travaux de Jean Piaget et de Pierre Janet (1859-1947) qu'elle cite dans son mémoire d'Études supérieures, *De la psychologie mécaniste et de la psychologie biologique au point de vue de l'éducation* (Tortel, 1928). Elle reconnaît une dette au Dr Ovide Decroly qui l'amène à établir une « méthode » de travail en classe basée sur l'observation de la communauté enfantine et de l'enfant. En cela, elle est à la fois une anthropologue, puisqu'elle considère celle-ci comme une société qu'elle analyse et une pédagogue qui s'appuie sur ses références en psychologie pour étudier de près le comportement et le développement de l'enfant. Elle se situe donc bien aux carrefours de la pédagogie avec l'enseignement du dessin comme auxiliaire d'éducation, selon les préceptes de Pape-Carpantier, de la psychologie et de l'anthropologie. Son personnage est à multiples facettes, d'autant que Germaine Tortel prône également un Art enfantin.

Germaine Tortel forme sans relâche par tous les moyens les institutrices afin de les amener à prendre conscience de leurs actions pédagogiques et travaille en collaboration avec elles. Elle ne se contente pas de ses acquis et au fur et à mesure de sa longue carrière, elle en vient à *donner à voir* le dessin de l'enfant comme le résultat d'un processus mental de lente élaboration du raisonnement enfantin aux prises avec le « réel ». Afin de prouver les caractéristiques du dessin enfantin, elle démontre par ses expositions nationales et internationales d'Art enfantin que l'enfant a une pensée propre qu'il est nécessaire de connaître, de valoriser. Nous en sommes donc à la quatrième proposition de Mialaret : l'acte éducatif et ses composantes cultu-

relles étroitement associés à la cinquième, l'éducation et la communication internationale.

2.3 L'acte éducatif et ses composantes culturelles, l'éducation et la communication internationale

Un portrait de l'Enfant Artiste est dressé, revendiqué par Germaine Tortel, qui travaille résolument l'espace de l'exposition des œuvres enfantines (Maizonnier-Payelle, 2015). Nous avons fait l'hypothèse dans nos travaux d'une certaine « narration graphique » ou « histoire figurée » comme voie de communication graphique pour l'enfant. Mialaret pose cette question : « Comment rechercher, dans chaque situation éducative, les formes de rencontre les plus pertinentes et les plus efficaces ? » (AFIRSE, 1990, pp. 127-128). Le lieu de la fresque collective réalisée en classe est une sorte de carrefour où les différents interlocuteurs négocient leurs interventions avec les autres et composent ainsi une certaine vision momentanée du monde dans le dialogue. Ce faisant, l'espace graphique joué dans sa temporalité par le corps est ramené à un espace plus petit ; il y a là une réduction de l'échelle qui permettrait à l'enfant de maîtriser à terme la composition écrite en lecture-écriture dans sa dimension spatio-temporelle. Quant à l'exposition, elle permettrait d'envisager les différentes manières de composer avec l'espace dans ce processus d'appropriation de la norme conventionnelle écrite (Maizonnier-Payelle, 2020) selon le principe du transfert réflexif développé par Donald A. Schön. Celui-ci le résume ainsi dans son article *À la recherche d'une nouvelle épistémologie de la pratique et ce qu'elle implique pour l'éducation des adultes* (1994/2011, p.219) : « La diffusion d'une approche innovatrice d'une situation problématique n'est pas la reproduction,

mais la *ré-invention* de la pratique originale ». Il met en exergue la notion de perméabilité entre les domaines d'activités en lien avec les variantes de la réflexion sur la pratique, ce qui rejoint la position d'Ardoïno (1980) à propos des pratiques multiréférentielles. Éduquer en anthropocène ne relève-t-il pas de ce défi à interroger des situations pédagogiques plurielles en éprouvant des dispositifs réflexifs comme l'exposition pour partager en commun des représentations de mondes aux références divergentes ? Nous interrogeons l'exposition, *Exhibitions, L'invention du sauvage*, qui s'est tenue au musée du Quai Branly - Jacques Chirac du 29 novembre 2011 au 3 juin 2012, à Paris, comme espace de médiation pour passer du regard *sur* l'Autre au regard échangé *avec* l'Autre.

3. L'EXPOSITION EXHIBITIONS, L'INVENTION DU SAUVAGE : DU REGARD SUR L'AUTRE AU REGARD PARTAGÉ AVEC L'AUTRE ?

Pascal Blanchard, Gilles Boëtsch, et Nanette Jacomijn-Snoep codirigent le catalogue de l'exposition *Exhibitions, L'invention du sauvage* et posent cette question : « Que reste-t-il aujourd'hui de ces exhibitions humaines ? » (2011, p. 50), liées en partie aux expositions universelles réalisées en France à la fin du XIXe siècle. Hodeir écrit : « la représentation de l'Empire français oscille déjà sur une tension qui restera constante, entre "pédagogie" et "attraction" » (2011, p. 162). C'est cette tension que nous interrogeons dans l'exposition en tant qu'espace de médiation, notamment comme lieu de découverte de l'Autre à travers la photographie sous l'angle du « civilisé ». L'interprétation photographique de « l'Autre issu du laboratoire scientifique [ethnographique] est certes lié à l'autre de l'imaginaire collectif des

expositions, mais il ne lui est pas semblable » (Edwards, 2002, p. 327).

3.1 Une culture du regard

Pour Blanchard et al. (2011, p. 50), il s'agit de « comprendre le passage d'un "racisme scientifique" à un "racisme populaire" », de mettre à jour « une véritable culture du regard qui a placé une partie du monde dans une sous-humanité » et de contribuer à « faire connaître des dizaines de cultures et de populations (certes à travers le prisme déformant du spectacle) ». De notre point de vue, l'exposition renvoie pour partie au moins à une histoire de l'éducation. D'une part Pape-Carpantier a prononcé à l'occasion de l'exposition universelle, en 1867, à la Sorbonne cinq conférences dédiées aux institutrices, la première porte sur les principes de la leçon de choses et les quatre leçons de choses suivantes traitent du pain, du vêtement, de la locomotion et du bâtiment. La quatrième conférence intitulée, Leçon de choses, la locomotion, développe quelques principes de l'enseignement par les yeux, qui « sont le chemin de l'intelligence » (1879/2015, p. 51), en considérant que la *vue* serait un acte de l'intelligence humaine. Selon la pédagogue, l'enfant reconnaît les images qui lui disent toujours quelque chose. Ce serait par l'observation que l'enfant est amené à comparer les choses par la forme, la couleur et la matière. Elle donne l'essentiel de la méthode intuitive d'enseignement du dessin, développée en 1909 par Gaston Quénioux, alors professeur à l'école nationale des arts décoratifs : l'observation, l'imagination et la mémoire dans cette faculté qu'est l'intuition. Par le dessin l'enfant apprend à fabriquer des images. D'autre part l'attractivité des expositions universelles reposait, suite à l'expansion coloniale, sur « le projet d'acquérir des connaissances sur

les peuples que l'on soumettait en réponse à un scandale logique [...] : du point de vue de l'épistémologie et de la philosophie des sciences, les programmes de recherche et les programmes scientifiques des sciences de la nature et des sciences de la culture avaient déjà été établis sur des bases séparées » (Descola & Ingold, 2014, p. 42), développant ainsi un imaginaire propre à une mission civilisatrice que relaie l'école. Le village indigène donne à voir « des reproductions d'"écoles" dans lesquelles les enfants "s'essaient" à l'alphabet » (Blanchard et al., 2011, p.43). En outre, l'exposition marque les esprits, pour preuve la fresque réalisée à l'école de la rue Baudelaire (12^e) par Adrien Bonnefoy en 1908 intitulée *La ville de Paris accueille les expositions universelles de 1889 et 1900* (Collet et Monfort, 2013, p. 20), tout comme la fresque, la *Fée Électricité*, de Raoul Dufy réalisée en 1937. « L'Exposition est la première version de ce *musée imaginaire* dont André Malraux fait, à juste titre, la grande révolution culturelle de l'époque contemporaine », écrit Pascal Ory (1982, p. 71). Par ailleurs, dès 1880, Jules Ferry, ministre de l'instruction publique et des Beaux-Arts institue une Commission de la décoration des écoles et de l'imagerie scolaire qui rapporte notamment cette conclusion : « Si Paris retient si vivement ceux qui l'habitent, si l'ouvrier parisien est le plus souvent un artiste, n'est-ce pas tout justement parce que Paris est comme un immense et magnifique musée » (1881/2019, p. 29).

3.2 L'exposition, lieu de conversion du regard partagé avec l'Autre ?

Hodeir offre sur deux pages un récapitulatif de *L'évolution des présences exotiques et coloniales dans les expositions universelles de 1867, 1878 et 1899 à Paris* dont nous reprenons ici les

grandes lignes. La fonction médiatique prévaut en 1867 pour présenter des sites étrangers ouverts à l'archéologie, mais aussi pour divertir grâce à des exhibitions ou la présentation « de fétiches hideux qui montrent les origines de l'humanité face à la modernité ». En 1878, la vente de produits exotiques japonais fait fureur tandis qu'aux jardins du Trocadéro, une ferme japonaise côtoie une tente algérienne ; des fouilles archéologiques, on est passé à la représentation des habitats et des modes de vie. Selon l'auteur, en 1889, « la représentation des colonies est devenue un projet scientifique et politique » (2011, p. 162-163). Le regard sur l'Autre à cette époque construit un *ailleurs* : « L'image domine le réel et fabrique une réalité qui s'impose dans la culture populaire, [elle] tente de figer l'exotique dans un monde de carton-pâte » (Blanchard *et al.*, 2011, p. 165). Selon Elizabeth Edwards (2002, p. 326), « la façon dont les photographies étaient agencées, diffusées, développées ou regardées - sous forme d'album, de lanterne magique, de carte de visite ou encadrées - construisait aussi le regard du spectateur, et structurait donc la connaissance visuelle ». Le « civilisé » et le « sauvage » se faisaient face dans un espace régi par des règles, que pensaient-ils des conditions de vie de l'Autre dans ces moments d'échanges (non-échanges) ? Se pourrait-il que l'exposition ait été le lieu de conversion du regard partagé avec l'Autre ? À cet égard, l'exposition, *Exotiques expositions... les expositions universelles et les cultures extra européennes, France, 1855-1937*, organisée par les Archives nationales, est exemplaire. Le catalogue éponyme met en exergue « l'objet scientifique que représente l'exposition [qui] nous rappelle dans ses formes intellectuelles et physiques comment une idéologie façonne pour le plus grand nombre et de manière

spectaculaire la perception des *ailleurs* et de l'altérité. Elle transforme par/dans la multiplicité des procédés, des dispositifs, des langages artistiques polysémiques, la virtualité en réalité partagée. Par extension, l'exposition permet l'émergence d'une culture scénographique (spatiale et architecturale). [...] c'est une figure complexe, éminemment anthropologique, construite sur le réel et l'imaginaire et donc sur l'émotion esthétique dans un système de communication qui convoque là encore des médiations croisées » (Leprun, 2010, p. 62).

En l'occurrence, l'objet « 'exposition' » ouvre des voies de communication, comme la narration graphique de l'enfant dans le processus d'acquisition de la lecture-écriture le montre (Maisonier-Payelle, 2020), en interrogeant les compétences dialogiques à l'école primaire. Ce processus d'*appropriation* est celui du temps et de l'espace vécu, matérialisé par le geste d'écriture. Il n'est pas seulement réservé aux scientifiques, il fait partie de toute recherche pour donner corps à un réel, ce que tente de réaliser journallement un jeune enfant en prise avec son propre environnement en vue de son appropriation, selon le processus suivant (Bourdieu, 1980, cité dans Keck 2011, p. 268) : « La pratique comme *objet*, posé devant l'observateur comme un corps étranger, ce mode de pensée permet de se faire le *sujet théorique* de la pratique des autres ou de la sienne propre, mais tout autrement que ne le croient les chantres du « vécu ». Cette *appropriation* suppose tout le travail nécessaire pour objectiver d'abord les structures objectives ou incorporées, pour surmonter ensuite la distance inhérente à l'objectivation, et pour se faire ainsi le sujet de tout ce qui est autre, en soi et dans les autres. C'est dire que le travail scientifique procure, en ce cas, une expérience étrange, rapprochant

l'étranger sans rien lui enlever de son étrangeté, par le fait d'autoriser la familiarité la plus familière avec le plus étrange de l'étranger. »

L'approche historique des expositions universelles envisagées sous l'angle de l'éducation et de la formation permet de questionner la relation à l'Autre ; l'exposition *Persona, Étrangement humain* nous semble être un contrepoint à celle-ci, du point de vue de l'anthropologie relationnelle pour une éducation en anthropocène.

4. L'EXPOSITION PERSONA, ÉTRANGEMENT HUMAIN : UNE CERTAINE CURIOSITÉ ENVERS LES POSSIBLES

Patrick Chamoiseau écrit : « Toute pensée doit nommer l'impensable et se déployer avec » (2012, p. 252). Le Robinson Crusoé de Daniel Defoe constituerait une des pièces majeures de la Pédagogie d'Initiation de Germaine Tortel, en témoignent l'exposition de travaux d'enfants qui s'est tenue au Musée national de l'Éducation (Munaé) en 2015 sur laquelle reviennent Isabelle Arnoux et Christine Chaumartin (2017). La pédagogie selon ses préceptes est chargée d'introduire l'enfant au monde par le(s) langage(s) et les expériences menées communément avec l'autre afin d'envisager une certaine présence au monde qui pourrait bien l'amener à concevoir l'Autre. À ce titre, *L'empreinte à Crusoé* (Chamoiseau, 2012) pose l'écart avec la conception tortellienne de la nature dont l'homme serait à la fois « tributaire et maître » (Tortel, 1972), dans le sentiment d'étrangeté oscillant entre la peur et l'émerveillement à la découverte de l'humain, présent à lui-même, dans sa relation à l'impensable. Defoe, lui-même croyait, telle que l'atteste l'illustration de sa « vision du monde angélique » pour son Robinson Crusoé (1721), que « les anges personnifiaient la façon dont une

communication et une action à distance pouvaient avoir lieu » (Schaffer, 2016, pp. 104-105). L'exposition *Persona. Étrangement humain*, organisée en 2016, au musée du quai Branly - Jacques Chirac résonne en ce sens, elle propose des regards multiples et épingle notre curiosité envers les possibles pour *Enseigner à vivre* (Morin, 2014), selon un mode solidaire et responsable.

4.1 Une multiplicité d'expériences

Quand Solhdju fait cette « proposition morale : donner la chance à autant d'êtres que possible de s'articuler de manière intéressante » (2016, p. 98), en référence à l'œuvre de Gustav Fechner, *Anatomie comparée des Anges* (1825), la philosophe des sciences précise : « il n'existe pas une méthode unique qui permettrait d'explorer l'âme de différents objets, aussi bien d'une plante que d'une planète ou d'un ange. Au contraire, les expériences ayant chacune une qualité propre, elles doivent faire l'objet de méthodes à chaque fois renouvelées et mises en adéquation avec le phénomène considéré. » L'auteur propose de donner à voir un mode d'existence des fleurs en relation avec ses « sensations expérientielles » olfactives. Si les fleurs sont odoriférantes, ce serait en lien avec la sensibilité propre qu'elles ont envers les odeurs. Admettre ces modalités de relation au monde en fonction des différentes formes de vie, c'est faire un pas vers la reconnaissance d'une pluralité ontologique, inventoriée par Descola (2010) entre autres. Il revient à Michel Lussault de définir ainsi l'ontologie : « une des manières d'être au monde que les sociétés humaines ont inventée à tous les endroits de la terre et à toutes les époques, et qui définit une vision particulière des compositions du monde et des relations acceptables entre les hu-

maines et les non humains » en présentation au débat entre Descola et Ingold (2014, p. 14) sur l'expérience commune d'être au monde.

À sa manière l'enfant compose des mondes. En situation expérientielle, il donne à voir son activité graphique quand l'empreinte de son pas dans le sable est transcrite avec le corps en marche ; il se retourne pour s'assurer que c'est bien lui qui « fait trace », alors, l'image est un instrument poétique de la pensée qui creuse ses formes. Solhdju considère que le Fechner des anges ou des plantes est montré par le philosophe William James (1842-1910) comme un penseur qui « nous provoque, nous oblige même à questionner nos habitudes, nos manières d'être au monde et de le concevoir » (2016, p. 98). Ce serait bien ce questionnement et cette révélation devant les multiples formes de communication du vivant qui conjoignent l'enfant et l'adulte dans un même geste de dévoilement des modalités de la relation aux mondes. Quelles en seraient les conditions pour une éducation en anthropocène ?

4.2 Quelles conditions pour (s') éduquer en anthropocène

Les modalités de communication seraient propres aux « différents modes d'existence » (Souriau, 1943/2009), la symbiose en serait-elle une ? Selon Keck (2016, p.78) : « Le code génétique apparaît comme un langage que des êtres de tailles différentes - virus, bactéries, fœtus, animaux, humains - apprennent à parler ensemble, et que des perturbations écologiques, en bouleversant leur symbiose, conduit à parler de travers ». Le botaniste et écologiste Jean-Marie Pelt et l'écrivain Pierre Rabhi (2014, p. 85) se réfèrent notamment aux travaux de Marc-André Selosse (2012), *Symbiose et mutualisme versus évolution : de*

la guerre à la paix ?, pour faire l'éloge de la coopération. Les auteurs font la part belle à l'associativité coopérative (2014, p. 64), selon eux, « le passage aux pluri-cellulaires peut s'effectuer entre cellules appartenant à des espèces différentes qui mettent en commun leur capacité à s'entraider » (2014, p. 79), réalisant une certaine forme d'associativité : la symbiose.

Cette notion d'associativité est essentielle pour comprendre le développement du langage chez l'enfant dans des contextes culturels variés ou des situations plurielles d'échanges. Elle est étroitement liée à la maîtrise des notions d'espace et de temps pour les sociétés humaines, ne serait-ce que pour instaurer un récit adapté au milieu de vie de chaque enfant qui lui permette d'entrer en action/relation avec l'Autre. Selon David Abram (2013, p. 250) : « Un espace et un temps séparables ne sont pas des données absolues pour toutes les expériences humaines. Il est probable que dans un système formel de notations numériques et linguistiques, il ne soit pas possible de séparer entièrement un sens uniforme d'un "temps" qui progresse de l'expérience directe d'un environnement animé et émergeant. Ou ce qui revient au même, d'immobiliser l'expérience dynamique d'un lieu du monde et de la réduire à l'intuition d'un "espace" statique et homogène. Si c'est le cas, l'écriture doit être reconnue comme une condition nécessaire pour la croyance en un espace et un temps entièrement distinct. »

Cette condition pourrait être remplie lors de l'apprentissage scolaire en langue française en prenant en compte le processus d'acquisition de la spatialité de la page. La recherche menée à partir de la Pédagogie d'Initiation de Germaine Tortel a mis en exergue la notion d'échelle, le trajet du corps de l'enfant

dans l'espace vécu étant ramené à l'espace plan de la feuille de papier grâce à la réalisation de fresques de grande dimension, réalisées en coopération, qui facilite l'accès à la lecture et à l'écriture par la narration graphique mutualisée, grâce à l'oralisation. Cette structure spatiale et temporelle acquise lors de l'enfance pourrait avoir un caractère de réversibilité une fois acquise pour envisager une connaissance qui s'étendrait du local au global et *vice-versa*. Ce serait le mouvement réflexif de ce voyage réversible dans l'espace graphique qui serait aussi susceptible d'instaurer une certaine notion de durée du geste graphique chez l'enfant, lié à une idée de la temporalité dans le « faire trace ». En outre, l'espace d'exposition, créé par l'enfant ou pour l'enfant, permet de coopérer et de concevoir des manières d'être au monde, en s'essayant à différentes formes de représentations du temps et de l'espace. Il est nécessaire de noter que des expositions ont été organisées sur le dessin d'enfant dès la fin du XIX^e siècle. Aby Warburg (1866-1929) avait lui-même expérimenté les représentations graphiques des enfants Hopi en 1896, en utilisant le conte *Jean nez en l'air* que « Barnes conseillait et que les pédagogues américains utilisaient alors, [et qui] dans les décennies suivantes allait être exploité surtout en Allemagne, notamment par l'ancien professeur de Warburg, Karl Lamprecht » (Cestelli Guidi, 2003, p. 168). Les dessins qu'il avait recueillis ont été exposés à la Kunsthalle de Hamburg en 1898 (Beuvier, 2009, p. 106). Abram souligne encore qu'il, « est impossible d'isoler ce que nous appelons temps de l'expérience hopi de l'espace. [...] On ne trouve pas trace dans leurs propos [ceux des Hopis] d'un concept métaphysique du temps qui pourrait être isolé de leur appréhension dynamique de la spatialité » (2013,

p. 247-248). Renaud Hétier (2019, p. 128) souligne également l'importance et la difficulté de l'appréhension de la temporalité et de la spatialité liée à la notion d'échelle pour une éducation en anthropocène.

Il serait donc nécessaire de considérer les différentes ontologies dans leur multiplicité, pour réfléchir conjointement à l'organisation plurielle des relations de l'homme au temps et à l'espace dans différentes situations contextualisées en vue d'une éducation en anthropocène réflexive. Par exemple, le vivant pourrait être appréhendé dans sa saisonnalité au jardin pour s'ancrer au sol, mais aussi par l'observation attentive lors de balades paysagères avant de donner lieu à différentes formes de représentations imagées, oralisées ou écrites ; la mise en œuvre pourrait en être le carnet de voyage. Il s'agirait encore de pratiquer l'observation du mode de vie des oiseaux tant du point de vue des structures de leurs habitats que de leurs chants, ces « animaux qui composent ensemble, et [de savoir] comment ils composent avec ce qui les entoure – le vent, l'eau, les autres organismes, les mouvements de la végétation » (Despret, 2016, p. 68) lors des migrations ; la vie est alors sujet d'émerveillement toujours source d'expressions fécondes, extrêmement créatives.

5. CONCLUSION

Le colloque de l'AFIRSE. de 1990 marque un tournant entre recherche et pratique quand Mialaret propose de nouvelles formes de travail liant l'éducation de l'individu, la formation de l'ensemble de la personnalité des sujets, la nécessité de l'analyse multiréférentielle et la dimension culturelle internationale de l'éducation. Germaine Tortel a contribué à mettre en œuvre ces axes de re-

cherche dès 1946 dans les écoles primaires à Paris. Elle conjugue dans sa pratique à la fois l'éducation de l'enfant et la formation de l'adulte ; elle s'appuie sur les recherches en psychologie et en anthropologie pour développer un Art enfantin reconnu internationalement au travers des expositions enfantines. Elle ouvre la voie à d'autres recherches selon le principe du transfert réflexif développé par Schön. L'exposition est considérée du point de vue de la médiation comme objet lié à la réflexivité du sujet ayant une histoire intimement tissée avec le regard sur/avec l'Autre et l'ailleurs dans l'échange. Cet espace de médiation se dénoue dans le temps au fil des expériences plurielles dans cette faculté qu'est l'intuition pour agencer des mondes. La communication du vivant revêt des formes multiples qui par la mise en œuvre de l'associativité coopérative, sous tous ses aspects, permettrait de vivre en commun en considérant toutes les ontologies. Ce dévoilement des modalités multiréférentielles de la relation aux mondes, à explorer, à débattre, à partager fait peur, mais aussi émerveille, car il suppose de vivre « en » l'Autre. Savoir composer des mondes à l'école c'est aiguïser la curiosité pour interroger des situations pédagogiques déjà expérimentées et les examiner sous d'autres facettes, dans le dialogue, pour élaborer des nouvelles formes de représentations communes. La composition des mondes est alors à l'œuvre dans un processus éducatif et créatif qui fait société.

LIENS D'INTÉRÊT

L'auteure ne déclare aucun conflit d'intérêts.

BIBLIOGRAPHIE

Abram, D. (2013). *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*. La Découverte.

Association Francophone Internationale de Recherche Scientifique en Éducation (1990). *Les nouvelles formes de la recherche en éducation au regard d'une Europe en devenir*. Actes du colloque international francophone, Alençon, 24-26 Mai 1990. Éditions Matrice.

Ardoïno, J. (1980). *Éducation et relations. Introduction à une analyse plurielle des situations éducatives*. UNESCO.

Arnoux I., & Chaumartin C. (2017). Avatars de la robinsonnade « Retour sur l'exposition Robinson et Cie : De Daniel Defoe à Lost » au Musée national de l'Éducation. *Cahiers Robinson*, 41, 43-66.

Beuvier, F. (2009). Le dessin d'enfant exposé 1890-1915. Art de l'enfance et essence de l'art. *Gradhiva*, 9, 103-125.

Blanchard, P. (2011). Paris 1900 : L'image construite par l'image. In P. Blanchard, G. Boetsch, & N. Jacomijn-Snoep (Éds), *Exhibitions, l'invention du sauvage* (p. 165). Actes Sud, Musée du quai Branly.

Cestelli Guidi, B. (2003). La collection Pueblo d'Aby Warburg, 1895-1896. In A. Warburg (Éd.), *Le rituel du serpent* (pp. 163-192). Macula.

Chamoiseau, P. (2012). *L'empreinte à Crusoé*. Galimard.

Charlot, B. (1990). L'approche qualitative en politiques d'éducation. In Association Francophone Internationale de Recherche Scientifique en Éducation (Éd.), *Les nouvelles formes de la re-*

cherche en éducation au regard d'une Europe en devenir, *Actes du colloque international francophone Alençon, 24-26 Mai 1990* (pp. 154-157). Éditions Matrice.

Collet, I., & Monfort, M. (2013). *L'école joyeuse et parée, murs peints des années 1930 à Paris*. Les éditions Paris-Musées.

Commission de la décoration des écoles et de l'imagerie scolaire (1881/2019). *Rapports et procès-verbaux* (II^e éd.). BNF et Hachette livre.

Defoe, D. (1719/1913). *La vie et les aventures de Robinson Crusoé*. Librairie Hachette.

Descola, P. (Éd.). (2010). *La fabrique des images. Visions du monde et formes de représentation*. Somogy et Musée du quai Branly.

Descola, P., & Ingold, T. (2014). *Être au monde. Quelle expérience commune ?* Presses Universitaires de Lyon.

Despret, V. (2016). Figures de la re-composition. In Fondation Cartier pour l'art contemporain (Éd.), *Le Grand Orchestre des Animaux* (pp. 67-73). Fondation Cartier pour l'art contemporain.

Edwards, É. (2002). La photographie ou la construction de l'image de l'Autre. In N. Bancel, P. Blanchard, G. Boetsch, É. Deroo, & S. Lemaire (Éds.), *Zoos humains, de la vénus hottentote aux reality shows* (pp. 323-330). La Découverte.

Hétier, R. (2019). Apprendre à faire vivre en Anthropocène. In N. Wallenhorst, & J.-P. Pierron (Éds.), *Éduquer en anthropocène* (pp. 127-135). Le bord de l'eau.

Hodeir, C. (2011). L'évolution des présences exotiques coloniales dans les expositions universelles de 1867, 1878 et

1889 à Paris. In P. Blanchard, G. Boetsch, & N. Jacomijn-Snoep (Éds.), *Exhibitions, L'invention du sauvage* (pp. 162-163). Actes Sud et Musée du quai Branly.

Keck, F. (2011). *Claude Lévi-Strauss, une introduction*. Pocket.

Keck, F. (2016). Dans l'œil du virus. In T. Dufrene, E. Grimaud, D. Vidal, & A.-C. Taylor (Éds.), *Persona. Étrangement humain* (pp. 77-79). Actes Sud et Musée du quai Branly.

Leprun, S. (2010). De l'amulette au monument. La scénographie dans les expositions : une histoire de proportions. In C. Demeulenaere-Douyère (Éd.), *Exotiques expositions... Les expositions universelles et les cultures extra-européennes, France, 1855-1937* (pp. 48-63). Somogy et Archives nationales.

Maizonnier-Payelle, É. (2015). *Germaine Tortel : Une anthropologue à l'école primaire ? Une voie de communication graphique pour l'enfant* [Thèse de doctorat, Université de Rouen]. Theses.fr. <https://www.theses.fr/s84134>

Maizonnier-Payelle, É. (2020). La narration graphique de l'enfant à l'œuvre dans le processus d'acquisition de la lecture-écriture : quelles compétences dialogiques à l'école primaire ? *Lalies*, 40, 209-2019.

Mialaret, G. (1990). Problématique de l'atelier 2. In Association Francophone Internationale de Recherche Scientifique en Éducation (Éd.), *Les nouvelles formes de la recherche en éducation au regard d'une Europe en devenir, Actes du colloque international francophone Alençon, 24-26 Mai 1990* (pp. 125-128). Éditions Matrice.

Morin, E. (2014). *Enseigner à vivre. Manifeste pour changer l'éducation*. Actes Sud / Play Bac.

Ory, P. (1982). *Les expositions universelles de Paris*. Éditions Ramsay.

Pape-Carpantier, M. (1869). *Enseignement pratique dans les salles d'asile ou premières leçons à donner aux petits enfants*. Librairie Hachette.

Pape-Carpantier, M. (1879/2015). *Introduction de ma méthode des Salles d'Asile dans l'enseignement primaire (II^e)*. Chapitre et BNF.

Pelt, J.-M., & Rabhi, P. (2014). *Le monde a-t-il un sens ?* Fayard.

Plaisance, É. (1986). *L'enfant, la maternelle, la société*. Presses Universitaires de France.

Selosse, M-A. (2012). Symbiose et mutualisme versus évolution : de la guerre à la paix, *Atala*, 15, 35-49.

Schaffer, S. (2016). La philosophie et les ailes de l'ange. In T. Dufrene, E. Grimaud, D. Vidal, & A.-C. Taylor (Éds.), *Persona. Étrangement humain* (pp. 103-105). Actes Sud et Musée du quai Branly.

Schön, D.A. (1994/2011). À la recherche d'une nouvelle épistémologie de la pratique et de ce qu'elle implique pour l'éducation des adultes. In J.-M. Barbier (Éd.), *Savoirs théoriques et savoirs d'action* (pp. 201-222). Presses Universitaires de France.

Solhdju, K. (2016). L'univers animé de Gustav Fechner : anges, humains, plantes. In T. Dufrene, E. Grimaud, D. Vidal, & A.-C. Taylor (Éds.), *Persona. Étrangement humain* (pp. 94-99). Actes Sud et Musée du quai Branly.

Souriau, É. (1943/2009). *Les différents modes d'existence*, suivi de *Du mode d'existence de l'œuvre à faire*. Presses Universitaires de France.

Tortel, G. (1928). *De la psychologie mécaniste et de la psychologie biologique au point de vue de l'éducation* [Mémoire]. Faculté de Lyon.

Tortel, G. (1972). *Compte-rendu dactylographié de la réunion pédagogique du 27 avril 1972*. Association Germaine Tortel, inédit.

PRÉSENTATION DE L'AUTEURE

Élisabeth Maizonnier-Payelle

*Centre Interdisciplinaire de Recherche Normand en Éducation et Formation (CIRNEF),
Université de Rouen Normandie, France*

Docteure en Sciences de l'éducation et chercheure associée au CIRNEF (UR 7454), sa thèse soutenue en 2015, à l'université de Rouen, porte sur la narration graphique examinée du point de vue de l'anthropologie relationnelle et de l'éducation artistique : « Germaine Tortel : Une anthropologue à l'école primaire ? Une voie de communication graphique pour l'enfant ».

Contact : elisabethpayelle@hotmail.fr

Pour citer cet article :

Maizonnier-Payelle, É. (2023). Savoir composer des mondes : Pour une éducation en anthropocène à l'école primaire. *Sciences & Bonheur*, 8, 92–104.

Nassim Said Abdallah

Représentations sociales de la relation entre bien-être et environnement naturel à travers la notion de services écosystémiques : Application à la réserve de biosphère de Mohéli aux Comores

Social representations of the relationship between well-being and the natural environment through the notion of ecosystem services: Application to the Mohéli Biosphere Reserve in the Comoros

RÉSUMÉ

Les services écosystémiques, une notion beaucoup plus floue (Maillefert, 2016), renvoie aux bénéfices offerts aux humains par les écosystèmes (MEA 2005). Leurs évaluations sont encore surtout centrées sur l'offre de services ou sur leur valeur monétaire sans étudier explicitement leur contribution effective au bien-être des habitants ou usagers (Prévot & Geijendorffer, 2016). Notre travail ambitionne donc de proposer une évaluation explicite les représentations que les individus ont de l'apport des services écosystémiques en tant que composante de leur bien-être. La méthodologie mise en œuvre repose sur l'évaluation des représentations sociales en associant entretiens, et cartographie cognitives. Ces représentations sont relatives aux catégories socio-professionnelles (i.e., les

pêcheurs se représentent le bien être différemment des autres acteurs) et du type d'écosystème (i.e., les plages et hauts de plage génèrent plus de service pour le bien être que les mangroves et encore moins les récifs coralliens).

MOTS-CLÉS

Services écosystémiques ; Bien-être ; Représentations sociales ; Gestion de la biodiversité ; Mohéli/Comores.

ABSTRACT

Ecosystem services, a fuzzy concept (Maillefert, 2016), refer to the benefits offered to humans by ecosystems (MEA, 2005). Evaluations of ecosystem services are still mainly focused on the supply of services or their monetary value, without explicitly studying their actual contribution to the well-being of inhabitants or users (Prévot & Geijendorffer, 2016). Our work therefore proposes an explicit evaluation of individuals' representations of ecosystem services' contributions as a component of their well-being. The methodology implemented is based on the assessment of social representations through a combination of interviews, cognitive mapping, and cognitive graphs. These representations are related to socio-professional categories (i.e., fishermen represent well-being differently from other stakeholders) and ecosystem type (i.e., beaches and sea-sides generate more well-being services than mangroves and coral reefs). We verify empirically the hypothesis of a positive impact of ecosystem services on well-being.

KEYWORDS

Ecosystem services; Well-being; Social representation; Biodiversity management; Moheli/Comoros.

1. INTRODUCTION

La relation entre le bien-être et l'environnement naturel est un domaine de recherche largement étudié par des disciplines telles que la médecine, la psychologie, la géographie de l'environnement et bien d'autres sciences cognitives. Selon la chercheuse en psychologie environnementale, Cosquer (2021) : « Vivre au contact de la nature favoriserait notre bien-être physique et psychologique ». Pour elle, la nature soignerait nos maux, améliorerait nos capacités et nos fonctions cognitives, réduirait la fatigue et participerait à notre bien-être physique. L'environnement marin en particulier, objet de notre étude, aurait une fonction hédonique se rattachant, dans l'imaginaire, à un espace paradisiaque (Urbain, 1994). En contribuant fortement à notre bien-être, l'environnement marin représente, selon la psychologue Sabater (2021) la notion de « bien-être bleu ». Toutes ces recherches se confirment dans la pratique par le fort besoin, surtout dans le monde occidental, d'une reconnexion avec la nature afin d'atteindre du bien-être. La notion de bien-être telle qu'entendue dans notre travail ne se limite pas dans le seul cadre de la santé physique et mentale.

La typologie des constituants du bien-être humain effectuée par les experts de l'évaluation des écosystèmes pour le millénaire (MEA, 2005) se retrouve dans en 4 grandes catégories (la sécurité, les éléments essentiels à une vie satisfaisante, la santé et la liberté de

choix et d'action)¹ est en effet très générique et mettent l'accent sur la dimension objective du bien-être, comme le soulignent Prévot et Geijzendorffer (2016). Ainsi, Il convient de ne pas oublier sa dimension subjective, constituée des perceptions et des représentations des individus. Ces dernières dépendent de l'histoire personnelle de chacun mais aussi de la culture, de la catégorie socio professionnelle, du groupe social ou ethnique auquel l'individu appartient.

Si pour certains ce lien est basé nécessairement sur leurs bon fonctionnement psychologiques et physiques, d'autres dépendent également de l'environnement pour gagner des revenus dans des secteurs tels que l'agriculture, la pêche, la sylviculture et le tourisme, par le biais des marchés formels et informels (Bizikova, 2011). C'est le cas de la population située aux alentours de la réserve de biosphère de Mohéli aux Comores dont nous sommes allés à la rencontre.

Nous allons donc étudier la relation entre l'environnement naturel et le bien être des humains. Ce type d'analyse a trouvé un canal de traitement, par les Services Écosystémiques (SE). Les SE sont les avantages que les gens tirent des écosystèmes (MEA, 2003). Il s'agit d'un concept qui est devenu le modèle incontournable du lien entre le fonctionnement des écosystèmes et le bien-être humain (Fisher et al., 2009).

Évaluer cette notion à la réserve de biosphère de Mohéli, a toute son importance dans le sens ou depuis que la notion de SE figure dans la nouvelle définition des aires protégées proposées par l'International Union for Conservation of Nature (IUCN), des institutions comme le Global Environment Facility (GEF), le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) et le

¹ Voir la partie sur la relation bien être et écosystème.

Bureau du changement climatique, de la biodiversité et de l'environnement (OCB) l'ont placé au centre des fonctions des aires protégées (Ervin et al., 2010) ; la notion tend dès lors à s'imposer à l'échelle planétaire, dans les instances gouvernementales en charge de la gestion et la conservation de la biodiversité.

À partir de cette notion, nous allons donc essayer de définir et d'expliquer la contribution de quatre écosystèmes marins mis sous protection, pour le bien-être de ses usagers, à savoir les hauts de Plages (la zone au-dessus de la laisse des plus hautes marées), les plages (zone toujours immergée en avant de l'estran), les mangroves et récifs coralliens (Voir figure 1). Notre étude nous permettra aussi d'apporter une méthodologie originale permettant d'évaluer les SE auprès d'une population où la notion est inconnue.

Nous devons prendre en compte deux grandes hypothèses : Premièrement, la notion de SE est peu connue par les usagers des écosystèmes côtiers et marins situés autour de la RB et deuxièmement, la perception du lien entre le bien être et l'environnement diffère selon la catégorie des acteurs et de l'usage que l'on en fait de ce dernier.

Dans une première partie, nous allons présenter le cadre analytique et méthodologique, avant de rendre compte de l'état de l'art constituant notre étude dans la deuxième partie. Troisièmement, nous présenterons nos principaux résultats de recherche suivie d'une discussion mettant en lumière l'intérêt de notre étude.

2. PRÉSENTATION DU CADRE ANALYTIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE

2.1 Population étudiée

Trois catégories de population ont été enquêtées : les pêcheurs, les usagers

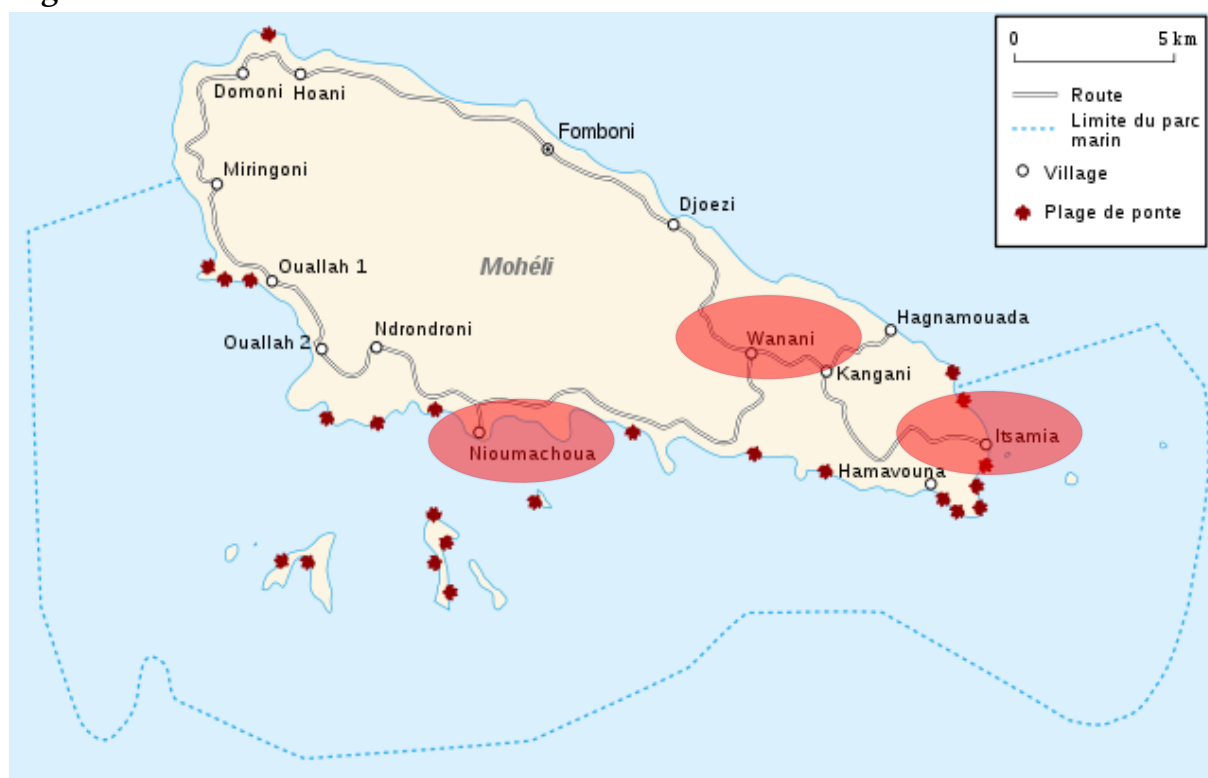
récréatifs et les acteurs institutionnels exerçant dans la conservation de la biodiversité (voir Tableau 1 et Tableau 2).

Tableau 1. Présentation de l'échantillonnage

Profil	Effectifs
Catégorie de pêcheurs	
Pêcheurs occasionnels exerçant dans l'administration publique	2
Pêcheurs occasionnels, employeurs d'autres pêcheurs	2
Pêcheurs occasionnels retraités	3
Pêcheurs en tant qu'activité principale	18
Effectif total	25
Moyenne d'âge	34
Intervalle d'âge	24-61
Catégorie d'usagers récréatifs	
Élève	7
Étudiant à l'université	8
Touristes	4
Sans emploi formel	12
Travailleurs	8
Effectif total	39
Moyenne d'âge	23
Intervalle d'âge	10-29
Acteurs institutionnels	
Direction de l'environnement	6
gestionnaires de la RB	10
Effectif total	16
Moyenne d'âge	32
Intervalle d'âge	24-41

Tableau 2. Répartition des acteurs locaux par village

Localité	Usagers récréatifs	Pêcheurs	Total
Nioumachoua	17	12	29
Wanani	12	8	20
Tsamia	10	5	15
Total	39	25	64

Figure 1. Carte de l'Île de Mohéli

2.2 Présentation du terrain d'études

Mohéli est la plus petite des îles Comores avec 211 km² et près de 52 000 habitants (Recensement General de la Population et de l'Habitat, 2017). L'île abrite en son sein, depuis 2001, un parc national qui occupe les $\frac{3}{4}$ de la superficie terrestre de l'île et définit comme étant aire protégée de catégorie IV-UICN (Union Internationale pour la Conservation de la Nature) cogérée avec les communautés locales (Parc National Mohéli, 2021). Depuis 2021, l'UNESCO l'a reconnu comme étant la première et la seule Réserve de Biosphère (RB) des Comores.

Nos enquêtes se sont déroulées majoritairement sur cette île, auprès des villages situés dans le parc national marin. Plus ou moins conscients des enjeux écologiques dont jouissent leur territoire, les habitants doivent gagner leur vie en adoptant un comportement responsable, face à leur environnement, par le principe de cogestion mis en place par les gestionnaires de la RB. D'où l'intérêt particulier de mener des recherches pour mieux appréhender la relation entre bien-être des locaux et des écosystèmes sur cette partie du pays. Nous avons travaillé sur quatre villages dont

Nioumachoua (i.e., siège du parc national, situé au cœur des activités menées par ce dernier), Itsamia (un village en avance dans la conservation de la biodiversité par la présence d'une ponte de tortue, une des plus importantes de la région de l'Océan Indien) et Wanani (i.e., seul village non côtier de notre échantillon mais présentant de forts enjeux environnementaux).

2.3 Le rôle des milieux naturels étudiés pour les populations locales

Étant un pays en voie de développement, les Comores dépendent fortement du secteur primaire. L'industrie (12 % du PIB) est peu développée. L'économie du pays repose donc essentiellement sur ses forêts et la mer. La biodiversité procure à la population les éléments essentiels pour son existence : alimentation, énergie, logement, oxygène, eau, fibres, combustible et produits médicaux, emplois, produits cosmétiques, meubles, embarcations et nasses pour la pêche, instruments de musique, ustensiles de cuisine et objets artisanaux (Stratégie nationale et plan d'action actualisés pour la diversité biologique_v2 SPANB/PA 2016). La biodiversité constitue donc la base de l'économie comorienne.

L'agriculture, incluant la pêche, l'élevage et la forêt, représente 50% du PIB, elle seule représente plus de 80 milliards de francs comoriens dans la richesse nationale en 2012, soit 209 millions USD et environ 41% du PIB (SPANB/PA 2016). Le marché du travail aux Comores est structurellement déséquilibré au profit des emplois ruraux dont la pêche agriculture et élevage

(57,4%) (Union des Comores, 2014). Selon les chiffres obtenus auprès du Parc National de Mohéli, 85% de la population de l'île de Mohéli vit de l'Agriculture, de l'élevage et de la pêche.

En effet, l'accroissement démographique de 2.2% (Banque Mondiale, 2020), entraîne directement une augmentation au niveau de l'utilisation des ressources naturelles dont la population dépend quotidiennement pour se loger, se nourrir, se soigner, se divertir... Les choix et les comportements, quant à la production et à la consommation de la population, ont des répercussions directes sur la biodiversité de l'île. La dégradation voire la disparition de milieux naturels tels que des plages ou des récifs coralliens aura donc des répercussions significatives sur le bien-être de la population.

2.4 Méthodologie d'enquêtes

Protocole d'enquêtes

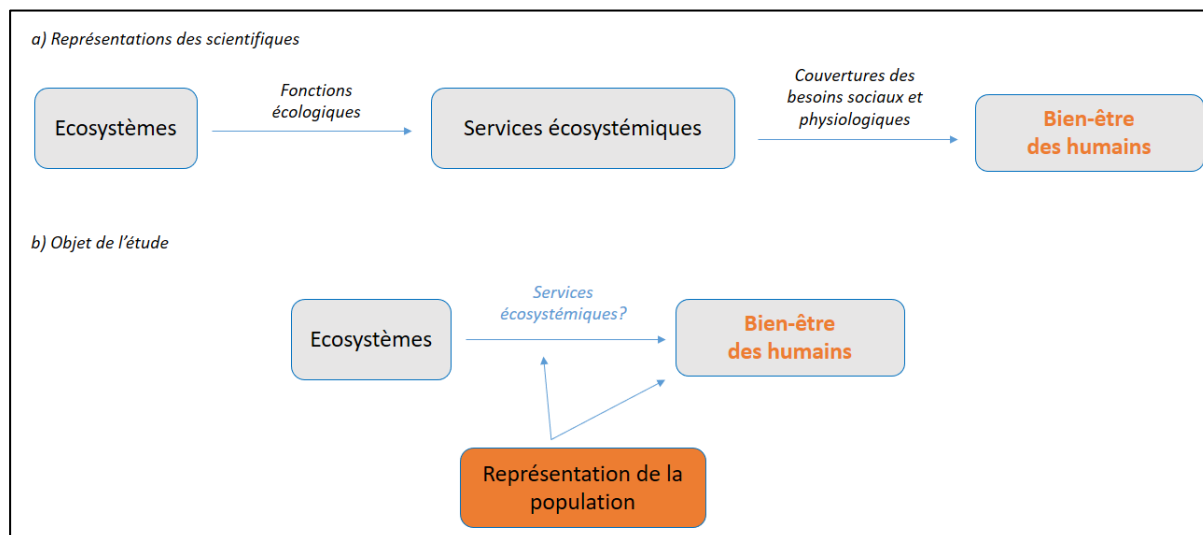
Étant un concept *top down*, la notion de SE est mal connue de la population des Comores. Il est illusoire d'espérer qu'en conservant ce terme dans les enquêtes, les représentations que celle-ci se fait des contributions des SE au bien être humain puissent être précisées. La logique veut donc que ce terme soit exclu de l'enquête. La notion de SE sera approchée via les représentations de la population et concernera les relations entre l'écosystème et son bien-être (figure 2), Cela implique que soient précisées également les représentations du bien-être. La notion d'écosystème étant également peu compréhensible par la population², nous avons remplacé ce terme dans les enquêtes, par quatre mi-

² À savoir qu'écosystème et environnement se comprend par le même mot en comorien (*ulanga*) donc pour les acteurs cela représente la même chose, et la notion de services écosystémiques n'existe pas dans la langue comorienne.

lieux naturels qui sont familiers aux usagers de la mer et du littoral : les Plages,

les hauts de plage, les mangroves et les récifs coralliens.

Figure 2. Représentation des scientifiques et objet de la relation Écosystèmes et bien être



Les écosystèmes sont supposés générer des services écosystémiques qui, selon la lecture des scientifiques (figure 2 a), participent à la couverture de leurs besoins sociaux et physiologiques en générant ainsi du bien-être. Notre méthodologie d'enquêtes consiste justement à analyser les représentations de la population concernant la relation qu'elle établit entre les écosystèmes et leur bien-être (figure 2 b).

Nous avons donc développé une approche offrant une méthode originale d'évaluation du bien-être, en associant à la fois les méthodes d'enquêtes classiques en sciences sociales (Observations et entretiens semi-directifs) et d'autres approches telles que les cartes cognitives.

La cartographie cognitive

Si l'approche par questionnaire et entretiens permet de récolter des informations auprès des acteurs, elle ne permet pas d'appréhender la vision qu'ont ces acteurs du fonctionnement des éco-

systèmes étudiés. L'utilisation de la cartographie cognitive permet de pallier ce manque en intégrant les perceptions et en recueillant les connaissances locales. (Poignonec, 2006).

Une carte cognitive est une représentation graphique des liens directionnels et relationnels entre différentes variables définies et explicitées par un individu (Tolman, 1948).

Cette méthodologie nous a permis d'organiser et de catalyser les réponses et les représentations des enquêtés. Il a été demandé à l'enquêté de citer les mots associés à la variable centrale « bien-être » (figure 2a).

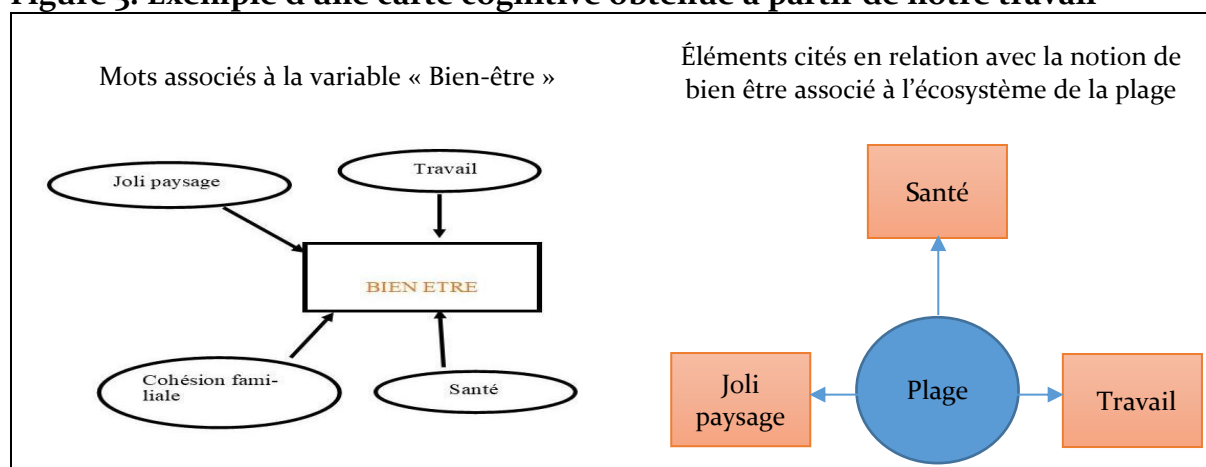
Graphes cognitifs ayant comme variable centrale chaque écosystème

Ensuite, nous avons demandé de tracer un lien (s'il existe) entre chaque élément du bien être cité dans A et les variables centrales (Mangroves, Plages, Haute plage, récif coralliens) (figure 2b). Puis, nous avons invité les répondants à caractériser la nature du lien (cela a permis à la personne enquêtée de définir et

expliquer, par ses phrases, le service

rendu par l'écosystème). La conversation étant enregistrée.

Figure 3. Exemple d'une carte cognitive obtenue à partir de notre travail



3. CADRE THÉORIQUE ET CONCEPTUEL : LA CONNEXION SE ET BIEN-ÊTRE

Grâce à son cadre d'analyse multidimensionnel, les services écosystémiques offrent une alternative intéressante pour l'analyse du bien-être que les populations obtiennent à partir de l'environnement. Pour cela il convient de mieux comprendre cette notion, son évolution et son rôle dans la connexion entre environnement et bien être.

3.1 Les SE : Une alternative pour l'analyse du bien être humain à travers l'environnement

Le terme service écosystémiques « Ecosystem services » est apparu explicitement, pour la première fois, dans un texte publié par Ehrlich en 1981 (Durpas, 2014). Le concept a considérablement évolué dans les années 90 et L'Évaluation des Écosystèmes pour le Millénaire (MEA), conduite entre 2001 et 2005 lui a donné un coup de pouce supplémentaire.

La notion de services écosystémiques renvoie aux bénéfices que tire la société des écosystèmes ; ils reflètent les

interactions entre les dynamiques écologiques, l'utilisation des terres et les priorités données par les acteurs locaux et les décideurs politiques dans leur gestion du territoire (MEA, 2005b).

Selon le MEA, les SE sont classés en quatre catégories. Les *services de support* sont les services qui créent les conditions de base au développement de la vie sur Terre (e.g., formation des sols, production primaire, air respirable). Les *services d'approvisionnement* sont les services correspondant aux produits, obtenus à partir des écosystèmes (e.g., nourriture, eau potable, fibres, combustible, produits biochimiques et pharmaceutiques). Les *services de régulation* sont les services permettant de modérer ou réguler les phénomènes naturels (e.g., régulation du climat, de l'érosion, des parasites). Les *services culturels* sont les bénéfices non-matériels que l'humanité peut tirer des écosystèmes, à travers un enrichissement spirituel ou le développement cognitif des peuples (e.g., patrimoine, esthétisme, éducation, religion).

Le domaine de recherche autour de ces services écosystémiques se développe. Il est devenu le domaine le

plus important et celui qui évolue le plus rapidement dans le domaine des sciences environnementales et de l'économie écologique (Geneletti, 2011). De nos jours, il a une vocation affirmée d'aide à la décision publique au travers de programmes de recherche à l'échelle internationale et d'aide auprès d'organisations multi-acteurs (Pesche et al., 2016).

3.2 Services écosystémiques et bien être : Une relation née du MEA

« The linkage between ecosystems and human well-being is a focus of the conceptualization of “ecosystem services” as promoted by the Millennium Ecosystem Assessment. However, the actual nature of connections between

ecosystems and the well-being of individuals is complex and poorly understood » (Abunge et al., 2013, p. 1010). Ainsi, la MEA a élaboré une liste des constituants bien être en lien avec les écosystèmes, comme nous le montre la figure 4 ci-dessous. Les services écosystémiques impactent cinq composantes interdépendantes qui sont elles-mêmes en relation avec le bien être humain : la sécurité, les éléments de base pour une bonne vie, la santé, et les bonnes relations sociales. Le cinquième élément, les libertés de choix et d'actions individuelles, recouvre toutes les autres catégories de bien-être, puisque nos libertés ont une influence sur notre degré de bien-être d'une manière générale.

Figure 4. Liens entre services écosystémiques et bien-être humain



Note. Évaluation des Écosystèmes selon le Millénaire. Les flèches représentées sur ce schéma illustrent les liens les plus courants entre services écosystémiques et composants du bien-être humain. Leur épaisseur représente l'intensité du lien entre les services fournis par les écosystèmes et le bien être humain, tandis que leur couleur correspond au degré d'intervention possible de facteurs socio-économique.

Le bon fonctionnement des écosystèmes est donc d'autant plus crucial pour les communautés pauvres dont le bien-être est directement lié à la fourniture de SE, par exemple en assurant la sécurité alimentaire ou les moyens de subsistance (Bizikova 2011 ; Duraiappah 2004). Leur bien-être dépend fortement de l'état des écosystèmes environnants et de leurs services. Selon l'United Nations Environmental Programme (UNEP, 2009), le bien-être humain dépend de façon vitale de l'amélioration de la gestion des écosystèmes de la Terre.

3.3 Les représentations sociales (RS)

Le concept des représentations sociales (RS) a été formulé par Moscovici (1961) en psychologie sociale. Il désigne « une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social » (Jodelet, 2003, p. 53). Pour Moscovici (1961), les RS ont une double vocation : permettre aux individus de se positionner socialement par rapport à un objet et fournir aux membres d'une communauté un référentiel commun pour la communication.

Les représentations sociales traitent des phénomènes directement observables ou reconstruits par un travail scientifique. Ces phénomènes deviennent, depuis quelques années, un objet central pour les sciences humaines constituant un domaine de recherche doté de ses instruments conceptuels et méthodologiques propres, intéressant plusieurs disciplines (Jodelet, 2003).

Pour Moscovici (1961), les RS permettent aux individus de disposer de croyances communes nécessaires à leur compréhension mutuelle lors de leurs interactions. Par exemple, lorsque des pêcheurs de Nioumachoua discutent

entre eux sur la protection des récifs, ils parlent de la gestion de la nature dans le but de rendre pérenne leur activité de pêche alors que la protection des récifs aurait une tout autre finalité dans une discussion de conservateurs, qui voient un avantage au-delà des activités de pêche intégrant les services de régulation.

Considérant qu'une RS présente des éléments constitutifs organisés selon une certaine hiérarchie, Abric (1994) a proposé des « méthodes visant, d'une part, à repérer et [de] faire émerger les éléments constitutifs de la représentation, d'autre part à connaître l'organisation de ces éléments et à repérer le noyau central de la représentation » (p. 60). Selon cet auteur, les termes les plus énoncés et ceux qui sont énoncés le plus tôt dans les enquêtes qualitatives (entretiens, questionnaires, cartographie cognitive...) constituent le noyau central de la représentation sociale. Ce noyau représente les éléments qui structurent la RS et la stabilise. Les autres termes constituent la zone périphérique. Ils permettent l'adaptation de la représentation au contexte et aux variations individuelles. (Abric, 2001, cité par Vuilot, 2015).

4. RÉSULTATS DE LA RECHERCHE

4.1 Connaissance et compréhension du mot service écosystémique

Nous présentons ici de manière synthétique les résultats liés à la connaissance et la compréhension du mot service écosystémique. Aucun villageois ne sait définir la notion de services écosystémiques. Aucun mot n'existe pour ce concept en langue comorienne. 80 % des gestionnaires de la RB peuvent définir correctement les services écosystémiques, 75% des agents de la direction de l'environnement ne le peuvent pas.

61% des gestionnaires de la RB et 40% de la direction utilisent le concept de SE dans leur travail quotidien (plus de 3 fois par mois). Seuls 3% des gestionnaires de la RB mais 20% des agents de la direction de l'environnement utilisent le concept moins de 3 fois par an. La notion n'est pas réellement utilisée dans la pratique puisque seulement 30% des acteurs institutionnels l'utilise fréquemment (+ de 3 fois par semaine).

4.2 Analyse et interprétation des données sur la perception du bien-être

Perception du bien être par les usagers récréatifs et les acteurs institutionnels

Ici les éléments de bien-être sont d'ordres génériques comme ceux cités par les MEA. Les liens qu'ils font entre les écosystèmes et les différents services touchent essentiellement les services (approvisionnement et culturel).

Les acteurs placent la santé au 1^{er} plan (avec une moyenne de 85.5%) car pour eux, c'est la base du bien-être. En effet, Une fois qu'ils seront en bon état de santé, ils pourront par la suite travailler et gagner un revenu. Par la suite, ce revenu leur permettra de s'alimenter, de construire des maisons, se mettre en sécurité, etc... On remarque une différence entre les 2 groupes d'acteurs, concernant l'apparition des éléments « famille » et « maison ». Les acteurs institutionnels sont davantage intégrés que les usagers récréatifs. En général, la catégorie des acteurs institutionnels a déjà des responsabilités familiales contrairement à la majorité des usagers récréatifs étant donné qu'elle est composée de jeunes. Aussi 21% des usagers ont cités le mot loisir contre 7% pour les acteurs institutionnels.

En se basant sur le référentiel de

base élaboré par le MEA, le bien-être des usagers récréatifs et celui des acteurs institutionnels est essentiellement groupé autour d'éléments en rapport avec la santé et d'éléments essentiels à une vie satisfaisante.

Perception du bien être par les Pêcheurs

On remarque que les pêcheurs se représentent leur bien-être différemment des autres acteurs. Pour eux, le matériel de pêche et la conservation des poissons est au centre de leur bien-être. Ils peuvent cependant améliorer leurs activités de pêche en ayant des revenus et pourront ensuite s'occuper de leur santé et de celle de leur famille, de l'éducation des enfants, de la construction de leur maison etc... Seulement 30% ont cité des éléments de bien-être en dehors des moyens matériels. Cela constitue un panel composé d'anciens pêcheurs qui ne sont plus en exercice ou des pêcheurs occasionnels qui travaillent également dans l'administration. Quand on leur demandait, par exemple, si leur santé n'était pas essentielle pour leur bien-être, ils répondaient très aisément qu'une fois qu'ils auront obtenu de bonnes conditions de pêche, le reste suivra. Ils pourront alors se soigner et s'occuper d'autres éléments de la vie. Pour eux, sans la pêche, rien n'est faisable. En définitif, les pêcheurs définissent leur bien-être comme un état d'aboutissement dans lequel les besoins humains élémentaires dépendent de l'exercice de la pêche, ce qui ne correspond pas à la définition générique du bien-être telle qu'elle est déterminée par les MEA.

Tableau 3. Mots les plus associés au bien-être

Mots les plus utilisés	Pêcheurs	Autres acteurs	Total
Santé	2	56	58
Ressources financières	2	30	32
Équipement de pêche	30	0	30
Nourrir	0	27	27
Travail	0	26	26
Maison	1	18	19
Équipement de conservation du poisson	19	0	19

4.3 Analyses des éléments de bien-être les plus associés aux écosystèmes

La part des acteurs faisant un lien entre leur bien-être et les écosystèmes

75% des acteurs institutionnels enquêtés ont fait un lien entre (au moins 1 élément de) leur bien-être et la plage contre 78% pour les hautes plages, 58% pour les mangroves et 50% pour les récifs. 72% des usagers récréatifs : ont fait un lien entre (au moins 1 élément de leur bien-être) et la plage contre 78% pour les hautes plages, 44% pour les mangroves et 41% pour les récifs. La plupart des pêcheurs associent leur bien-être à des choses matérielles. Il était donc difficile d'établir un lien direct avec les milieux naturels qui les entourent. Sur les cinq pêcheurs qui ont cité d'autres termes liés au bien-être, il n'y en a que trois qui ont fait un lien entre (au moins 1 élément de) leur bien-être et la plage, contre 3 pour les hautes plages, 1 seul pour les mangroves et 2 pour les récifs. D'une manière générale, on remarque que ce sont les hauts de plage qui sont les plus associés aux éléments de bien-être suivi par les plages. Les récifs sont de loin ceux qui sont les moins associés au bien-être.

Les éléments de bien être les plus fréquemment associés aux écosystèmes

La santé : Elle est associée majoritairement à la plage ; pour les enquêtés, l'eau de la mer aide à guérir certaines maladies dont la grippe, le rhume et libère les voies respiratoires. Les usagers récréatifs ont aussi parlé des bienfaits de la nage pour se maintenir en forme. Les mangroves ont également été citées lorsqu'elle concerne l'approvisionnement des ressources médicinales, par la présence de racines et autres feuilles utilisés dans la pharmacopée traditionnelle.

Les Moyens financiers et travail : Ils sont associés largement aux plages et haut de plage et dans une moindre mesure aux récifs coralliens ; par la mise en place d'Activités Génératrices de Revenus (AGR). Si la totalité des pêcheurs et conservateurs gagnent leurs revenus issus des écosystèmes marins, ce n'est pas réellement le cas des usagers récréatifs. Pourtant, 67% de ces derniers ont fait un lien entre leurs revenus et les écosystèmes haut de plage, plage et récifs coralliens. Il n'y a pas de grandes activités commerciales dans ces milieux naturels ~~leur~~ offrant du travail et donc des revenus. Ces AGR devraient normalement être liées au développement du tourisme actuellement à un niveau très bas sur l'ensemble du pays.

À noter que sur les trois villages où l'on a mené nos enquêtes, il n'y a qu'à Nioumachoua que l'on trouve un hôtel. Ce village possède une plage privée et une équipe qui assure les plongées et les excursions marines de ses clients. Les activités commerciales autour des plages n'existent donc quasiment pas, contrairement à certaines îles de la région (Madagascar, Zanzibar, Maurice...) ou alors seulement pour des intérêts communautaires portés par des associations, comme la location des bungalows à Itsamia et Nioumachoua. Par conséquent, les usagers n'obtiennent pas d'avantages directs grâce au tourisme. Néanmoins, ils les désirent. Il s'agit donc d'un service idéalisé.

L'alimentation : La totalité des enquêtés qui ont cités l'alimentation parmi leurs éléments de bien-être ont directement fait un lien avec les milieux naturels selon des degrés différents. Les Hauts de plage n'ont été évoqués seulement que par 2 personnes par rapport à la présence des fruits de mer. Les plages, quant à elles, ont été citées par la totalité des enquêtés. Les Récifs coralliens sont évoqués, par les pêcheurs et les acteurs institutionnels et non pas par les usagers récréatifs. Cela peut se comprendre à travers leurs manques de connaissance sur le fonctionnement des récifs. La pêche autour des mangroves n'est pas très rependue sur l'île. Il y a donc un faible lien entre alimentation et mangroves.

Les activités de loisirs : Pour les usagers récréatifs, la plage est le lieu par excellence pour se divertir. En cela, on distingue 3 principales activités : le football, les grillades et les rencontres. Nous avons observé l'organisation de parties de *football* en fonction de la catégorie d'âge, tout au long de la plage, à Nioumachoua, toutes les fins d'après-midi.

Cette même observation a été faite à la plage de Wanani, le jour où il y a des grillades. Les jeunes évoquent le foot comme étant une activité de loisirs et non pas comme une activité physique utile à leur santé. Les *grillades* à la plage ont une grande place chez les jeunes. Ils se retrouvent les dimanches et pendant les vacances le temps d'un instant, pour profiter des plages, pratiquer de la musique et manger. À Nyoumachoua, c'est surtout sur les îlots que ces activités se déroulent. La promenade et les rencontres ont davantage leur place à Nioumachoua qu'à Wanani où la plage se situe loin du village. À travers cette activité, certains s'amusent à faire des *selfies*, au milieu des paysages c'est souvent pour les mettre sur les réseaux sociaux. Un jeune collégien a par exemple déclaré : « quand je vois les gens s'émerveiller sur les plages en Grande Comores, ça me fait rire. Ce n'est rien comparé à nos îlots donc j'aime bien faire des photos et publier sur les réseaux sociaux pour que les gens voient à quoi ressemble une belle plage ». En cela, cette vision se rapproche de la logique du développement territorial qui implique que les acteurs locaux s'intéressent à l'identification et à la valorisation de leur territoire (Yildirim, 2017).

Cette utilité de la plage pour le bien-être n'est pas forcément partagée par les anciennes générations. On a d'ailleurs recueilli les témoignages d'un événement source de conflit, sur la plage de Nioumachoua (voir Encadré 1).

Encadré 1. La plage source de bien-être ou de mal être ? Exemple d'un conflit intergénérationnel

Miami c'est le nom d'un évènement tendance qui s'est déroulé dans la localité de Nioumachoua. Des jeunes garçons et filles **avaient l'habitude de se regrouper**, en fin d'après-midi, à la plage, pour se **réconforter**, s'amuser, passer de bons moments entre jeunes. Ils ont **apporté** de la musique, **chanté, dansé, nagé, discuté...** « On ne faisait rien de mal, juste s'amuser et prendre plaisir, c'est une façon de saisir la chance qu'on a d'avoir une si belle plage » Nous a **confié** un jeune de 23 ans. **Pourtant**, ce n'était pas du tout la perception **d'un** grand nombre d'adulte du village. Pour eux, Miami était un lieu de débauche, comportant de graves conséquences. Ils avançaient même que l'échec scolaire était beaucoup plus **ressenti**. Nous avons interrogé un enseignant sur ce point. **Il** nous a confirmé que l'idée était répandue mais il n'a pas fait **de** lien direct entre la plage (via Miami) et l'échec scolaire. Une mère de famille a même déclaré « on a remarqué le nombre élevé de grossesse hors mariage au village les mois qui ont suivis Miami ». La plage était donc devenu un endroit à bannir **par la notabilité pour les activités des jeunes, elle a fini par intervenir et a réussi à mettre fin à cet évènement tendance**. En définitif, ce qui était perçu comme un avantage offert par la plage en tant que moment de joie et de bonheur pour les uns, était représenté comme un danger et source de profond malaise par les autres.

5. DISCUSSION

5.1 Une meilleure compréhension des interactions Homme-nature

L'un des points importants de notre démarche sur les représentations sociales tient du principe qu'elle permet d'expliquer les relations entre les acteurs locaux bénéficiaires des services écosystémiques et les milieux naturels qui sont mis sous protection. Par ailleurs, nous avons remarqué la présence d'une perception positive des acteurs quant à l'apport des services écosystémiques à leur bien-être. Selon Campagne (2015), cela constitue un résultat important et une bonne base de discussion pour fédérer des acteurs parfois opposés sur certains objectifs. L'existence des bénéfices pour le bien-être des acteurs exige qu'il ait un usage d'un côté (pêche, coupe bois de mangroves, ressources médicinales, loisirs), et de l'autre, **côté** un fournisseur ou des fournisseurs de cet usage qui sont ici les milieux naturels. Cela suppose que le

bénéficiaire ait plus ou moins conscience des services qu'il en perçoit du fournisseur. Par conséquent, l'utilité de l'approche bien-être/nature par les SE revient à dire qu'une fois que les acteurs locaux sont conscients que les écosystèmes rendent des services, cela crée une motivation positive pour la préservation de ces écosystèmes. D'où la nécessité d'appréhender les représentations sociales en fonction des catégories d'acteurs. (Rey-Valette & Mathé, 2014).

5.2 Des résultats d'étude comme outil de diagnostic et de mise en place des programmes de sensibilisation

L'évaluation des représentations sociales et des discordances qui en découlent pourra jouer un rôle opérationnel dans la mise en place des politiques sur la gestion de la biodiversité. D'abord, en sensibilisant les décideurs politiques et l'ensemble des acteurs à travers une porte d'entrée anthropocentrée. Celle-ci correspond à la demande d'usage et de

préférences des acteurs, plutôt qu'une porte d'entrée sur l'offre (production et fonctionnalité des écosystèmes) à laquelle certains décideurs et acteurs ne sont pas forcément très réceptifs (Campagne, 2016). Ensuite, l'évaluation de ces représentations, des discordances qui en découlent et des priorités respectives de l'ensemble des acteurs, offre la possibilité de mieux gérer les conflits d'intérêts entre catégories d'acteurs à propos des différents services rendus. Enfin, elle peut être utile pour une éventuelle stratégie de sensibilisation ciblée, par la comparaison des différences entre la réalité objective des SE et les représentations (subjectives) que se font les populations à ce sujet.

5.3 Des perceptions contrastées par groupe

Étant rarement étudiée, la relation représentation sociale et service écosystémique, telle qu'abordée dans cet article a permis d'identifier quels sont les services écosystémiques les plus reconnus par les acteurs et comment elle contribue à leur bien-être. L'intérêt de cette approche est de mettre en évidence l'existence d'une représentation commune au sein des groupes d'individus mais également l'existence de perceptions contrastées entre les groupes, selon leurs pratiques et leur positionnement identitaire. (Galand & Salès-Wuillemin, 2009).

De cette manière, la perception du bien-être est représentée d'une manière différente entre les pêcheurs et les autres acteurs. Pour les premiers, leur bien-être est notamment caractérisé par la mise à disposition des moyens de productions en relation avec la pêche et donc en relation avec des besoins matériels. Pour les autres acteurs, les éléments de bien-être sont d'ordres génériques comme

ceux cités par les MEA. Chez les pêcheurs, les représentations sociales du bien-être par rapport aux différents écosystèmes diffèrent de celles d'un usager récréatif ou d'un gestionnaire de la biodiversité.

Par conséquent, au travers de notre approche, l'évaluation des RS a permis dans un 1^{er} temps de vérifier empiriquement l'hypothèse selon laquelle la contribution des SE dans le bien-être dépend du groupe social ou de la CSP (les pêcheurs se représentent le bien-être différemment des autres acteurs) et de l'usage fait sur ces écosystèmes. Dans un second temps, il dépend du type d'écosystème (les plages et les hauts de plage génèrent plus de services de bien-être que les mangroves et moins que les récifs coralliens). Ce qui constitue l'un des grands enseignements tirés de notre étude.

En plus des informations utiles que ce travail offre à des fins d'amélioration de la gestion de la biodiversité, il étend son intérêt dans le cadre méthodologique, en fournissant un procédé original permettant d'évaluer les SE auprès des populations (En général dans les pays du sud) où la notion est mal connue. Malgré le fait d'avoir enlevé cette notion dans les enquêtes, on a su l'évaluer notamment via la cartographie cognitive, en demandant dans un premier temps, à l'enquêté, de citer les mots qu'il associe à son bien-être et dans un second temps d'évaluer la relation qu'il peut y avoir entre les milieux naturels (écosystèmes) qu'il fréquente ou mises en usage et ce bien être, cette relation révélant un service écosystémique.

Avec le spectre d'une crise écologique de grande ampleur, la réelle prise en compte de l'environnement en tant qu'élément indispensable et indissociable du bien être humain, pourrait être un argument de taille dans l'application

des traités, conventions et lois pour la préservation de la biodiversité.

LIENS D'INTÉRÊT

L'auteur ne déclare aucun conflit d'intérêts.

BIBLIOGRAPHIE

Abric, J.-C. (1994). L'organisation interne des représentations sociales : Système central et système périphérique. In C. Guimelli (Éd.), *Structures et transformations des représentations sociales* (pp. 73–84). Delachaux et Niestlé.

Abric, J. C. (2001). L'approche structurale des représentations sociales : Développements récents. *Psychologie et société*, 2(4), 81–104.

Abunge, C., Coulthard S., & Tim M. D. (2013). Connecting marine ecosystem services to human well-being: Insights from participatory well-being assessment in Kenya. *Ambio*, 42(8), 1010–1021. <https://doi.org/10.1007/s13280-013-0456-9>

Bizikova, L. (2011). *Understanding the contribution of the environment to human well-being: A review of literature*. International Institute for Sustainable Development. https://www.iisd.org/system/files/publications/understanding_contribution_environment.pdf

Campagne, C. S., (2015). *Évaluation des services écosystémiques potentiellement rendus par les zones humides des territoires du SAGE Scarpe aval et du Parc naturel régional Scarpe-Escaut*. Rapport d'étude, Parc naturel régional Scarpe-Escaut – Institut méditerranéen de biodiversité et d'écologie marine et continentale. [\[aval.fr/system/files/202006/201509_Rapport_etude_SE_IMBE_PNRSE_VF_HD_a_imprimer_avec_supA3.pdf\]\(https://www.sage-scarpe-aval.fr/system/files/202006/201509_Rapport_etude_SE_IMBE_PNRSE_VF_HD_a_imprimer_avec_supA3.pdf\)](https://www.sage-scarpe-</p></div><div data-bbox=)

Cosquer, A. (2021, 30 Août). *Bien-être : Pourquoi la nature nous fait (vraiment) du bien et comment la science l'explique*. 20 minutes. <https://www.20minutes.fr/sante/3108071-20210830-bien-etre-pourquoi-nature-fait-vraiment-bien-comment-science-explique>

Duraiappah, A. K. (2004). *Exploring the linkages: Human wellbeing, poverty and ecosystem services*. United Nations Environment Programme and the International Institute for Sustainable Development.

Durpas, J. (2014). *Évaluation économique des services écosystémiques dans la région de Montréal : Analyse spatiale et préférences exprimées*. [Thèse de Doctorat]. Université de Montréal.

Ervin, J. K. J., Mulongoy, K., Lawrence, E., Game, D., Sheppard, P., Bridgewater, G., Bennett, S. B., Gidda, & Bos, P. (2010). Making protected areas relevant: A guide to integrating protected areas into wider landscapes, seascapes and sectoral plans and strategies. *CBD Technical Series*, 44. <https://www.cbd.int/doc/publications/cbd-ts-44-en.pdf>

Fisher, B., Turner, R. K., & Morling, P. (2009). Defining and classifying ecosystem services for decision making. *Ecological Economics*, 68(3), 643–653. <https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2008.09.014>

Galand, C., & Salès-Wuillemin, É. (2009). Apports de l'étude des représentations sociales dans le domaine de la

santé. *Sociétés*, 105, 35-44.
<https://doi.org/10.3917/soc.105.0035>

Geneletti, D. (2011). Reasons and options for integrating ecosystem services in strategic environmental assessment of spatial planning. *International Journal of Biodiversity Science, Ecosystem Services & Management*, 7, 143-149.
<https://doi.org/10.1080/21513732.2011.617711>

Rey-Valette, H., & Mathé, S. (2014, juillet). *Définition et perception des services écosystémiques* [Journées de recherche]. 4^e Journée recherche Filière Piscicoles, Paris.

Yildirim, H. (2017). *Approche écosystémique et institutionnelle du développement durable territorial : Le panier de services écosystémiques dans la Péninsule de Karaburun (Turquie)* [Thèse de doctorat, Université de Montpellier]. Theses.fr.
<https://www.theses.fr/2017MONTDo41>

Jodelet, D., (2003). *Les représentations sociales* (7ème éd.). Presses Universitaires de France.

Millennium Ecosystem Assessment (2005). *Évaluation des écosystèmes pour le Millénaire*, <http://www.millenniumassessment.org/fr/>

Moscovici, S. (1961). *La psychanalyse, son image et son public. Étude sur la représentation sociale de la psychanalyse*. Presses Universitaires de France.

Pesche, D., & Hrabanski, M. (2016). Les services écosystémiques dans les politiques internationales. In P. Méral, & D. Pesche (Éds.), *Les services écosystémiques : Repenser les relations nature et société* (pp. 37-52). Éditions Quæ.

Poignonec, D. (2006). *Apport de la combinaison cartographie cognitive/ontologie dans la compréhension de la perception du fonctionnement d'un écosystème récifo-lagonaire de Nouvelle-Calédonie par les acteurs locaux* [Thèse de doctorat, École Nationale Supérieure Agronomique de Rennes – ENSAR]. Archives Ouverte HAL-IRD. https://hal.ird.fr/tel-01171603/file/Poignonec_These_Vol_1-red.pdf

Prévot, A. C., & Geijzendorffer, L. (2016). Biodiversité, services écosystémiques et bien-être. In P. Roche, I. Geijzendorffer, I., H. Levrel, & V. Maris (Éds.), *Valeurs de la biodiversité et services écosystémiques* (pp. 89-102). Édition Quæ.

Sabater, V. (2021, 15 novembre), Mer et santé : Une source inépuisable de bien-être. *Nos pensées*. <https://nospen-sees.fr/mer-et-sante-une-source-inepuisable-de-bien-etre/>

Union des Comores (2014). *Stratégie de croissance accélérée et de développement durable - Comores (sca2d) 2015-2019*. https://www.paris21.org/sites/default/files/Comores%20SCA2D%202015_2019%20VF%20du%2030Nov2014.pdf

Union des Comores (2016). *Stratégie nationale et plan d'action actualisés pour la diversité biologique_v2*. <https://www.cbd.int/doc/world/km/km-nbsap-v2-fr.pdf>

Tolman, E. C. (1948). Cognitive maps in rats and men. *Psychological Review*, 55(4), 189-208.
<https://doi.org/10.1037/h0061626>

Vuillot, C. (2015). *Paysages agricoles et biodiversité dans les représentations so-*

ciales et les modèles mentaux des agriculteurs. Une approche comparée de quatre régions françaises [Thèse de doctorat]. AgroParisTech.

PRÉSENTATION DE L'AUTEUR

Nassim Said Abdallah

Université de La Réunion, IRD- UMR ESPACE DEV, France

Ses travaux de recherches s'insèrent dans les travaux du groupe de recherche *Littoraux, îles et Archipels, Diversité, vulnérabilité, Viabilité et Adaptabilité* (LADIVA) de l'UMR Espace-DEV. Ils sont centrés sur les concepts de services écosystémiques, bien être, et représentations sociales appliqués à la gestion de la biodiversité. Ils relèvent à la fois de l'économie de l'environnement, de la géographie de la conservation et de la psychologie sociale.

Contact : nassim_peace@yahoo.fr

Pour citer cet article :

Said Abdallah, N. (2023). Représentations sociales de la relation entre bien-être et environnement naturel à travers la notion de services écosystémiques : Application à la réserve de biosphère de Mohéli - Comores. *Sciences & Bonheur*, 8, 105–121.

Clémentine Rossier

Marlyne Sahakian

Frédéric Minner

Réduction volontaire du temps de travail conjugal en Suisse occidentale : Quelles implications pour le bien-être et la consommation durable ?

Voluntary reduction of couples' working time in Western Switzerland: What are the implications for well-being and sustainable consumption?

RÉSUMÉ

La réduction du temps de travail payé est l'une des solutions envisagées pour diminuer la consommation et donc l'empreinte écologique dans les pays à revenus élevés. Or, les personnes qui travaillent à plein temps ont des meilleures trajectoires de santé et de bien-être sur le long terme, et le retrait de l'emploi est l'un des moteurs de la persistance des inégalités de genre. Dans cette étude exploratoire menée fin 2018 en Suisse occidentale, nous avons conduit des entretiens approfondis auprès d'un échantillon de personnes en couple avec des charges familiales ($N = 17$). Dans 14 cas, les deux membres ont diminué leur temps en emploi. Nous les avons questionnés sur leur bien-être et leurs pratiques de consommation. Cette démarche nous permet d'imaginer les résultats ainsi que les limites de programmes de réduction volontaire de travail pour tous, visant à promouvoir une

consommation durable tout en favorisant l'égalité de genre. Nous utilisons le cadre conceptuel des besoins humains permettant de relier l'emploi, le genre, le bien-être et la consommation durable. Nos données indiquent qu'une partie des personnes de l'échantillon jouissent d'un niveau de bien-être élevé et d'une relative égalité de genre dans la répartition du travail payé et domestique, tout en limitant leur consommation et son impact écologique. Cependant, la réduction du travail payé des deux membres du couple dépend largement de l'adoption des normes non consuméristes et est donc presque exclusivement le fait de personnes au capital culturel élevé. De plus, les inégalités de genre sont compatibles avec le bien-être, si elles sont valorisées socialement. Par ailleurs, les styles de vie réellement économes en ressources naturelles ne semblent possibles que pour les personnes qui vivent dans des milieux qui offrent des options écologiques par défaut. Enfin, l'impact de ces styles de vie sur le bien-être à long terme des participants restent incertain : les couples interrogés se caractérisent par une absence de discours sur leur futur. À l'inverse, quelques personnes atypiques de l'échantillon (temps partiel conjugal adopté en fin de carrière, ou par un seul membre du couple) qui n'ont cédé à l'appel de la réduction du travail payé qu'après avoir assuré le financement de leur retraite. Nous concluons à la centralité du dispositif de politiques publiques pour viabiliser la réduction du travail pour un bien-être durable.

MOTS-CLÉS

Réduction de travail volontaire ; Égalité de genre ; Consommation durable ; Bien-être ; Besoins humains.

ABSTRACT

Reducing paid work time is one of the solutions being considered to reduce consumption and thus the ecological footprint in high-income countries. However, people who work full-time have better long-term trajectories for health and well-being, and withdrawal from employment is one driver of persistent gender inequalities. In this exploratory study conducted in late 2018 in Western Switzerland, we conducted in-depth interviews with a sample of individuals ($N=17$) in couples with family responsibilities; in 14 cases, both members decreased their time in employment. We asked them about their well-being and their consumption practices. This material helps us to imagine the outcomes and limitations of voluntary work reduction programs for all, aimed at promoting sustainable consumption while promoting gender equality. We use the conceptual framework of human needs to link employment, gender, well-being, and sustainable consumption. Our data indicate that a portion of the sample enjoys a high level of well-being and relative gender equality in the distribution of paid and domestic work, while limiting their consumption and the ecological impact thereof. However, the reduction of paid work by both members of the couple depends largely on the adoption of non-consumerist norms and is therefore almost exclusively the work of people with high cultural capital. Moreover, gender inequalities are compatible with well-being, if they are socially valued. Furthermore, truly resource-efficient lifestyles seem to be possible only for people who live in environments that offer ecological options by default. Finally, the impact of these lifestyles on the long-term well-being

of the participants remains uncertain: the couples interviewed are characterized by an absence of discourse on their future, in contrast to the few atypical individuals in the sample (part-time work adopted at the end of their career by both members, or by only one member, of the couple) who only followed the call to reduce paid work after securing their retirement finances. We conclude that the public policy system is central to making work reduction viable for sustainable well-being.

KEYWORDS

Voluntary work reduction; Gender equality; Sustainable consumption; Well-being; Human needs.

1. INTRODUCTION

Dans les pays à hauts revenus, de nombreuses critiques contestent l'idée que la « croissance verte » suffira pour réaliser la transition vers la durabilité écologique (Hickel & Kallis, 2020). La croissance économique couplée à des solutions technologiques semble en effet insuffisante à la réalisation des objectifs de préservation des ressources naturelles et de justice sociale (Rees, 2002). Pour de nombreux penseurs, vivre à l'intérieur des limites planétaires implique aussi une réduction absolue de la consommation dans les pays à hauts revenus, c'est-à-dire l'adoption d'un mode de vie plus « sobre » ou « décroissant » (Princen 2005 ; Martinez-Alier et al., 2010).

La réduction du temps de travail payé est une des solutions envisagées pour favoriser la sobriété au Nord (Gough, 2017 ; Kasser & Brown 2003 ; Schor 2005 ; UNEP 2008 ; Victor 2008). La réduction du temps passé en emploi

diminue en effet les revenus des ménages et donc les ressources à disposition pour la consommation. De plus, elle permet une modification des formes de consommation, le temps libre dégagé favorisant des pratiques plus respectueuses de l'environnement, comme la mobilité douce ou la préparation des repas à domicile (Nässen & Larsson, 2015).

Cela étant, une abondante littérature montre que le travail payé est un des facteurs clés du bien-être et de la santé des individus. Le travail à plein temps (de qualité minimale) en particulier est causalement associé à une meilleure situation financière, à une meilleure santé physique et au bien-être psychologique (SSAC, 2016). Une exception importante concerne les femmes qui s'investissent dans le travail familial : elles conservent hors emploi -aux âges médians- un niveau de bien-être équivalent à celui des personnes en emploi, surtout dans les contextes de genre moins progressistes (Notten et al., 2017 ; Hagqvist et al., 2017). Cependant les femmes qui se retirent du marché du travail semblent plus précarisées au niveau financier et de la santé dans la deuxième partie de leur vie (Carmichael & Ecolani 2016); les normes de genre favorisant le retrait de l'activité payée au profit de l'investissement familial seraient donc « trompeuses » à l'échelle d'une vie (Widmer & Spini 2017).

Au vu des bénéfices importants liés à l'emploi à temps plein, et aux désavantages des femmes en la matière, une politique de durabilité ambitionnant de diminuer la consommation des populations à travers une réduction du temps de travail devra donc concerner autant les hommes que les femmes, voire en priorité les hommes. La Suisse est, avec les Pays-Bas, le pays d'Europe où le temps partiel masculin est le plus développé [12% des hommes vivant avec des

enfants de 0 à 12 ans, Enquête Suisse Population Active (2019)], même si ces taux restent faibles par rapport à la part des femmes en temps partiel. En raison d'un certain déficit de soutien institutionnel à la conciliation travail-famille, l'entourage familial -y compris le partenaire- y est largement sollicité pour permettre aux mères de garder un emploi souvent à temps partiel. De plus, les niveaux de salaire relativement élevés permettent dans certains cas d'envisager une réduction du temps de travail des deux conjoints (Rossier et al., 2023).

Dans cette étude exploratoire, nous avons recruté de manière raisonnée en Suisse occidentale un échantillon de 17 individus qui ont des charges de famille, sont en couples et dans 14 cas, où les deux partenaires ont diminué volontairement leur temps de travail payé. Les discours recueillis lors d'entretiens semi-directifs sont analysés pour décrire les conditions favorables au maintien d'un niveau de bien-être élevé après la réduction volontaire du temps de travail conjugal, et définir dans quelle mesure la réduction de revenus et du temps travaillé s'est traduite -ou non- par une consommation plus compatible avec le respect des limites écologiques. Nous terminons en réfléchissant aux évolutions sociétales qui semblent nécessaire pour favoriser simultanément des pratiques de consommation plus sobres et le bien-être des individus.

2. CADRE CONCEPTUEL ET REVUE DE LA LITTÉRATURE

La sécurité économique et l'emploi sont des dimensions essentielles de l'épanouissement des individus, dans des modalités qui varient fortement en fonction des rapports de genre. Ces thématiques ont été largement traitées depuis le milieu du 20^{ème} siècle, notam-

ment dans la perspective des droits humains et des capacités. Elles constituent, avec d'autres fondements sociaux, le socle des politiques sociales développées dans les pays à hauts revenus (Gasper, 2007). Aujourd'hui, l'humanité est confrontée à un autre enjeu de taille : transformer ses modes de production et de consommation pour respecter les limites écologiques planétaires (Rockström et al., 2009), tout en continuant à progresser en matière de justice sociale. En 2015, les Nations Unies ont rassemblé l'ensemble des objectifs sociaux et écologiques auxquels souscrivent les pays du monde dans l'Agenda 2030. Cet agenda est assorti d'un système de suivi : les Objectifs du Développement Durable (ODD). Le « *doughnut* » de Kaye Raworth (2017) propose une visualisation alternative (plus lisible) de ces objectifs : à l'intérieur du *doughnut* figurent les différents fondements sociaux à atteindre ou maintenir (dont la sécurité économique, l'emploi, l'égalité de genre) et à l'extérieur de celui-ci sont représentées les différentes limites planétaires.

Dans le présent travail nous nous intéressons dans le contexte de la Suisse à trois minima sociaux : la sécurité économique, l'emploi et l'égalité de genre, et à leurs effets sur le bien-être, d'une part, et la consommation durable des individus d'autre part. Pour penser le lien entre ces minima sociaux, le bien-être individuel, et les pratiques de consommation (plus ou moins viables d'un point de vue environnemental), nous nous appuyons sur la Théorie des Besoins Humains de Doyal et Gough (1991). Cette théorie postule que le fonctionnement non altéré (i.e., « *non impaired* ») d'un individu en société (i.e., sa « participation sociale ») est assuré lorsque l'ensemble de ses besoins humains sont satisfaits. Les *besoins humains* sont d'ordre matériel (e.g., nutrition, accès aux soins), sécuritaire (e.g.,

économique, physique), affectif (e.g., enfance sécurisée, relations proches) ou éducatif (e.g., accès à la formation). Leur satisfaction dépend de satisfacteurs spécifiques (e.g., un système de soins) mais aussi d'un *contexte social capacitant* (i.e., « pré-conditions sociales ») incluant la transmission identitaire (valeurs communes favorisant l'épanouissement de chacun), la protection des droits civiques et politiques, et la provision d'opportunités de réalisation de soi. L'ensemble (i.e., satisfaction des besoins au niveau individuel par des satisfacteurs et contexte social capacitant) permet aux individus d'être acteurs de leur propre vie (i.e., « autonomes ») et en santé physique optimale, et donc de « participer socialement ». La théorie des besoins humains est compatible avec la théorie des capacités et le cadre des droits humains, tout en les dépassant (Gough, 2015). En effet, une liste universelle des besoins et des conditions sociales capacitantes est proposée (i.e., contrairement aux capacités), ce qui est utile pour les décideurs politiques (permet de s'accorder plus aisément sur les objectifs), mais avec une possibilité d'adaptation aux différents contextes. Sur ce dernier point, la théorie des besoins humains considère en effet, suivant Max-Neef (1991), que les divers satisfacteurs de besoin (et le contenu précis des contextes capacitant) varient fortement d'un contexte à l'autre. Par exemple, le besoin de logement est universel, mais ce besoin est satisfait de manière différente en fonction des contextes.

La théorie des besoins humains est particulièrement adaptée à notre propos. Tout d'abord, elle distingue les besoins humains dits « de base » (i.e., la

santé physique et « l'autonomie »¹) des autres besoins humains dits « intermédiaires » (e.g., la sécurité économique, l'emploi) Dans cette perspective, la satisfaction des besoins de base (santé et autonomie) résulte de la satisfaction des besoins intermédiaires et du contexte social capacitant, structuration qui reflète celle des recherches en santé ou sciences sociales qui lient l'emploi et le genre à la santé. Par ailleurs, Gough (2017) a positionné la satisfaction des besoins humains par rapport à la question de la durabilité, en soulignant que les satisfacteurs de besoins ont des impacts environnementaux variables. En effet, les besoins humains intermédiaires peuvent être satisfaits par des satisfacteurs polluants (par exemple un logement gourmand en espace et en énergie) comme par des satisfacteurs plus écologiques (un logement plus petit consommant peu d'énergie, fait de matières recyclées et recyclables). La transition durable n'occasionnera donc pas de perte de bien-être, si les minima socialement définis restent atteints et que le contexte reste capacitant. Dans ce qui suit, nous considérons de manière plus détaillée la littérature sur le lien entre le travail payé, la santé et le genre, puis les travaux académiques sur l'impact écologique de différents types de satisfacteurs de besoins.

2.1 Travail payé, genre et santé

Dans l'imaginaire collectif, le loisir est synonyme de bien-être, le travail payé associé à la contrainte. Il est vrai que les individus font état d'émotions plus positives en fin de semaine (Ryan et al., 2010), et qu'ils déclarent typiquement des gains de bien-être au cours des semaines qui suivent une diminution du temps de travail, par exemple dans l'expérience suédoise de la journée de travail à 6h relatée par Ganster et al. (2018). De plus, les horaires de travail excessifs nuisent à la santé physique et psychique : la régulation de la durée du travail a ainsi fait l'objet de combats majeurs de la part des collectifs de travailleurs au 20^{ème} siècle (Ganster et al., 2018). Cependant, dans la limite du respect d'une durée de travail réglementaire, ainsi que dans celle des conditions minimales de qualité de l'emploi (Vanrooelen, 2019), et nonobstant les variations à court terme mentionnées², une importante littérature a établi que les personnes en emploi sont en meilleure santé physique et mentale que les personnes hors emploi (SSAC, 2016). L'association positive entre le travail payé et la santé est plus prononcée pour les emplois à temps plein, notamment en raison de leur meilleure qualité (Julia et al., 2017). Une partie de cette association est due à des effets de sélection : les individus en moins bonne santé éprouvent

¹ Pour Doyal et Gough, l'autonomie est la capacité à formuler des objectifs personnels parmi les options socialement proposées et à agir vers leur réalisation en utilisant ses compétences. L'ensemble formé par l'autonomie et la participation sociale dans la théorie des besoins humains est très proche (Gough 2017, p. 45) de la définition de la santé mentale positive formulée par les psychologues eudémoniques. Pour ces derniers, un état psychologique positif (i.e. une motivation optimale) dépend de la satisfaction de trois besoins psychologiques de base : l'autonomie, l'affiliation et la compétence (Ryan & Deci 2017). Il est par ailleurs aujourd'hui établi que la satisfaction des besoins matériels et psychologiques de base sont aussi les facteurs principaux des états émotionnels positifs ou de la satisfaction de vie (bien être hédonique) (Tay & Diener, 2011). Il ne faut pas oublier toutefois que les événements de vie ainsi que les compétences psychosociales (dont la régulation émotionnelle) associés eux-mêmes aux traumas vécus, sont d'autres facteurs, individuels ceux-là, du bien-être (Diener et al., 2018).

² Les états émotionnels fluctuent en effet constamment en fonction des circonstances immédiates. Cependant leur niveau moyen reste lui relativement fixe à moins d'une modification en profondeur des conditions de vie suite à une perte d'emploi, reprise d'emploi, déménagement, mise en couple, etc. (Diener et al. 2018).

plus de difficultés à obtenir et conserver des emplois en particulier à temps plein (Shuring et al., 2007). Cependant, des études longitudinales ont mis en évidence un lien causal substantiel entre le travail payé et la santé, en plus de la sélection (Steel et al. 2013 ; Ganster, 2018).

Deux mécanismes principaux expliquent les conséquences favorables de l'emploi pour la santé : premièrement, l'emploi procure un revenu et une sécurité économique, dimensions elles-mêmes fortement liées, à travers la satisfaction des divers besoins humains, à la santé physique (Mackenbach et al., 2008) et au bien-être psychologique (Jebb et al., 2018 ; Tay & Diener 2011). Secondement, l'emploi (de qualité minimale) donne l'occasion d'occuper des rôles socialement valorisés, un facteur clé du bien-être psychologique (Ryff, 1995). Cette propriété positive de l'emploi est connue sous le terme d'« expansion des rôles » (Barnett 2006 ; Grönlund & Öun, 2010).

Il existe cependant une exception de taille à l'association positive entre le travail payé et la santé. Dans les contextes de genre conservateurs, les femmes au foyer ou qui travaillent à temps partiel pour s'occuper de leur famille ne voient pas leur état de santé ou de bien-être péjorés par l'absence ou la diminution du travail payé (Hagqvist et al., 2017 ; Notten et al., 2017). Deux explications complémentaires ont été avancées. Tout d'abord, d'après la théorie du « conflit de rôles genrés », les hommes et les femmes, qui incarnent au quotidien des rôles de genre acquis lors de leur socialisation (Connell, 2012 ; West & Zimmerman, 1987), subissent un stress (i.e., un moindre bien-être) lorsque leurs pratiques quotidiennes contredisent les attentes de genre internalisées. Les hommes hors emploi seront ainsi non

seulement affectés par la perte des bénéfices liés à l'emploi (revenus et rôles), mais aussi stressés par leur manquement aux idéaux masculins de pourvoyeur de ressources. Les femmes hors emploi, dans les contextes de genre conservateurs, verront au contraire leurs pertes de revenus et de rôles compensées par les bénéfices liés à la performance du rôle féminin attendu. La deuxième explication, complémentaire, celle du « conflit travail-famille » (Greenhaus & Beutell, 1985), souligne que l'absence d'institutions permettant la conciliation travail-famille dans les contextes conservateurs (typiquement l'absence de garde extra-familiale) péjore les conditions de vie des femmes en emploi, puisqu'elles restent responsables des tâches familiales. Le retrait de l'emploi par les femmes aux moments où elles s'occupent de leur famille devient dès lors une option stratégique de préservation du bien-être (Grönlund & Öun, 2010). Une littérature naissante semble indiquer toutefois que ce maintien de bien-être aux âges médians des femmes qui se retirent de l'emploi dans des contextes peu dotés en politiques familiales pourrait se payer par des états de santé, de bien-être et financier péjorés en deuxième partie de vie, surtout en cas de séparation conjugale (Carmichael & Ecolani, 2016 ; Comolli & Bernardi, 2021 ; Widmer & Spini, 2017). En somme, le travail payé est associé à un bien-être plus élevé, sauf dans les situations où les normes et l'organisation sociale valorisent un retrait de l'emploi et la satisfaction des besoins humains par d'autres moyens (ici, la mise en commun des ressources au niveau du ménage).

2.2 La consommation durable

Cette différence de genre dans l'effet du travail payé sur la santé met en évi-

dence la très grande plasticité des satisfacteurs de besoins humains : cette plasticité peut également être mise à profit de la transition vers la durabilité, comme le souligne Gough (2017). Toutes les activités humaines, y compris celles qui satisfont des besoins humains, font usage de matière et d'énergie, et ont un impact en termes écologiques. Au niveau macro, au niveau de l'organisation des sociétés pour répondre aux besoins humains, les satisfacteurs "durables" sont ceux qui remplissent simultanément plusieurs besoins pour plusieurs personnes, tout en respectant les limites planétaires³. Prenant la satisfaction des besoins de base (santé physique et psychique) et la participation sociale minimale comme objectifs, on voit que leur satisfaction dans une société donnée dépendra de l'utilisation de nombreuses ressources naturelles, tel que l'accès à de l'énergie propre ou à des environnements naturels, certains satisfacteurs étant plus écologiques que d'autres. Ainsi, dans une étude sur les espaces verts dans les centres urbains, des chercheurs ont montré que de tels espaces comblent plus de besoins à la fois et pour plus de personnes que les centres commerciaux (Sahakian & Anantharaman, 2020). Les services de provisionnement énergétiques – nécessaires à presque toutes les activités humaines – peuvent aussi être organisés de manière à satisfaire de nombreux besoins simultanément (Brand-Correa & Steinberger, 2017). Répondre à des besoins, dans une situation de contrainte et de limites planétaires, permet une lecture plus élargie de la durabilité en lien avec la justice sociale : il s'agit dès lors d'organiser une société afin de répondre aux besoins du plus

grand nombre, sans compromettre la possibilité d'autres personnes – vivant aujourd'hui ou dans le futur – de combler leurs besoins (Fuchs et al., 2021).

Cependant, comme les travaux en sociologie de la consommation l'ont largement démontré, les gens ne consomment pas seulement pour satisfaire de manière immédiate leurs besoins humains, mais aussi pour démontrer et faciliter leurs affiliations à des groupes sociaux (Bourdieu, 1979). Pour parvenir à adopter des formes de consommation plus durables, les individus doivent donc bénéficier d'un référentiel normatif qui continue à soutenir leurs appartenances sociales, tout en validant les nouvelles pratiques. Sahakian (2018) souligne ainsi l'existence de « verrouillages normatifs », en plus des verrouillages technologiques, qui empêchent les individus de réduire ou changer leurs pratiques de consommation – lorsqu'ils sont emprisonnés dans des attentes sociales à propos de ce qu'ils doivent ou peuvent consommer. Ainsi, acheter plus de choses, souvent associé au cercle vicieux de la dette, des longues heures de travail et des produits prêts à l'emploi, sont autant d'éléments de la « culture de consommation » des sociétés occidentales (Schor, 1998), - un engrenage qui peut s'avérer plus puissant que l'intention des individus de consommer de manière plus durable. De manière plus générale, dans les études en durabilité, la capacité des individus à exercer une autonomie par rapport à leurs choix de consommation a été critiquée, dans le sens où une sur-individualisation des responsabilités en la matière vient obscurcir les changements plus structurels et systémiques, et donc politiques, nécessaires

³ Nous reconnaissons les « limites » de l'approche des « limites planétaires » (comme discuté dans Brand et al., 2021), mais nous utilisons néanmoins ce concept comme raccourci pour délimiter les impacts environnementaux à diverses échelles et sur plusieurs critères, tels que le changement climatique ou la perte de la biodiversité.

(Anantharaman, 2018 ; Balsiger et al., 2019 ; Cairns, 1998 ; Maniates, 2001). Ces critiques suggèrent de dépasser l'unité de changement que constitue le consommateur individuel pour considérer plutôt les systèmes de provisions aux niveaux meso et macro, ainsi que l'action collective, comme les lieux-clés des transformations nécessaires.

Pour conclure cette section, la notion de bien-être se réfère dans cet article à un état de santé psychologique optimal (i.e., saisi par la participation sociale et l'autonomie), atteint lorsque les divers besoins humains et préconditions sociétales (i.e., un contexte normatif capacitant) sont au rendez-vous, le contexte modelant tant les niveaux minimaux de satisfaction des besoins que le contenu précis des référentiels normatifs transmis. Un bien être « durable » prend en compte la dimension matérielle du bien-être, ou les produits et services nécessaires pour satisfaire les besoins. La « durabilité » est atteinte quand la capacité de répondre aux besoins d'un groupe ne nuit pas à la possibilité de se faire pour d'autres, dans le cadre de limites planétaires. Nous partons ainsi de l'idée qu'un travail à temps partiel volontaire des deux conjoints, assorti d'un revenu plus bas, est aujourd'hui en Suisse suffisamment fréquent pour être compatible, dans la plupart des cas, avec la satisfaction des besoins humains et le bien-être psychologique des personnes, à certaines conditions toutefois qu'il s'agira d'explorer. Par ailleurs, nous postulons qu'une diminution du travail payé conjugal s'accompagnera de pratiques et de consommation plus écologiques, au vu du gain de temps et de la baisse de revenus engendrée, mais seulement dans certaines situations, qu'il s'agira aussi d'éclairer. En effet, les personnes devront participer à un univers culturel qui valorise les pratiques durables. De

plus, malgré les éventuelles bonnes volontés individuelles, les contraintes systémiques qui pèsent sur l'adoption de pratiques plus sobres resteront probablement puissantes pour ces couples aussi.

3. APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE ET CONTEXTE SUISSE

Notre objectif est de comprendre comment des personnes en couple avec famille ont réduit tous les deux leur temps de travail, et les implications de ces changements pour a) la satisfaction de leurs besoins humains et leur bien-être, selon le genre, et b) la quantité et qualité de leur consommation, les deux points en relation avec les attentes sociales et leurs ressources, ainsi que les impacts estimés en termes écologiques. Procédant par échantillonnage raisonné, nous avons recruté 17 personnes ($N = 17$) qui ont diminué leur temps de travail de manière volontaire et qui ont des charges familiales. Dix de ces répondants sont des hommes. La plupart ont des enfants de 12 ans ou moins au moment de l'entretien. Deux personnes sont à la retraite et s'occupent régulièrement de leurs petits-enfants. Une personne a un enfant adulte mais s'occupe d'un parent vieillissant. Dans 14 cas, les deux partenaires travaillent (ou travaillaient) tous les deux à temps partiel. Parmi eux, une mère et son ex-compagnon partagent la garde d'un enfant. Dans trois situations de l'échantillon, seul le répondant travaille à temps partiel (le partenaire à temps plein). Ces entretiens ne sont pas mobilisés pour l'analyse principale, mais servent de cas contrastes. Tous les répondants ont ou avaient des emplois de niveau moyen (par exemple, entraîneur sportif, administratrice, musicien-enseignant) ou de niveau moyen-supérieur (par exemple,

professeur du tertiaire, architecte d'intérieur, responsable dans une organisation non-gouvernementale). Un effort a été fait pour obtenir une diversité de profils en ce qui concerne la consommation. Pour ce faire, un certain nombre de répondants ont été recrutés par boule de neige à partir du cercle de connaissance des auteurs, d'autres dans des structures telles que des magasins en vrac, coopératives d'habitation, ou des sites web d'associations écologiques locales. La plupart des répondants habitent dans la région genevoise ou l'arc lémanique.

Ces entretiens ont été conduits en français à l'automne 2018, enregistrés, transcrits et anonymisés. Pour l'analyse, nous avons commencé avec les trois thèmes qui ont structuré le guide d'entretien : conciliation travail-famille, implications pour la satisfaction des besoins humains et le bien-être par genre, implications pour la consommation. Par la suite, une analyse de type inductif a permis de dégager des thèmes supplémentaires qui ont structuré la discussion des résultats.

Les personnes interrogées restent des cas fortement sélectionnés. En Suisse, parmi les couples qui ont des enfants de moins de 25 ans habitant avec eux, seuls 6% sont engagés professionnellement avec deux temps-partiels ; le modèle dominant est celui des hommes à temps plein et des femmes à temps partiel (54%), suivi des hommes à temps plein et des femmes non actives professionnellement (23%) (OFS, 2017). La Suisse est souvent classifiée avec les pays anglo-saxons libéraux dans les typologies de politiques familiales (Gauthier 2002 ; Korpi et al. 2013). Cependant, alors que le marché propose des solutions de garde externe à moindre coût dans les premiers, le niveau élevé des salaires en Suisse (aussi celui du personnel de garde) fait que les coûts de la garde

sont souvent plus chers que l'un des salaires parentaux une fois que les impôts sont pris en considération. Il est de ce fait souvent moins coûteux pour un parent d'arrêter de travailler, le plus souvent les mères qui ont anticipé en choisissant une trajectoire professionnelle moins exigeante (Gianettoni et al., 2015). L'arrivée des enfants est de ce fait un moment pivot de l'actualisation des inégalités de genre en Suisse (Le Goff & Levy, 2016). C'est pourquoi le bien-être diminue temporairement pour les femmes après la deuxième naissance en Suisse, contrairement à ce qui est observé ailleurs en Europe (Mikucka & Rizzi, 2019).

4. RÉSULTATS

La présentation des résultats est organisée comme suit. Tout d'abord, nous expliquons comment et pourquoi les participants ont réduit leur temps de travail, en lien avec leurs attentes sociales. Ensuite, nous décrivons comment et quels besoins humains sont satisfaits et quels niveaux de bien-être sont atteints par les participants, ainsi que leur consommation (i.e., diminution de la consommation et choix de types de consommation à moindre impact environnemental), toujours en relation avec les attentes sociales mais également en fonction des ressources à disposition aux niveaux individuel et social.

4.1 La réduction du temps de travail payé : Des motivations aux attentes sociales

Trois raisons principales sont données pour expliquer le passage à un temps partiel, les répondants citant la plupart du temps plusieurs raisons à la fois : améliorer le bien-être personnel ($n = 11$), avoir plus de temps pour s'occuper des enfants ($n = 12$), être plus alignés

aux valeurs écologiques ($n = 9$). L'ensemble des 14 répondants présentent leur réduction du temps de travail en emploi comme un choix. Cependant, pour certaines personnes, cette diminution semble liée à des déconvenues dans la sphère professionnelle. Par exemple, Luc, qui avait un emploi à temps plein en tant qu'ingénieur, explique qu'il a fait un burn-out il y a quelques années suite à des problèmes avec son supérieur hiérarchique direct. Il a arrêté de travailler pendant trois mois, est revenu à 50%, puis a repris finalement à 80%. Pendant cette période, il a pu investir du temps dans des associations et il a gardé un taux d'emploi partiel pour poursuivre cet engagement. Au moment de l'entretien, il pensait quitter son emploi d'ingénieur pour prendre un poste à 80% dans une association, ce qui impliquerait une diminution de salaire. Pierre a lui aussi fait l'expérience d'un burn-out : en tant que musicien, il explique avoir souffert de la nécessité de « commercialiser » son art. Au moment de l'entretien, il a quelques heures de travail payé par semaine et prépare une tournée musicale. D'autres participants ont vécu un épisode de santé qui semble avoir ouvert une fenêtre d'opportunité pour s'engager dans des initiatives plus porteuses de sens pour eux. Iris a perdu son emploi en début de grossesse ; après son divorce, elle a voulu renouer avec la vie professionnelle, mais sans succès pour l'instant. Elle s'occupe de sa fille, et travaille à un faible pourcentage dans un emploi de réinsertion organisé par l'agence du chômage, emploi qu'elle prise peu. Elle préfère les activités associatives qu'elle a développées entre-temps, plus épanouissantes. D'autres répondants n'ont pas vécu d'épisodes négatifs de santé, mais expliquent qu'un emploi à temps plein serait néfaste pour leur santé. Mathieu travaillait à temps plein mais a conclu

qu'une activité à 100% n'était pas tenable, à cause de la fatigue, du stress et du manque d'attention occasionnés ; il a changé de domaine d'activité pour pouvoir travailler à 60%. Juliette n'a jamais travaillé à plein temps, expliquant qu'elle se sentait incapable (physiquement et mentalement) de maintenir ce rythme. Deux autres répondants, Marc et Jonas, n'évoquent pas de problèmes de cette sorte, mais ont fait l'expérience du temps non travaillé pour d'autres raisons, ce qui leur a permis d'en apprécier les avantages. Marc, salarié dans le domaine du spectacle, est sans activité entre deux représentations ; il met ce temps à profit pour développer une activité artistique dont il ne pourrait plus se passer. Jonas, à qui on a offert une fois un poste à 60%, explique qu'il s'est senti partiellement en vacances de manière permanente à cette occasion, et ne peut plus imaginer un temps plein après cette expérience.

En ce qui concerne les motivations liées au soin des enfants, elles sont citées par toutes les femmes interrogées. Ce discours féminin unanime reflète les normes sociales faisant encore des mères les pourvoyeuses principales de travail familial dans le contexte suisse (Le Goff & Levy, 2016). Sandrine explique que lorsqu'elle travaillait à temps plein dans une autre ville (avec des temps de transport longs), elle était complètement stressée et se retrouvait souvent à élever la voix à la maison. Elle a pris un emploi à 60% près de chez elle, même s'il est moins stimulant intellectuellement. Plusieurs hommes de l'échantillon évoquent cependant aussi cette raison : pour eux, prendre soin des enfants est important afin de créer une distribution des tâches plus équitable au sein de leur couple. Nicolas, qui était employé à temps plein en tant qu'ingénieur, commençait à en avoir assez de son travail :

il a arrêté complètement à la fin du congé maternité de sa compagne pour prendre soin de leur premier enfant, et le deuxième a suivi rapidement. Au moment de l'entretien, il pensait reprendre un emploi compatible avec son investissement parental, tout en soulignant la rareté de ce genre d'emploi. De même Cyril, ayant une fille née 7 mois avant l'entretien, a diminué son taux d'activité pour éviter d'instaurer un déséquilibre dans son couple. Jonas de son côté pense que le temps plébiscité par la plupart des pères est une approche bien « maigre », comme il le dit, de l'égalité de genre. Matthieu lui voulait être présent pour ses enfants car son père était plus absent pendant sa propre enfance. À noter que dans cet échantillon, la plupart des hommes ont des temps partiels assez élevés (80%), ce qui reflète la situation en Suisse. Jonas (à 50%) est souvent le seul père présent aux différentes activités de la petite enfance auquel il accompagne son fils ; il souligne que la « culture du travail est très importante » pour les hommes dans ce pays.

La troisième motivation est l'ambition de vivre de manière plus écologique. La plupart des répondants (9/14) explique qu'ils ne souhaitent pas contribuer à la société de surconsommation, et évoquent les effets positifs pour l'environnement de la diminution des cycles de productivité et de consommation. Par exemple, Sandrine, qui a changé son emploi pour se consacrer à sa famille, trouve aussi :

« Très important de ne pas tomber dans un système où on travaille beaucoup et on se consacre surtout au travail, ce qui reflète notre société de consommation. [...] J'ai voulu changer de travail pour donner plus de place à l'humain. [...]

Avec moins on consomme moins, ce qui correspond aussi à quelque chose que je trouve juste. »

L'argument écologique vient donc soutenir les autres raisons. Mais au-delà d'un positionnement général en faveur d'un mode de vie moins consumériste, certains répondants soulignent également que le temps hors emploi leur permet de mettre en place des styles de vie plus durables. Par exemple, Simon se félicite de contribuer concrètement par son jardinage et autres échanges de produits à « nourrir le moins possible ce qui peut être capitaliste ». On reviendra sur ce point plus bas.

Si la plupart des répondants ont mentionné les trois motivations à la fois ($n = 8$), d'autres n'ont fait état que de deux d'entre elles ($n = 4$) ou que d'une seule ($n = 2$). Le mode de recrutement (qui ciblait des personnes en temps partiel conjugal avec charges de famille et une diversité de pratiques de consommation y compris des personnes pratiquant la sobriété) explique sans doute en partie pourquoi les valeurs de temps en famille, d'égalité de genre, et d'écologie sont fortement présentes dans l'échantillon. Cependant, ces trois motivations reflètent aussi une forme de contre-culture au paradigme dominant du gain économique et de la quête de productivité comme moteur principal des choix de vie.

4.2 Satisfaction des besoins humains et bien-être

En analysant les réponses à la liste des besoins humains proposée pendant l'entretien⁴, ainsi que les parties de discours décrivant la participation sociale et l'autonomie des répondants, nous avons classé les répondants en trois

⁴ À la fin de l'entretien, les participants réagissaient à une liste de besoins humains élaborées pour la Suisse par Di Giulio et Defila (2020).

groupes : niveau de bien-être bas ($n = 3$), niveau modéré ($n = 5$) et niveau élevé ($n = 6$) (Tableau 1). Dans le cas optimal d'un bien-être élevé, les participants sont tous pleinement acteurs de leur vie et s'épanouissent dans des affiliations sociales multiples : ils mènent des activités, payées et non payées, qu'ils ou elles ont choisi et qu'ils valorisent, et qui sont

valorisées socialement ; ils entretiennent à l'occasion de ces activités de nombreuses relations sociales. Ces personnes ont toutes des niveaux d'éducation élevés, et des emplois bien payés, bien que les revenus du ménage soient parfois modestes lorsque les pourcentages de temps travaillé sont peu élevés.

Tableau 1. Niveau de bien-être, individus en couple avec famille, temps partiel conjugal

	Bien-être fragile ($n = 3$) <i>Matthieu, Iris, Pierre</i>	Bien-être satisfaisant ($n = 5$) <i>Juliette, Cyril, Simon, Marc, Nicolas</i>	Bien-être prononcé ($n = 6$) <i>Sandrine, Luc, Laurence, Jonas, Beatrice, Marianne</i>
Épargné par événements de vie ou stress chronique	0	0 ou 1	1
Resources socio-économiques	1	0 ou 1	1 ou 2
Compétences psychosociales	1	2	2

Les répondants qui ont un niveau modéré de bien-être ont plus de contraintes et moins d'opportunités pour exercer leur autonomie. Certains de ces répondants jouissent par ailleurs d'une situation socioéconomique moins favorable. En particulier, Simon, le seul travailleur manuel de l'échantillon, dont la partenaire ne travaille pas pour s'occuper de leur enfant en âge préscolaire et qui paye une pension pour ses deux premiers enfants à son ex-femme, n'a pas un niveau de salaire qui lui permet de répondre à l'ensemble de ses besoins. Par exemple, il repousse des soins dentaires et d'autres achats importants par manque de fonds. Son travail payé (à 80%) est répétitif et ne lui apprend rien : il diminuerait son temps de travail sans hésiter si cela était possible du point de vue financier. En outre, son niveau de formation ne lui permet pas d'envisager

un autre projet professionnel. Cependant, les diverses activités artistiques, manuelles et collectives qu'il poursuit dans son temps libre lui permettent tout de même de jouir d'un niveau de bien-être satisfaisant.

Les autres personnes dans cette catégorie de bien-être « moyenne » rencontrent soit des défis temporaires liés à un événement de vie particulier soit des contraintes professionnelles plus chroniques. Cyril est en transition : après la naissance de son premier enfant, le couple vit dans un nouvel appartement loué, coupé géographiquement de ses amis ; les semaines sont longues, entre un emploi dans une autre ville et un nourrisson à gérer à la maison ; mais le couple a divers changements positifs en perspective, dont un déménagement et la recherche d'un emploi dans la même ville. Nicolas lui est en pleine reconversion professionnelle : insatisfait de son

emploi précédent, il vient de commencer une nouvelle formation ; à plein temps au foyer avec deux petits, il souhaiterait travailler à temps partiel mais est confronté pour l'instant à un manque d'options sur le marché de l'emploi. Marc n'est pas satisfait de sa situation d'intermittent du spectacle, il trouve pénibles les ajustements entre les semaines d'activité intense et d'inactivité. Mais il apprécie énormément son emploi et ses engagements des semaines hors emploi.

Seule une minorité de répondants est caractérisée par un niveau plus faible de bien-être. Sans passer en dessous du seuil minimal de participation sociale [(i.e., « *impaired social participation* » d'après Doyal et Gough (1991)], le niveau de bien-être de ces personnes semble plus fragile, soit parce que leurs relations sociales sont plus limitées (à un petit groupe de proches et de collègues) (Matthieu, Pierre) ou que leur activité professionnelle ne leur laisse que peu d'autonomie et qu'aucune amélioration n'est en vue (Iris). Ces personnes n'ont pas une situation socioéconomique particulièrement déficitaire, mais ont connu par le passé des événements négatifs de santé ou de violence conjugale, et semblent se battre avec des compétences psychosociales un peu péjorées. Par exemple, Iris explique être rapidement dépassée par les situations ; Matthieu travaille sa gestion de la colère ; Pierre son auto-discipline. Dans les trois cas, le credo écologique leur permet de valoriser leur retrait du monde de l'emploi, et leur fournit des pistes pour recréer une participation sociale autrement, par exemple par des échanges sur internet, une affiliation à un parti politique ou des associations touchant à la thématique de la durabilité

Du point de vue du genre, notons que l'emploi à temps partiel des partenaires masculins se traduit par une implication plus importante des hommes dans la sphère domestique, sans lien évident avec le bien-être. Ainsi, Pierre, qui n'a que quelques heures de travail payé par semaine et dont l'épouse s'occupe à 80% d'un magasin, décrit comme cela leur partage des tâches domestiques : « En gros elle est censée arriver et mettre les pieds sous la table ». Il ajoute « Mais elle a gardé quand même son truc de maman ça veut dire que des fois elle prend des trucs en main, des fois elle [...] va faire de la lessive ». Ainsi, nous trouvons – comme d'autres études sur le thème en Suisse (Le Goff & Levy, 2016) que certaines tâches restent genrées, même dans les couples où les rôles habituels sont inversés pour l'emploi payé. Ou alors, les femmes continuent à être en charge des affaires domestiques, même quand le reste des tâches est réparti de manière relativement égalitaire. Par exemple Cyril dit que « les deux » effectuent les tâches domestiques. Mais il précise : « des fois, oui, elle me donne des ordres parce que... moi c'est souvent le jour après, si elle l'a pas dit, je me rends compte [...] c'est clair qu'elle a quand même une fonction importante dans le ménage ». Une répartition plus égalitaire contribue au bien-être des répondants : elle manifeste une autonomie (c'est-à-dire que les répondants ont fait des choix de vie alignées à leurs valeurs d'égalité) ; mais les répondants ne semblent pas souffrir des inégalités restantes (surinvestissement féminin de la sphère domestique même dans ces couples), parce que ces choix correspondent également aux attentes internalisées.

Soulignons enfin que les répondants n'ont évoqué que rarement leur bien-être à plus long terme, c'est-à-dire la nécessité de constituer des réserves pour

parer à de futures besoins ou événements de vie négatifs, que ce soit par rapport à leur propre futur ou celui de leurs enfants. Seul Pierre pronostique brièvement qu'il va payer « d'une autre manière à la retraite » son style de vie actuel. Marianne, aujourd'hui à la retraite et qui exerçait comme indépendante, indique aussi qu'elle a pu travailler à temps partiel grâce à la caisse de pension solide de son mari. Il est vrai que dans le contexte suisse, de nombreux besoins humains sont garantis sur le long terme : éducation publique de qualité, protection des locataires, et sécurité économique (minimale) dans la vieillesse. Cette absence de réflexion sur le futur pourrait refléter un réel manque de préoccupation des personnes qui diminuent leur temps en emploi. L'analyse des trois entretiens contrefactuels est ici instructive. Un répondant explique qu'il n'a diminué son temps de travail payé (sa femme restant à temps plein) qu'après avoir amassé une fortune personnelle qui lui permettait de partir en pré-retraite. Une autre personne continue à travailler à plein temps pour payer la maison familiale. La dernière répondante n'a semble-t-il adopté une mode de vie sobre qu'après la retraite du couple au confortable niveau de vie. Une absence de considération pour le futur pourrait donc être une des marques distinctives des personnes qui mettent en

avant, plutôt que l'accumulation de réserves pour le futur, leur bien-être et celui de leur famille dans l'immédiat.

4.3 Satisfacteurs de besoins, utilisation des ressources écologiques et effets de verrouillage

Quels que soient les principes écologiques mis en avant en relation avec les motivations du passage à temps partiel, les participants de l'étude font preuve de différents degrés d'engagement quand il s'agit de mettre en place un mode de vie sobre, ou de réduire la consommation dans des catégories à haut impact (mobilité, nourriture, chauffage) (Tableau 2). Six participants sont fortement engagés dans une démarche de sobriété : le temps passé en dehors de la sphère professionnelle est investi dans le jardinage, la confection du pain ou de ses propres produits de nettoyage. Ces personnes échangent des produits et des services faits maison, et recherchent des produits de seconde main, pour réduire l'impact écologique de leurs modes de consommation, comme ils l'entendent. Ils se déplacent à pied, en transport public ou en train et évitent l'avion. Ils achètent presque tous leur nourriture au marché et préfèrent les produits locaux et bio, vendus sans emballage et en vrac.

Tableau 2. Patterns de consommation durable dans des couples à temps de travail réduit

Durabilité faible Pas de réduction significative de la consommation (n = 5)	Durabilité modérée Consommation réduite dans certains domaines (n = 3)	Durabilité forte Consommation réduite dans tous les domaines (n = 6)
Matthieu, Juliette, Cyril, Sandrine, Luc	Pierre, Laurence, Simon	Iris, Nicolas, Marc, Jonas, Béatrice, Marianne

Un deuxième groupe de participants reflète un engagement plus modéré dans

la consommation durable : ils achètent des produits bio, locaux et en vrac et ont

des jardins potagers, ils ont des activités de loisirs à faible impact écologique comme la randonnée ou les jeux de société, mais ils continuent certaines pratiques intensives en ressources, comme les voyages en avion ou la voiture familiale. Finalement, le troisième groupe adhère aux pratiques les plus faciles à adopter en matière de durabilité : ils essaient de privilégier les produits alimentaires biologiques au supermarché et les transports publics, mais n'ont pas changé leurs modes de consommation et pratiques du quotidien plus avant vers la durabilité.

Notre résultat principal est que les modes de vie plus durables demandent, au niveau individuel, du temps, – une ressource incontournable –, bien plus que des ressources financières ou relationnelles. Jardiner ou produire des œufs demandent du temps, tout comme la confection de ses propres produits de nettoyage, ou le fait de trouver des produits de seconde main, ou de réduire ses déchets en achetant en vrac. Les ressources financières comptent toutefois aussi : les chaussures de bonne qualité et les vêtements durables sont perçus comme trop coûteux par certains répondants, contrairement aux produits moins coûteux, comme les aliments d'origine locale et biologique. Cependant, la question des ressources matérielles et énergétiques consommées au cours d'activités de loisir comme le téléchargement de film ou de musique ou dans les soins de santé et services d'assurance n'a pas du tout été abordée par les répondants. L'énergie indirecte liée à différentes formes de consommation reste invisible à la plupart d'entre eux.

L'un des défis les plus significatifs quand on considère à la fois le bien-être et la durabilité semble lié à l'endroit où les gens habitent : les gens ne vont pas

déménager pour des habitations plus efficaces énergétiquement ou dans des espaces moins grands (avec toutes les conséquences en termes d'usage énergétique, pour le chauffage par exemple, ou de transport), parce que le logement est un satisfacteur synergique – qui répond à plusieurs besoins à la fois. Le logement satisfait de nombreux besoins essentiels à la participation sociale : relations sociales dans le quartier, par exemple, ou proximité des membres de la famille, ou de l'emploi. La centralité de l'emploi pour le bien-être, et les contraintes inévitables en temps qu'il implique, explique aussi que les gens préfèrent habiter dans des zones à proximité de leur emploi. Ils apprécient aussi la valeur symbolique ou financière de leur logement, lorsqu'ils habitent dans des quartiers cossus ou avec un loyer favorable. Alors que les coopératives d'habitation se sont développées en Suisse occidentale ces dernières années, un mode d'habitation qui offre des avantages tant du point de vue social qu'écologique, ces modes d'habitation restent relativement rares en Suisse orientale et beaucoup de personnes ne considèrent pas cette option. Dans l'échantillon, Simon par exemple habite dans une yourte sur un terrain partagé avec plusieurs familles, un mode de vie extrêmement compatible avec des objectifs de sobriété. Luc, qui pour l'instant n'a pas un mode de vie particulièrement écologique, va bientôt déménager dans une coopérative : il partagera alors sa voiture avec d'autres personnes, disposera d'une coopérative alimentaire à proximité pour ses achats, et le bâtiment a un jardin de légumes commun sur le toit. La durabilité de son mode de vie, après son déménagement, sera bien moins dépendante de ses choix actifs et de son temps, et sera grandement facilitée par les opportunités en présence. Luc sera alors dans une position

par défaut favorable, où le choix de vivre dans une habitation écologique « verrouille » les options de consommation les plus durables : les modes de transport ou d'alimentation durables deviennent les solutions les plus faciles.

La dimension systémique des problèmes de durabilité semble perçue par certains répondants, en particulier les personnes qui ont choisi de réduire leur temps de travail pour des raisons écologiques. Comme le dit Marc de manière éloquente :

« Je parle de notre société, nos sociétés industrialisées hyper industrialisées, surtout commercialisées, c'est même plus de l'industrialisation, l'industrie s'est déplacée c'est...c'est...c'est une société de consommateurs. On a perdu... je veux dire y a plus d'artisans... il y a très peu d'artisans qui sont capables encore de faire et de réparer... On a des vêtements et des chaussures qui s'usent en un rien de temps. On n'arrête pas d'acheter et de jeter, d'acheter et de jeter, d'acheter et de jeter. »

Un discours similaire transparait dans l'entretien de Jonas, qui s'attarde moins sur les dimensions physiques des systèmes de provisionnement que sur leurs dimensions normatives, faisant allusion aux attentes de ce que la vie devrait être. Il dit apprécier pour sa part « la vie normale, pas compartimentée, spécialisée » où il n'a pas besoin de planifier pour tout et où il peut apprécier d'être flexible, de prendre les choses lentement. Il apprécie une échelle d'action locale, et tout ce qui favorise la consommation sobre. Jonas dit qu'il a « une idée très précise » de ce que pourrait être une personne vivant « en mode décroissance », et il essaye d'appliquer ces principes au quotidien et de les diffuser. Il reste que la vie à petite échelle, marquée

par l'absence de planification et une diversité de contacts de proximité, est bien loin d'être le modèle dominant de la vie bonne en Suisse aujourd'hui.

5. DISCUSSION ET CONCLUSION

Dans cette étude, nous utilisons le cadre des besoins humains (Doyal & Gough, 1991) - complété par le développement de Gough (2015, 2017) qui le situe dans le contexte de la transition écologique - comme outil heuristique pour appréhender la réduction du temps de travail payé et ses liens avec le bien-être individuel d'une part, et des modes de consommation moins coûteux en termes écologiques d'autre part. Nos résultats montrent qu'il est possible, aujourd'hui, en Suisse, de parvenir simultanément à un haut niveau de bien-être et à un mode de vie à moindre empreinte écologique dans des couples où les deux partenaires ont réduit leur temps travail payé, une option qui favorise par ailleurs une répartition plus équitable du travail domestique et du travail payé entre hommes et femmes. Par contre, la consommation durable est loin d'être systématique dans ces couples. De plus, il est clair que des niveaux de bien-être élevés sont également atteints dans des couples à deux temps-plein ou des couples plus inégalitaires, où la femme seule s'est retirée de l'emploi, pour autant que ces arrangements correspondent aux attentes sociales. Mais les résultats suggèrent aussi qu'il serait encore plus difficile de parvenir à une consommation durable pour des couples avec des familles et à deux temps pleins. En effet, pour la plupart des gens, réaliser un mode de vie durable implique un investissement personnel en heures considérable pour se procurer ou fabriquer les options moins coûteuses en ressources environnementales, – ce qui laisse peu de temps pour

résoudre cette autre équation qui est l'équilibre de vie travail-famille.

Les implications du mode de vie « mieux avec moins » sur le long terme sont cependant loin d'être claires. Les systèmes de pensions sont liés à l'emploi en Suisse et l'assurance vieillesse universelle est minimaliste. Le sous-emploi des femmes pendant les périodes où elles s'occupent de leur famille est aujourd'hui une des raisons principales de leur pauvreté aux âges plus avancés, parce que bien que les femmes retournent souvent en emploi lorsque les enfants ont grandi, les années de cotisation perdues ne sont pas rattrapées. De plus leurs trajectoires les cantonnent dans des emplois moins qualifiés et moins bien payés, et elles perdent l'accès à la pension de leur mari dans l'éventualité – assez fréquente – d'un divorce (Widmer & Spini, 2017). Les implications à long terme pour les couples ayant choisi, les deux, des pourcentages de travail vraiment bas restent à être étudiées.

Nos résultats pointent également la corrélation entre des revenus plus bas (suite à la réduction des heures de travail payé) et une consommation moindre, les répondants ayant indiqués ne plus pouvoir dépenser autant en voyages en avion et en biens de consommation. Mais leur motivation personnelle à décélérer est un autre facteur de renoncement : toutes les motivations que nous avons identifiées pour réduire le temps en emploi (hormis celles liées à l'emploi lui-même) sont en effet non consuméristes. L'énergie des personnes interrogées est largement orientée – hors emploi – vers des développements artistiques, sportifs et associatifs, de même que dans les relations familiales, le tout parfois en utilisant des sources d'énergie et de matériel alternatives ou diminuées. Les individus tendent à poursuivre des activités extra-professionnelles (comme

la musique) qui procurent des satisfacteurs synergiques, c'est-à-dire qui satisfont en même temps les besoins de participation sociale, d'autonomie et de compétence. Nous avons trouvé que ces motivations non-consuméristes sont sous-tendues par des attentes sociales partagées (alternatives) valorisant les accomplissements non matériels. Les personnes qui réduisent leur temps de travail de manière volontaire correspondent donc à une sous-population bien précise, celle de personnes fortement dotées en capital culturel. Cependant, nos résultats montrent aussi qu'un certain degré d'engagement professionnel reste un fondement essentiel du bien-être pour ces personnes, en ce qu'il procure non seulement des ressources financières mais aussi un statut social, des rôles sociaux et des ressources relationnelles et culturelles. Une position socioéconomique favorable et tous les avantages qu'elle procure reste également un facteur-clé du bien-être, indépendamment du revenu.

Les modes de vie durables sont facilités quand les espaces de vie et leur emplacement dans un milieu urbain permettent aux gens d'accéder facilement au travail par des transports publics ou en voiture partagée, de se procurer aisément des aliments locaux et biologiques, de jardiner dans des espaces collectifs, comme c'est déjà le cas dans les coopératives d'habitation. Ces bâtiments tendent aussi à être plus efficace du point de vue énergétique (chauffage et éclairage), et de mettre en œuvre une réflexion autour de la diminution de la surface habitable et plus d'espaces partagés en collectifs. De plus, les modes de vie plus durables, très gourmands en temps, seraient facilités si les tâches domestiques étaient mieux partagées dans le couple et les services d'aide à la conciliation tra-

vail-famille (garde d'enfants) plus abondants. Tous ces aspects pourraient être considérés dans le cadre de politiques publiques visant à promouvoir la consommation durable à plus grande échelle, par l'approvisionnement de services universels de bases par exemple (Coote, 2021). Dans notre cas, ces politiques incluraient une provision de logement écologiques, de services de garde d'enfant, de soutien adéquat aux plus âgés et la promotion de temps de travail réduit pour tous, hommes et femmes. De plus, la dimension normative de ce qui constitue « vivre une bonne vie » devraient aussi changer, vers un univers culturel qui valorise les pratiques durables – par un processus de délibération sociétale qui mettrait en avant le ‘bien être durable’ comme but.

LIENS D'INTÉRÊT

Les auteur·e·s ne déclare aucun conflit d'intérêts.

BIBLIOGRAPHIE

Anantharaman, M. (2018). Critical sustainable consumption: A research agenda. *Journal of Environmental Studies and Sciences*, 8(4), 553–561. <https://doi.org/10.1007/s13412-018-0487-4>

Balsiger, P., Lorenzini, J., & Sahakian, M. (2019). How do ordinary Swiss people represent and engage with environmental issues? Grappling with cultural repertoires. *Sociological Perspectives*, 62(5), 794–814. <https://doi.org/10.1177/0731211419855986>

Barnett, R. C. (2006). Relationship of the number and distribution of work hours to health and quality-of-life (QOL) outcomes. In P. L. Perrewe, & D. C. Ganster (Eds.), *Research in occupational stress*

and well-being: Employee health, coping, and methodologies (Vol. 5, pp. 99–138). Elsevier.

Bourdieu P. (1979). *La Distinction. Critique sociale du jugement*. Les Éditions de Minuit.

Brand, U., Muraca, B., Pineault, É., Sahakian, M., Schaffartzik, A., Novy, A., Streissler, C. Haberl; H., Asara, V., Dietz, K., Lang, M., Kothari, A., Smith, T., Spash, C., Brad, AL, Pichler, M., Plank, C., Velegrakis, G., Jahn, ... Grög, C. (2021). From planetary to societal boundaries: An argument for collectively defined self-limitation. *Sustainability: Science, Practice and Policy*, 17(1), 265–292. <https://doi.org/10.1080/15487733.2021.1940754>

Brand-Correa, L. I., & K.Steinberger, J. (2017). A framework for decoupling human need satisfaction from energy use. *Ecological Economics*, 141, 43–52. <https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2017.05.019>

Cairns, J. (1998). Excessive individualism today threatens liberty tomorrow: Sustainable use of the planet. *Population and Environment*, 19, 397–409. <https://doi.org/10.1023/A:1024661902307>

Carmichael, F., & Ercolani, M. G. (2016). Unpaid caregiving and paid work over life-courses: Different pathways, diverging outcomes. *Social Science & Medicine*, 156, 1–11. <https://doi.org/10.1016/j.socscimed.2016.03.020>

Comolli, C. L., Bernardi, L., & Voorpostel, M. (2021). Joint family and work trajectories and multidimensional

wellbeing. *European Journal of Population*, 37, 643–696. <https://doi.org/10.1007/s10680-021-09583-3>

Connell, R. W. (2012). Gender, health and theory: Conceptualizing the issue, in local and world perspective. *Social Science and Medicine*, 74(11), 1675–1683. <https://doi.org/10.1016/j.socscimed.2011.06.006>

Coote, A. (2021). Universal basic services and sustainable consumption. *Sustainability: Science, Practice and Policy*, 17(1), 32–46. <https://doi.org/10.1080/15487733.2020.1843854>

Di Giulio, A., Defila, R. (2020) The 'good life' and protected needs. In A. Kalfagianni A., D. Fuchs, & A. Hayden (Eds.) *The Routledge handbook of global sustainability governance* (pp. 100–114). Routledge.

Diener, E., Oishi, S., & Tay, L. (2018). Advances in subjective well-being research. *Nature Human Behaviour*, 2(4), 253–260. <https://doi.org/10.1038/s41562-018-0307-6>

Doyal, L., & Gough, I. (1991). *A Theory of Human Need*. Macmillan.

Enquête Suisse Population Active (2019). <https://www.bfs.ad-min.ch/bfs/fr/home/statistiques/travail-remuneration/enquetes/espa.html>

Fuchs, D., Sahakian, M., Gumbert, T., Di Giulio, A., Maniates, M., Lorek, S., & Graf, A. (2021). *Consumption corridors: living well within sustainable limits*. Routledge.

Ganster, D. C., Rosen, C. C., & Fisher, G. G. (2018). Long working hours and well-

being: what we know, what we do not know, and what we need to know. *Journal of Business and Psychology*, 33(1), 25–39. <https://doi.org/10.1007/s10869-016-9478-1>

Gasper, D. (2007). *Human rights, human needs, human development, human security: Relationships between four international 'human' discourses*. (ISS Working Papers, General Series 445 ed.) International Institute of Social Studies (ISS).

Gauthier, A. H. (2002). Family policies in industrialized countries: is there convergence? *Population*, 57(3), 457–484. <https://doi.org/10.2307/3246635>

Gianettoni L., C. Carvalho Arruda, J.-A. Gauthier, D. Gross & D. Joye (2015). Aspirations professionnelles des jeunes en Suisse: rôles sexués et conciliation travail/famille. *Social Change in Switzerland*, 3. <https://doi.org/10.22019/SC-2015-00005>

Gough, I. (2015). Climate change and sustainable welfare: The centrality of human needs. *Cambridge Journal of Economics*, 39(5), 1191–1214. <https://doi.org/10.1093/cje/bevo39>

Gough, I. (2017). *Heat, greed and human need: Climate change, capitalism and sustainable wellbeing*. Edward Elgar Publishing Limited.

Greenhaus, J. H., & Beutell, N. J. (1985). Sources of conflict between work and family roles. *Academy of Management Review*, 10(1), 76–88. <https://doi.org/10.2307/258214>

Grönlund, A., & Öun, I. (2010). Rethinking work-family conflict: Dual-earner policies, role conflict and role expansion in Western Europe. *Journal of European*

Social Policy, 20(3), 179–195.
<https://doi.org/10.1177/0958928710364431>

Hagqvist, E., Gådin, K. G., & Nordenmark, M. (2017). Work–family conflict and well-being across Europe: The role of gender context. *Social Indicators Research*, 132(2), 785–797.
<https://doi.org/10.1007/S11205-016-1301-X>

Hickel, J., & Kallis, G. (2020). Is green growth possible? *New Political Economy*, 25(4), 469–486.
<https://doi.org/10.1080/13563467.2019.1598964>

Jebb, A. T., Tay, L., Diener, E., & Oishi, S. (2018). Happiness, income satiation and turning points around the world. *Nature Human Behaviour*, 2(1), 33–38.
<https://doi.org/10.1038/s41562-017-0277-0>

Julià, M., Vanroelen, C., Bosmans, K., Van Aerden, K., & Benach, J. (2017). Precarious employment and quality of employment in relation to health and well-being in Europe. *International Journal of Health Services*, 47(3), 389–409.
<https://doi.org/10.1177/0020731417707491>

Kasser T., & Brown K. W. (2003). On time, happiness, and ecological footprints. In De Graaf, J (Ed.), *Take back your time: Fighting overwork and time poverty in America* (pp. 107–112). Barrett-Koehler.

Korpi, W., Ferrarini, T., & Englund, S. (2013). Women's opportunities under different family policy constellations: Gender, class, and inequality tradeoffs in western countries reexamined. *Social Politics: International Studies in Gender*,

State & Society, 20(1), 1–40.
<https://doi.org/10.1093/sp/jxs028>

Le Goff, J. M., & Levy, R. (2016). *Devenir parents : Devenir inégaux. Transition à la parentalité et inégalités de genre*. Seismo.

Mackenbach, J. P., Stirbu, I., Roskam, A.-J. R., Maartje, M. S., Menvielle, G., Leinsalu, M., & Kunst, A. E. (2008). Socioeconomic inequalities in health in 22 European countries. *The New England Journal of Medicine*, 358(23), 2468–2481.
<https://doi.org/10.1056/NEJMsao707519>

Maniates, M. (2001). Individualization: Plant a tree, buy a bike, save the world? *Global Environmental Politics*, 1(3), 31–52.
<https://doi.org/10.1162/152638001316881395>

Martínez-Alier, J., Pascual, U., Vivien, F. D., & Zaccai, E. (2010). Sustainable degrowth: Mapping the context, criticisms and future prospects of an emergent paradigm. *Ecological economics*, 69(9), 1741–1747.
<https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2010.04.017>

Max-Neef, M. (1991). *Human scale development: Conception, application and further reflections*. The Apex Press.

Mikucka, M., & Rizzi, E. (2019). The parenthood and happiness link: Testing predictions from five theories. *European Journal of Population*, 36, 1–25.
<https://doi.org/10.1007/s10680-019-09532-1>

Nässén, J., & Larsson, J. (2015). Would shorter working time reduce greenhouse gas emissions? An analysis of time use and consumption in Swedish house-

holds. *Environment and Planning C: Government and Policy*, 33(4), 726–745. <https://doi.org/10.1068/c12239>

Notten, N., Grunow, D., & Verbakel, E. (2017). Social policies and families in stress: Gender and educational differences in work–family conflict from a European perspective. *Social Indicators Research*, 132(3), 1281–1305. <https://doi.org/10.1007/s11205-016-1344-z>

Office Fédéral de la Statistique (2017). *Les familles en Suisse. Rapport statistique 2017*. <https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiques/catalogues-banques-donnees/publications.assetdetail.2347881.html>

Princen T. (2005). *The logic of sufficiency*. MIT Press.

Raworth, K. (2017). *Doughnut economics: Seven ways to think like a 21st-Century economist*. Random House Business

Rees, W. E. (2002). An ecological economics perspective on sustainability and prospects for ending poverty. *Population and Environment*, 24(1), 15–46. <https://doi.org/10.1023/A:1020125725915>

Rockström, J., W., Steffen, K., Noone, Å., Persson, F. S., Chapin, III, E., Lambin, T., M. Lenton, M., Scheffer, C., Folke, H., Schellnhuber, B., Nykvist, C. A., De Wit, T., Hughes, S., van der Leeuw, H., Rodhe, S., Sörlin, P. K., Snyder, R., Costanza, U., Svedin, M., ... Foley, J. (2009). Planetary boundaries: Exploring the safe operating space for humanity. *Ecology and Society*, 14(2), 32.

Rossier, C., Bernardi, L., & Sauvain-Dugerdil, C. (2023). *Diversité des familles et*

bien-être en Suisse : Enquêtes sur les familles et les générations 2013 et 2018. Seismo.

Ryan, R. M., & Deci, E. L. (2017). *Self-determination Theory: Basic psychological needs in motivation, development, and wellness*. Guilford Publications.

Ryan, R. M., Bernstein, J. H., & Brown, K. W. (2010). Weekends, work, and well-being: Psychological need satisfactions and day of the week effects on mood, vitality, and physical symptoms. *Journal of social and clinical psychology*, 29(1), 95 – 122. <https://doi.org/10.1521/jscp.2010.29.1.95>

Ryff, C. D. (1995). Psychological well-being in adult life. *Current Directions in Psychological Science*, 4(4), 99–104. <https://doi.org/10.1111/1467-8721.ep10772395>

Sahakian, M. (2018). Constructing normality through material and social lock-in: The dynamics of energy consumption among Geneva’s more affluent households. In A. Hui, R. Day, & G. Walker (Eds.), *Demanding energy* (pp. 51–71). Palgrave Macmillan.

Sahakian, M., & Anantharaman, M. (2020). What space for public parks in sustainable consumption corridors? Conceptual reflections on need satisfaction through social practices. *Sustainability: Science, Practice and Policy*. <https://doi.org/10.1080/15487733.2020.1788697>

Schor, J. (1998). *The overspent American*. Harper Perrenial.

Schor, J. (2005). Sustainable consumption and worktime reduction. *Journal of*

Industrial Ecology, 9(1-2), 37–50.
<https://doi.org/10.1162/1088198054084581>

Schuring, M., Burdorf, L., Kunst, A., & Mackenbach, J. (2007). The effects of ill health on entering and maintaining paid employment: evidence in European countries. *Journal of Epidemiology & Community Health*, 61(7), 597–604.
<https://doi.org/10.1136/jech.2006.047456>

Social Security Advisory Committee (2016). *The work, health and disability green paper: Improving lives*. Department for Work and Pensions, Department of Health.

Steele, F., French, R., & Bartley, M. (2013). Adjusting for selection bias in longitudinal analyses using simultaneous equations modeling: the relationship between employment transitions and mental health. *Epidemiology*, 24(5), 703–711.
<https://doi.org/10.1097/EDE.0b013e31829d2479>

Tay, L., & Diener, E. (2011). Needs and subjective well-being around the world. *Journal of Personality and Social Psychology*, 101(2), 354–365.
<https://doi.org/10.1037/a0023779>

UNEP (2008). *Green jobs. Towards decent work in a sustainable, low-carbon world*. United Nations Environment Programme.

Vanroelen, C. (2019). Employment quality: An overlooked determinant of workers' health and well-being? *Annals of Work Exposures and Health*, 63(6), 619–623.
<https://doi.org/10.1093/annweh/wxzo49>

Victor P. (2008) *Managing without growth: Slower by design not disaster*. Edward Elgar.

West, C., & Zimmerman, D. H. (1987). Doing gender. *Gender & Society*, 1(2), 125–151.
<https://doi.org/10.1177/0891243287001002002>

Widmer, E. D., & Spini, D. (2017). Misleading norms and vulnerability in the life course: Definition and illustrations. *Research in Human Development*, 14(1), 52–67.
<https://doi.org/10.1080/15427609.2016.1268894>

PRÉSENTATION DES AUTEUR·E·S

Clémentine Rossier

Institut de Démographie et de Socioéconomie, Université de Genève, Suisse

Elle étudie la contraception, l'avortement, la fécondité, les pratiques familiales en Suisse et Afrique subsaharienne et leur rôle dans la création ou la diminution des inégalités au cours de la vie.

Contact : clementine.rossier@unige.ch

Marlyne Sahakian

Institut de recherches sociologiques (IRS), Université de Genève, Suisse

Experte en sociologie de la consommation dans une perspective de durabilité, sa recherche porte sur la transition énergétique, l'alimentation, l'action collective, et le bien-être. Elle coordonne des projets de recherche et est investie dans l'approche des pratiques sociales.

Contact : marlyne.sahakian@unige.ch

Frédéric Minner

Département de sociologie, Université de Genève, Suisse

Ses recherches portent sur les dynamiques des émotions collectives dans la régulation sociale et le changement social.

Contact : frederic.minner@bluewin.ch

Pour citer cet article :

Rossier, C., Sahakian, M., & Minner, F. (2023). Réduction volontaire du temps de travail conjugal en Suisse occidentale : Quelles implications pour le bien-être et la consommation durable ?. *Sciences & Bonheur*, 8, 122–144.

Sophie Plumey

Crise écologique et santé mentale :
Une étude expérimentale des
effets de la gratitude existentielle
sur l'éco-anxiété

*Ecological crisis and mental health:
An experimental study of
existential gratitude's effects on
eco-anxiety*

RÉSUMÉ

L'éco-anxiété est une réaction normale, adaptative et utile de plus en plus répandue autour du monde et dont la définition et la mesure s'affinent ces dernières années. Cette étude mesure les effets d'une intervention de psychologie positive existentielle sur les dimensions cognitives et affectives de l'éco-anxiété. Un total de 61 personnes ont participé à l'étude et le groupe expérimental a pratiqué un journal de gratitude existentielle pendant deux semaines. Les résultats confirment les hypothèses : un effet significatif et de taille modérée est observé sur l'inquiétude (-15,20 %, $d = -0.34$), sur les émotions négatives (-13,91 %, $d = -0.36$) et sur l'acceptation des émotions négatives (+10,57 %, $d = 0.49$). Le bien-être augmente significativement avec une petite taille d'effet (+5,10 %, $d = 0.13$). Cette étude contribue au développement d'une réponse au défi de santé publique que représente l'éco-anxiété.

MOTS-CLÉS

Éco-anxiété ; Gratitude existentielle ; Journal de gratitude ; Psychologie positive existentielle ; Acceptation.

ABSTRACT

Eco-anxiety is a normal, adaptive, and useful response that is increasingly common around the world and has become better defined and measured in recent years. This study measures the effects of an existential positive psychology intervention on the cognitive and affective dimensions of eco-anxiety. A total of 61 volunteers participated in the study, and the experimental group practiced an existential gratitude journal for two weeks. The results confirm the hypotheses: significant effects of moderate size are observed on worry (-15.20 %, $d = -0.34$), on negative emotions (-13.91 %, $d = -0.36$) and on the acceptance of negative emotions (+10.57 %, $d = 0.49$). Well-being increased significantly with a small effect size (+5.10 %, $d = 0.13$). This study contributes to the development of an answer to the public health challenge of eco-anxiety.

KEYWORDS

Eco-anxiety; Existential gratitude; Gratitude journal; Existential positive psychology; Acceptance.

1. INTRODUCTION

L'activité humaine a causé un dérèglement climatique et des dégradations environnementales qui impactent la santé humaine sur les plans physiques et psychiques.

Les personnes ayant vécu des catastrophes naturelles subites et extrêmes telles que des tornades, des incendies, des inondations, des vagues de chaleur, peuvent subir des conséquences sur leur équilibre psychique. C'est le cas également des populations vivant dans un environnement se détériorant progressivement (exemples : hausse des températures et du niveau des mers, sécheresses régulières, changements dans le cycle des précipitations). Les effets directs les plus courants sont la dépression, l'anxiété, un état de stress post-traumatique, des idées suicidaires, l'abus de substances, la violence domestique et l'augmentation de l'agressivité. En outre, les répercussions systémiques du changement climatique — notamment les difficultés économiques, l'insécurité alimentaire, la migration involontaire, les conflits entre personnes et entre nations — ont un impact indirect sur la santé : elles augmentent le stress des individus et pèsent sur leur santé psychique (Berry et al., 2010 ; Cianconi et al., 2020 ; Clayton, 2021 ; Palinkas & Wong., 2020).

1.1 Éco-anxiété : Une réaction à différents niveaux

Même sans avoir été personnellement touché, la simple perception du dérèglement climatique et des risques qu'il engendre peut déclencher une souffrance psychique. Cette détresse peut combiner des manifestations de différentes natures. Elle peut, par exemple, comporter de l'anxiété, de la tristesse, de la colère, du désespoir, de la culpabilité, un questionnement existentiel, un sentiment d'impuissance, une réaction de figement, du déni, de l'apathie ou encore du désengagement (Clayton et al., 2017 ; Desbiolles, 2020 ; Doherty & Clayton, 2011 ; Schmerber, 2019).

Pour désigner ces vécus, le terme *eco-anxiety* commence à être utilisé dans

les médias dès 1990, par exemple dans le *Washington Post* (Leff, 1990) ou dans le *New York Times Magazine* (Dickinson, 2008). En français, Véronique Lapaige, chercheuse en santé publique belgo-canadienne, parle d'*éco-anxiété* dès 1997 (Cluzeau, 2020). Glenn Albrecht définit l'éco-anxiété comme « l'anxiété liée à un environnement changeant et incertain » (Albrecht, 2011, p. 49). L'*American Psychological Association* (APA) la définit comme « la peur chronique d'un effondrement environnemental » (Clayton et al., 2017, p. 68). Clayton utilise le terme *anxiété climatique* et décrit « une souffrance liée à la perte de lieux, d'activités et de traditions à cause du changement climatique, la peur de l'impact potentiel de ce dernier et l'incertitude quant à ses effets spécifiques, le moment et le lieu de leur survenue » (Clayton, 2021, p. 3). Une définition récente détaille l'objet de l'anxiété (Hogg et al., 2021, p. 3) :

« L'"éco-anxiété" est un terme qui rend compte des expériences d'anxiété liées aux crises environnementales. Il englobe "l'anxiété liée au changement climatique" (anxiété spécifiquement liée au changement climatique anthropique), tout comme l'anxiété suscitée par une multiplicité de catastrophes environnementales, notamment l'élimination d'écosystèmes entiers et d'espèces végétales et animales, l'augmentation de l'incidence des catastrophes naturelles et des phénomènes météorologiques extrêmes, la pollution de masse mondiale, la déforestation, l'élévation du niveau de la mer et le réchauffement de la planète. »

Certains auteurs utilisent plutôt les termes d'*anxiété environnementale* (Pihkala, 2016), d'*anxiété écologique* (Cunsolo et al., 2020) ou de *stress écologique perçu* (Helm et al., 2018), mais éco-

anxiété semble être le vocable qui domine dans les publications.

Adoptant une définition multidimensionnelle, Jalin (2021, p. 11) considère l'éco-anxiété comme « l'ensemble des affects, émotions, comportements et cognitions lié à une perception pessimiste des conséquences du dérèglement climatique ». Elle met en lumière cinq dimensions de l'éco-anxiété : (1) des humeurs dépressives et anxieuses, (2) des manifestations somatiques, (3) des cognitions pessimistes sur un futur apocalyptique, (4) une omniprésence du sujet écologique dans les pensées, les actions et les discussions, (5) des difficultés relationnelles et des conflits de valeurs (Jalin, 2021).

Des concepts proches de celui d'éco-anxiété sont proposés pour décrire l'impact de la dégradation de la planète sur la santé mentale. Ils se focalisent souvent sur une émotion ou un aspect particulier. Albrecht propose une série de nouveaux mots (2020) : *solastalgie* (« douleur ou détresse causée par une absence continue de consolation et par le sentiment de désolation provoqué par l'état actuel de son environnement proche et de son territoire », p. 76), *mermérosité* (« état chronique d'inquiétude ou d'anxiété au sujet de l'extinction possible du monde familier et de son remplacement par des éléments perturbant notre sens du lieu », p. 141), *terreur globale* (« un mélange de terreur, d'anxiété extrême et de tristesse profonde » concernant exclusivement l'avenir, p. 145), *écoparalysie* (p. 149), *tierratrauma* (une émotion existentielle ressentie lors d'un « changement environnemental négatif soudain », p. 51), *terrafurie* (« une colère extrême et déchaînée [...] contre ceux qui commandent les forces détruisant la Terre », p. 153). D'autres auteurs parlent de *trauma climatique* (Woodbury, 2019), d'*inquiétude écologique* (Verplanken &

Roy, 2013) ou de *préoccupation biosphérique* (Helm et al., 2018). Ce foisonnement de propositions illustre l'intérêt grandissant pour le sujet. Les frontières entre les concepts ne sont pas encore claires.

Le modèle de Doherty et Clayton (2011) suppose que l'impact psychologique de la dégradation de l'environnement dépend de médiateurs (la représentation du changement climatique, les messages des médias et le récit socialement accepté, la perception des risques) et de modérateurs (la vulnérabilité, la résilience, l'échelle de temps). Helm et ses collègues (2018) montrent que les valeurs sur lesquelles se fondent les préoccupations écologiques influencent le stress écologique perçu, elles sont donc des variables modératrices. Ainsi une préoccupation *égoïste* prend en compte les inconvénients et risques anticipés pour sa propre personne ; une préoccupation *sociale* inclut les risques encourus pour les proches, ses connaissances, voire pour l'humanité entière ; enfin une préoccupation *biosphérique* est centrée sur la vulnérabilité perçue des animaux, des végétaux, voire de la Terre. Dans cette étude, seul ce dernier type de préoccupation environnementale est corrélé avec un stress écologique perçu, soit une éco-anxiété.

1.2 Une réaction normale et rationnelle

Les contours du concept d'éco-anxiété et les outils pour la mesurer varient selon les auteurs, l'évaluation de son caractère pathologique ou adaptatif est délicate. L'éco-anxiété ne figure ni dans le DSM-5 ni dans le CIM-10, les outils de classification des troubles mentaux. Face à une menace existentielle, il est difficile de définir quel niveau de préoccupation est approprié, donc considéré comme normal. De nombreux chercheurs refusent la pathologisation de l'éco-anxiété.

« Les personnes éco-anxieuses sont *in fine* les personnes rationnelles et lucides dans un monde qui ne l'est pas. » (Desbiolles, 2020, p. 52) et elles ont une « réaction rationnelle à l'énormité de la menace écologique à laquelle font face l'humanité et la planète » (Hogg et al., 2021, p. 5).

Verplanken et Roy (2013) estiment que l'anxiété écologique correspond à une réalité et n'est pas pathologique. Leur étude montre que les personnes éco-anxieuses ne souffrent pas plus de troubles anxieux ou d'autres psychopathologies que les autres. Au contraire, elles ont une réponse constructive et adaptative à un problème sérieux. Doherty et Clayton (2011) considèrent l'inquiétude climatique comme normale et utile pour faire face à la menace, ainsi que le processus de deuil déclenché face à la perte ressentie. Ces auteurs reconnaissent cependant une limite au-delà de laquelle l'anxiété est incontrôlable et le fonctionnement de la personne est diminué, par exemple par des perturbations du sommeil, du travail ou de la socialisation. Doherty et Clayton (2011) ont élaboré un modèle représentant les réponses psychologiques sur un continuum allant d'adaptatives à pathologiques. Entre ces deux extrêmes se situent des réactions telles que la détresse psychologique, l'inhibition, les conflits internes ou le désespoir. C'est dans cet entre-deux que Clayton (2020) situe l'anxiété climatique, confirmant qu'elle ne la considère pas comme pathologique.

1.3 Évaluer l'incidence de l'éco-anxiété

La variété des définitions et des mesures de l'éco-anxiété rend l'estimation de son incidence difficile. Il existe un risque de diagnostiquer un trouble psychique alors qu'il s'agit d'éco-anxiété et à l'inverse, de considérer comme de l'éco-

anxiété ce qui est en réalité pathologique (Hayes et al., 2018).

En Europe, en 2016, entre 20 et 40 % des personnes interrogées dans les différents pays se sont décrites comme « très inquiètes » quant au changement climatique (Steentjes et al., 2017, cité dans Clayton, 2020). Aux États-Unis, en 2018, il s'agit de 29 % des personnes interrogées (Leiserowitz et al., 2018, cité dans Clayton, 2020). Dans une enquête de l'APA de 2020 (APA, 2020, cité dans Clayton, 2020), près des deux tiers des répondants disent ressentir au moins « un peu d'éco-anxiété » et un quart d'entre eux « beaucoup d'éco-anxiété ». Les personnes les plus éco-anxieuses sont celles qui ont vécu des catastrophes naturelles (Reser et al., 2012, cité dans Clayton, 2020), les femmes (Searle et Gow, 2010), les personnes qui se préoccupent de l'environnement (Clayton & Karazsia, 2020, cités dans Clayton, 2020 ; Searle & Gow, 2010) et les jeunes adultes (APA, 2018, cités dans Clayton, 2020 ; Clayton & Karazsia, 2020, cités dans Clayton, 2020 ; Searle et Gow, 2010). Une étude internationale menée en 2019 (Hickman et al., 2021) ciblant les jeunes de 16 à 25 ans indique que près de 60 % sont « très » ou « extrêmement inquiets » quant au changement climatique, 45 % pensent que cela impacte leur quotidien et plus de 50 % ressentent de la détresse émotionnelle.

1.4 Faire face à l'éco-anxiété

Une revue des interventions proposées pour accompagner l'éco-anxiété fait le constat qu'à ce jour, les approches psychologiques les plus utilisées sont la psychanalyse, l'éco-thérapie et la psychologie jungienne (Baudon & Jaksen, 2021). Les auteurs identifient quatre types d'interventions : (1) encourager l'action, (2) offrir un soutien émotionnel et du lien dans des groupes de parole, (3) se

connecter avec la nature et (4) développer la résilience. Plus particulièrement, le travail sur la résilience concerne cinq thèmes : (1) les interventions cognitives (recadrage, acceptation des bonnes et mauvaises choses de la vie), (2) les interventions existentielles et centrées sur le sens (rappeler les dimensions sociales et systémiques du problème, développer l'optimisme et l'espoir), (3) les interventions centrées sur les émotions (régulation émotionnelle, processus de deuil, distinction entre l'éco-anxiété et l'anxiété liée à son histoire de vie), (4) les interventions impliquant le « soi lyrique » (expression créative et travail sur les rêves) et enfin (5) le domaine du *self-care* avec les routines de santé, l'autocompassion consciente et les pratiques de gratitude.

L'action pro-environnementale peut être assimilée à une stratégie de coping centrée sur le problème, c'est-à-dire visant l'élimination de la cause du stress. Dans le cas d'une menace que la personne ne peut pas contrôler, une stratégie centrée sur le problème peut générer encore plus de détresse. Une étude a montré que les enfants utilisant ces stratégies face au changement climatique ont certes plus de comportements pro-environnementaux et un meilleur sentiment d'efficacité environnementale, mais aussi plus d'affects négatifs (Ojala, 2012).

Certaines stratégies de coping émotionnel consistent à se débarrasser des émotions négatives générées par le stress, par exemple en évitant ce dernier, en prenant de la distance ou en restant dans le déni. Selon le contexte, ces stratégies peuvent avoir des effets bénéfiques à court terme, mais elles ne fonctionnent pas à long terme, car le stresser existe toujours. L'étude d'Ojala (2012) a montré que dédramatiser le problème était corrélé avec un moindre niveau d'affect né-

gatif, mais aussi moins de comportements pro-environnementaux et un moindre sentiment d'efficacité environnementale.

L'évitement des ressentis désagréables peut devenir contreproductif et aggraver les symptômes en cas de troubles anxieux et dépressifs. En revanche, l'acceptation des émotions négatives préserve la flexibilité psychologique qui permet de rester en contact avec ses pensées et émotions douloureuses tout en maintenant un comportement adapté à la situation et des ressources pour agir. La recherche montre que plus grande est la flexibilité psychologique, moins les symptômes anxieux et dépressifs sont probables (Monestes et al., 2009). Dans le cas de l'éco-anxiété, face à un stresser durable et la nécessité de réagir, l'acceptation des émotions négatives semble particulièrement appropriée.

Folkman (2008) décrit un type de coping émotionnel centré sur le sens et les émotions positives. Il s'agit de développer les émotions positives pour diminuer les effets des émotions négatives sur le bien-être (exemple : effectuer un recadrage positif, trouver des aspects positifs dans la situation, revoir ses buts.) Selon les recherches d'Ojala (2012), ces stratégies sont particulièrement pertinentes quand le stresser ne peut pas être supprimé : elles travaillent les croyances, les valeurs et les buts pour développer des sentiments positifs en lien avec le stresser. Elles n'éliminent pas les affects négatifs, mais servent de tampon pour qu'ils aient moins d'impact sur le bien-être. Elles ne mènent pas à du déni et soutiennent donc l'engagement pour la résolution du problème. De telles stratégies de coping sont corrélées avec davantage d'affects positifs, d'optimisme quant au climat, de satisfaction de vie, de comportements pro-environnementaux et d'efficacité environnementale. Elles sont

aussi corrélées avec un niveau moindre d'affects négatifs chez les enfants très centrés sur le problème.

L'intervention de gratitude existentielle évaluée dans cette étude a pour objectif de développer la résilience par une pratique de *self-care*. Elle est fondée sur un coping centré sur le sens et les émotions positives.

1.5 Gratitude existentielle

Selon Baker (2015), une psychothérapeute proposant des ateliers de préparation spirituelle aux défis futurs, la gratitude est un élément clé pour faire face à l'effondrement : « dans les pires conditions, la capacité à ressentir chaque jour de la gratitude envers quelque chose augmente la résilience et le potentiel de survie » (p. 26). L'entraînement à la gratitude fait d'ailleurs partie de deux programmes de développement de l'éco-résilience largement répandus : c'est la première étape du « Travail qui relie » de Macy (Macy & Young Brown, 2008) et l'une des étapes du cursus élaboré par le *Good Grief Network* (2022).

La gratitude est « un mélange subtil de surprise, de joie, d'émerveillement et d'un sentiment de connexion aux autres [... comme] source de bien-être, qui s'étend à des bienfaits générés par l'existence [... ou] une entité telle que Dieu ou la nature » (Shankland, 2016, p. 21). La gratitude améliore la santé physique, mentale et sociale (Shankland, 2016). Induire un sentiment de gratitude réduit temporairement l'anxiété liée à la mort (Lau et Cheng, 2011) et cultiver la gratitude a été conseillé pour prévenir des maladies mentales et soutenir la croissance post-traumatique (Vernon et al., 2009 ; Lies et al., 2014).

La gratitude dite existentielle est la tendance à « compter ses bénédictions dans l'adversité ». Elle inclut une dimen-

sion transpersonnelle avec la reconnaissance de vivre, la reconnaissance envers le divin ou encore la gratitude pour la planète où nous vivons (Jans-Beken & Wong, 2019, p. 2). Selon le cadre théorique de Wong, pratiquer la gratitude existentielle augmente l'acceptation de la réalité et en conséquence, l'espoir, le sens de la vie et la résilience (Wong, 2010, 2016).

Shankland et André (2017) exposent trois mécanismes qui expliquent les effets bénéfiques de la gratitude : (1) un biais de mémorisation positive et un recadrage positif ; (2) des valeurs moins matérialistes et une moindre tendance à faire des comparaisons sociales ascendantes ; (3) le maintien et le développement de relations positives, le renforcement du sentiment d'appartenance, de connexion sociale et du soutien social perçu.

Développer la gratitude a des effets bénéfiques sur la santé globale (Shankland, 2016 ; Shankland & André, 2017) qui peuvent être mis en parallèle des dimensions de l'éco-anxiété relevées par Jalin (2021) :

- Les humeurs dépressives et l'anxiété : réduction des symptômes de dépression et d'anxiété, augmentation des émotions positives.
- Les symptômes somatiques : diminution des symptômes physiques communs, des hormones du stress et une amélioration du sommeil.
- Les pensées négatives et omniprésence du sujet : augmentation de l'optimisme et du sens de la vie, changement de la perception du monde et augmentation de la résilience.
- Les difficultés dans les relations : diminution du sentiment de solitude et augmentation du sentiment de proximité, de connexion sociale ; soutien des relations positives par la re-

cherche de l'amélioration des relations et par l'augmentation de l'attention portée à l'autre, de la bienveillance et de l'altruisme.

La facette existentielle de la gratitude résonne avec la nature existentielle de la menace perçue pour soi, l'humanité et/ou le vivant. Sutter et Steffan (2020), de l'Observatoire des vécus du collapse (OBVECO), précisent le caractère existentiel de l'éco-anxiété en rapportant une souffrance noétique (crise de sens), une angoisse de finitude et une angoisse eschatologique (relative à la fin du monde).

La gratitude est une ressource psychologique active sur diverses dimensions qui rencontre les différentes facettes de l'éco-anxiété.

1.6 Le journal de gratitude

Le journal de gratitude est l'intervention la plus utilisée pour augmenter la gratitude et il a démontré des effets bénéfiques comme la réduction de l'épuisement émotionnel et de l'anxiété et l'augmentation des affects positifs, de la satisfaction de vie, du sens de la vie, de l'optimisme et de l'espoir (Jans-Beken et al., 2020). Southwell et Gould (2016) ont montré que des personnes déclarant souffrir de troubles anxieux ou de dépression ont vu leurs symptômes de dépression, d'anxiété, de stress et leurs difficultés de sommeil diminuer après trois semaines de journal de gratitude, alors que leur bien-être subjectif a augmenté. Trois semaines après l'intervention, les effets sur le bien-être et le stress sont toujours mesurables et les scores d'anxiété se sont encore améliorés.

1.7 But et hypothèses

Quand la civilisation, l'humanité et le vivant sont perçus comme étant en grand danger, ressentir de la gratitude

existentielle peut-il diminuer l'éco-anxiété ?

Notre étude explore cette question en mesurant l'efficacité d'un journal de gratitude existentielle renforcé d'une méditation de pleine conscience pour diminuer l'éco-anxiété. Faute d'une échelle validée pour mesurer l'éco-anxiété selon une définition multidimensionnelle, seuls les aspects émotionnels et cognitifs de l'éco-anxiété sont mesurés, soit l'inquiétude, les émotions négatives et le bien-être. L'acceptation des émotions négatives est aussi mesurée, car elle modère les effets de ces dernières et préserve la santé mentale.

Nous faisons l'hypothèse que l'intervention : (1) diminue l'inquiétude, (2) diminue les émotions négatives, (3) augmente l'acceptation des émotions négatives et (4) augmente le bien-être (sens, plaisir, engagement).

2. MÉTHODE

2.1 Participants

L'échantillon de l'étude est composé de personnes majeures ayant répondu anonymement à un appel à participation en français et ayant rempli un questionnaire avant et après l'intervention. Il s'agit de 61 personnes, dont 35 attribuées aléatoirement au groupe expérimental (GE) et 26 au groupe contrôle (GC). Les participants qui ont effectué la pratique de gratitude moins de 10 fois sur les 14 prévues dans la consigne ont été exclus de l'échantillon. Le GE n'est pas significativement différent du GC sur aucune caractéristique sociodémographique : 90.2% des participants sont des femmes. [$\chi^2 (1) = 0.148 ; p > 0.05$]. Les participants ont entre 20 et 63 ans et l'âge moyen est de 41,6 ans (ET = 10.77 ; U de Mann-Whitney = 380 ; $p > 0.05$). 67.2% des participants vivent en Suisse et 26.2% en France [$\chi^2 (2) = 0.887 ; p > 0.05$].

Au total, 73,8% des participants sont en emploi [$\chi^2(4) = 8.66$; $p > 0.05$], 29.5% ont une formation de niveau secondaire II (AFP, CFC, maturité ; en France : CAP, BEP, bac, BTS, DUT), 59% de niveau tertiaire (bachelor, master, brevet ou diplôme fédéral) et 11.5% au-delà (MAS, doctorat, etc.). Aucun participant ne s'est arrêté à la scolarité obligatoire [$\chi^2(4) = 2.39$; $p > 0.05$].

2.2 Procédure

L'étude a eu lieu dans le cadre d'une formation (CAS) en psychologie positive délivrée à l'Université de Lausanne (Suisse). Un appel à participation a été diffusé par des réseaux professionnels, des réseaux actifs dans la transition écologique (Réseau Transition Suisse Romande, Réseau belge de Soutien à la Transition Intérieure, Laboratoire de la Transition Intérieure) et sur les réseaux sociaux, notamment au sein de groupes de soutien sur Facebook (Psychologie positive et transition écologique, Transcender l'éco-anxiété, Transition écologique et éco-anxiété, Collapso heureuse, Eco-psytoyens, Adaptation radicale).

L'étude a eu lieu en deux vagues, la deuxième ayant pour but d'agrandir l'échantillon initial. La première vague de l'intervention a eu lieu en mai-juin 2021 dans un contexte de pandémie de COVID-19, alors que les mesures sanitaires impactant le quotidien se succédaient rapidement. La deuxième vague a eu lieu en janvier-février 2022 et a coïncidé avec le déclenchement d'une guerre en Europe de l'Est, le destin du peuple ukrainien rencontrant l'empathie de l'Europe de l'Ouest. Ce contexte a pu influencer les résultats de l'étude.

Les personnes intéressées se sont inscrites en ligne, à titre privé, et ont reçu une consigne par courriel. Les questionnaires à remplir au début et à la fin de

l'intervention étaient en ligne. La participation à l'étude a eu lieu durant le temps libre et de manière autonome, indépendamment des autres participants.

Le GC a été invité à remplir les questionnaires de départ et de fin à 15 jours d'intervalle. Pour le GE, l'intervention consistait à pratiquer un journal de gratitude existentielle durant 14 jours de manière autonome. La durée de l'exercice n'était pas prescrite et laissée aux préférences de chacun. La consigne s'appuyait sur celle d'Emmons et McCullough (2003), avec trois adaptations. La première modification facilitait la dimension existentielle de la gratitude, d'une part en précisant les différentes sources de bienfaits possibles (« *Nous pouvons par exemple ressentir de la gratitude envers une autre personne, nous-même ou encore envers la nature, la vie ou le sacré.* »), et d'autre part en invitant la personne à noter des choses pour lesquelles elle ressent « *de la gratitude d'être en vie, dans les bons et les moins bons moments.* »

La deuxième adaptation était un soutien pour ressentir de la gratitude au moment de remplir le journal, car cette connexion à soi est un élément clé de la pratique. Une étude montre d'ailleurs qu'un exercice de psychologie positive a plus d'effet s'il est combiné avec un moment de *mindfulness* (Ivtzan et al., 2016). La consigne a ainsi été complétée de quelques lignes tirées d'une méditation de pleine conscience de André (2013) : « *Essayez de revivre l'expérience en détail comme si vous y étiez. Pour cela, asseyez-vous, fermez les yeux. Installez-vous dans l'instant présent. Reliez-vous à votre respiration, à votre corps, aux sons qui vous entourent. Reliez-vous à tout ce qui est là, quoi que ce soit. À cet instant, soyez simplement présent au monde tel qu'il est. Et doucement, laissez venir en vous les choses pour lesquelles vous éprouvez de la*

gratitude d'être en vie aujourd'hui. Prenez conscience de ce que vous avez reçu. Respirez bien avec ces images. Laissez le sentiment de gratitude se répandre dans tout votre esprit, tout votre corps. Tout ceci vous a été donné. »

La troisième modification par rapport à la consigne d'origine était une invitation à appliquer dans la vie quotidienne les apprentissages et expériences vécues lors de l'exercice comme cela se pratique dans la *positive mindfulness*, des interventions mixtes de psychologie positive et de *mindfulness* qui ont démontré plus d'effets que les interventions ciblées sur l'une ou l'autre de ces deux composantes (Ivtzan et al., 2016) : « *Si vous vivez des émotions déplaisantes dans la journée qui vient, nous vous invitons à repenser aux bienfaits que vous avez identifiés dans votre journal et à vous reconnecter à l'émotion de gratitude pour mieux traverser ce moment.* »

Les participants ne devaient pas fournir le contenu de leur journal. La consigne complète du journal se trouve en annexe.

2.3 Mesures

La gratitude existentielle a été mesurée à l'aide de l'échelle de gratitude existentielle développée par Jans-Beken et Wong (2019) : 13 questions traduites par la présente auteure avec une échelle de Likert de 1 à 7 ($\alpha = 0.72$).

Les dimensions cognitives et affectives de l'éco-anxiété ont été abordées avec les instruments suivants : l'inquiétude pour l'environnement a été mesurée avec une question élaborée par Verplanken et Roy (2013) traduite par la présente auteure et comportant une échelle de Likert de 1 à 5 (« À quelle fréquence avez-vous des pensées sur l'environnement que vous trouvez inquiétantes, inconfortables ou bouleversantes ? ») Les émotions négatives ont été mesurées avec

l'échelle *Climate change distress* de Searle et Gow (2010) proposant 12 adjectifs traduits par la présente auteure et une échelle de Likert de 1 à 3.

L'acceptation des émotions a été mesurée avec le Questionnaire d'acceptation et d'action AAQ-II de Hayes et al., traduit par Monestes et al. (2009). Il s'agit de 10 questions et d'une échelle de Likert de 1 à 7 ($\alpha = 0.76$ à 0.87).

Le bien-être et ses composantes sens, plaisir et engagement, ont été mesurés avec l'échelle d'Orientation vers le bonheur OTH de Peterson et al., traduite par Martin-Krumm et Shankland (2010). Elle comprend 12 questions et une échelle de Likert de 1 à 7 ($\alpha = 0.61$ à 0.69).

2.4 Analyse des données

Pour mesurer la significativité des effets, des tests non paramétriques (ANOVA sur mesures répétées avec comparaison par paires Durbin-Conover) ont été effectués sur l'ensemble des échelles. La courbe de distribution des réponses du GE étant normale pour l'échelle d'acceptation et la sous-échelle du plaisir, des tests paramétriques ont aussi été exécutés pour ces dimensions (ANOVA sur mesures répétées et effet intrasujet). Jamovi 2.0 a servi à ces analyses. Concernant la taille d'effet, le d de Cohen selon Morris a été obtenu avec le calculateur disponible sur www.psychometrica.de.

3. RÉSULTATS

L'effet du journal de gratitude existentielle sur la gratitude existentielle est vérifié : le score moyen du GE a augmenté de 9,22 % ($p < 0.01$; $d = 0.57$), passant de 5.20 (ET = 0.81) à 5.67 (ET = 0.98). Le score du GC n'a pas changé significativement. Tous les résultats figurent dans le tableau 1 et sont illustrés dans les graphiques 1 à 8. Pour le

GE, l'intervention a eu des effets significatifs sur toutes les variables dépendantes excepté les sous-échelles du sens et du plaisir. Les tailles d'effet sont modérées pour l'inquiétude, les émotions négatives, l'acceptation et le sens, et petites pour le bien-être, le plaisir et l'engagement.

Plus précisément, l'inquiétude a diminué de 15.20% ($p < 0.01$; $d = -0.34$) en passant de 3.57 (ET = 0.95) à 3.03 (ET = 0.95). Les émotions négatives ont diminué de 13.91% ($p < 0.01$; $d = 0.36$) en passant de 24.86 (ET = 6.51) à 21.40 (ET = 6.50). L'acceptation des émotions a augmenté de 10.57% ($p < 0.01$; $d = 0.49$) passant de 47.29 (ET = 11.20) à 52.29 (ET = 9.44). Le bien-être a augmenté de

5.10% ($p < 0.05$; $d = 0.13$) passant de 4.88 (ET = 1.82) à 5.13 (ET = 2.14). Concernant les sous-échelles du bien-être, l'engagement a augmenté de 7.83% ($p < 0.01$; $d = 0.11$) passant de 4.29 (ET = 0.90) à 4.62 (ET = 0.97).

En ce qui concerne le GC, on observe une diminution significative des émotions négatives (-3.91% ; $p < 0.05$; $d = -0.36$) et du sens (-3.85% ; $p < 0.01$; $d = 0.47$).

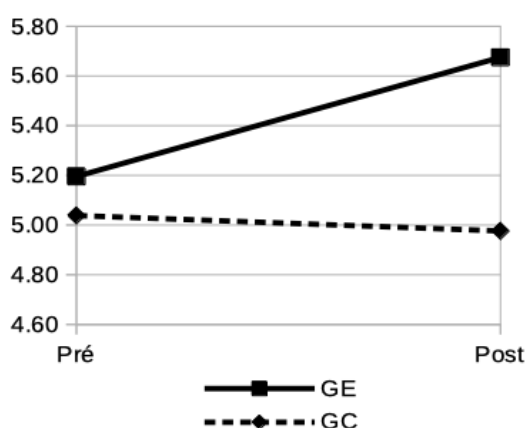
Un effet significatif modéré du journal de gratitude existentielle est donc observable quant à l'inquiétude, aux émotions négatives et à l'acceptation de celles-ci. Le journal a eu un petit effet significatif sur le bien-être et sur sa dimension d'engagement.

Tableau 1 Effets du journal de gratitude existentielle sur l'éco-anxiété

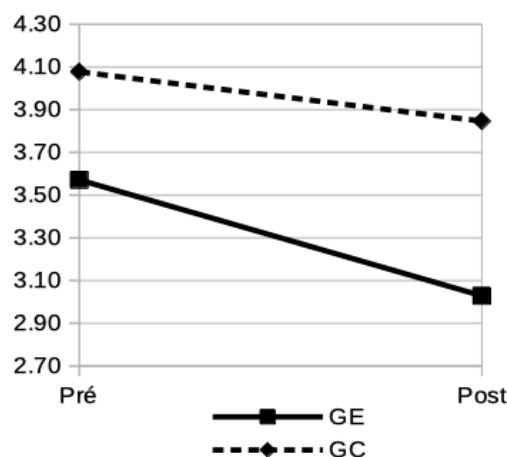
	Gratitude		Inquiétude		Emotions négatives		Acceptation		Bien-être		Sens		Plaisir		Engagement	
Questionnaire	Gratitude existentielle, Jans-Becken et Wong		Inquiétude environnementale, Verplanken et Roy		Climate change distress, Searle et Gow		Questionnaire d'acceptation et d'action, Hayes et al.		Orientation vers le bonheur, Peterson et al.		Orientation vers le bonheur, Peterson et al.		Orientation vers le bonheur, Peterson et al.		Orientation vers le bonheur, Peterson et al.	
	M	ET	M	ET	M	ET	M	ET	M	ET	M	ET	M	ET	M	ET
GE pré	5.20	0.81	3.57	0.95	24.86	6.51	47.29	11.20	4.88	1.82	5.38	0.92	4.97	0.96	4.29	0.90
GE post	5.67	0.98	3.03	1.12	21.40	6.50	52.29	9.44	5.13	2.14	5.62	0.95	5.14	0.93	4.62	0.97
Différence	9.22% **		-15.20% **		-13.91% **		10.57% ++		5.10% *		4.38%		3.40%		7.83% **	
GC pré	5.04	1.03	4.08	0.84	27.54	6.50	47.38	12.36	4.87	2.09	5.49	0.96	4.89	1.11	4.22	1.17
GC post	4.98	0.92	3.85	0.92	26.46	5.81	46.62	10.89	4.86	1.73	5.28	0.94	4.88	1.23	4.44	1.02
Différence	-1.23%		-5.66%		-3.91% *		-1.62%		-0.08%		-3.85% **		-0.39%		5.24%	
d de Cohen selon Morris	0.57		-0.34		-0.36		0.49		0.13		0.47		0.18		0.11	

Moyennes (M), écarts-types (ET) et différences en pourcentage entre pré et post-tests pour le groupe expérimental (GE) et le groupe contrôle (GC)
 * $p < 0.05$, ** $p < 0.01$ ANOVA non-paramétrique Durbin-Conover, ++ $p < 0.01$ ANOVA paramétrique

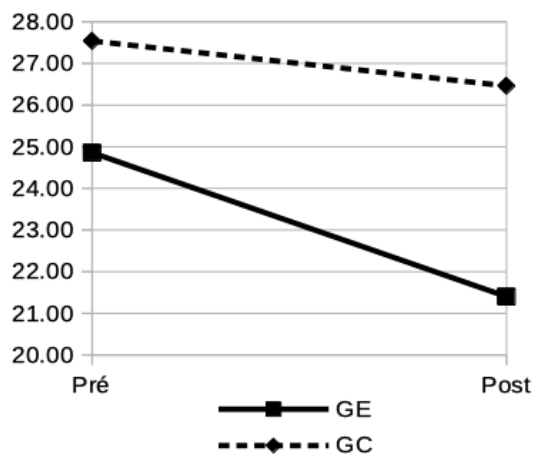
Graphique 1 Gratitude existentielle



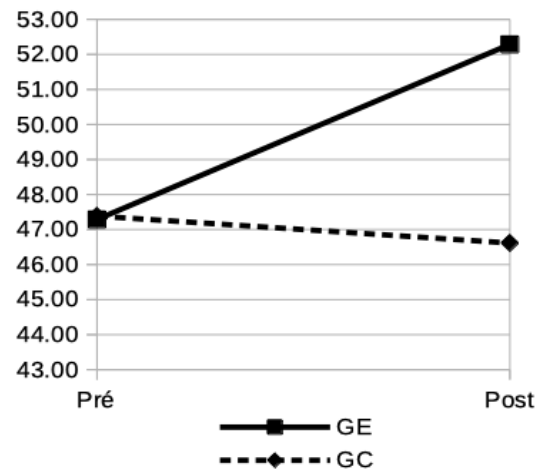
Graphique 2 Inquiétude



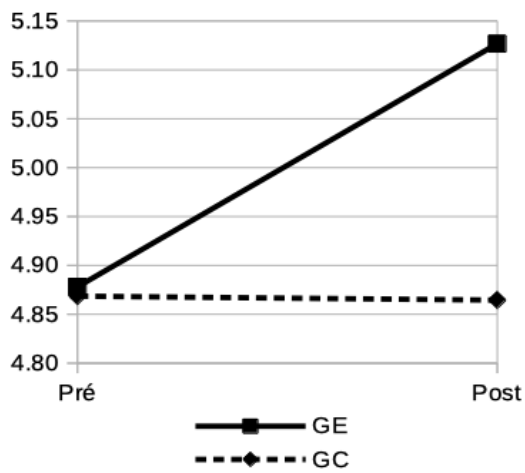
Graphique 3 Détresse



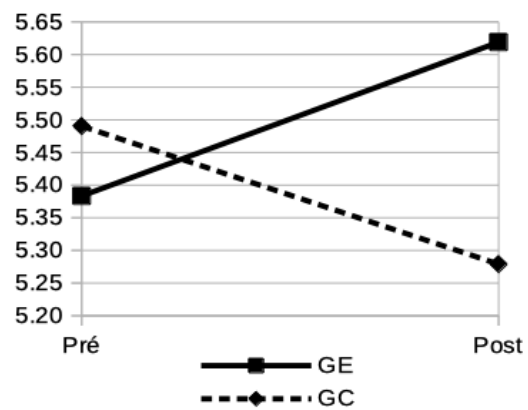
Graphique 4 Acceptation



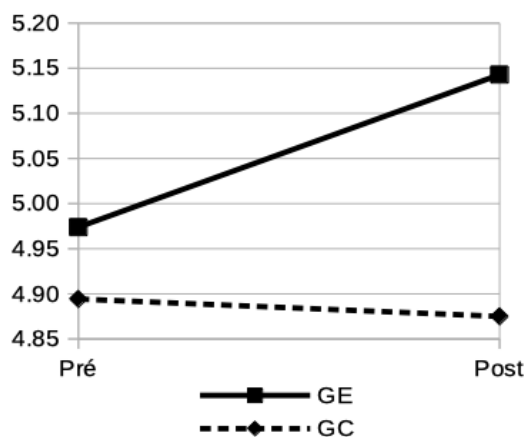
Graphique 5 Bien-être



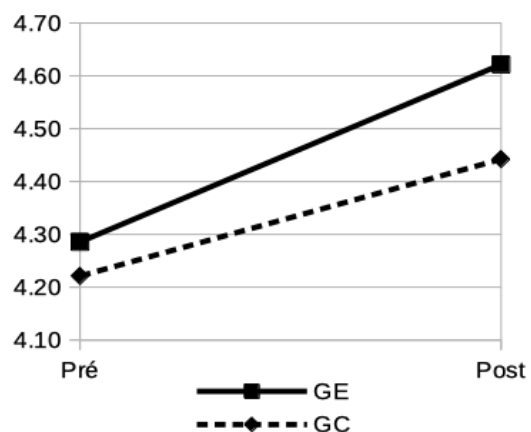
Graphique 6 Sens



Graphique 7 Plaisir



Graphique 8 Engagement



4. DISCUSSION

L'éco-anxiété étant une réaction normale, adaptative et utile à la transition écologique, il ne s'agit pas de la soigner,

ni de la supprimer, mais d'accompagner les personnes éco-anxieuses pour qu'elles puissent s'approcher d'une vie bonne et pleine de sens dans ce contexte.

Des mesures de prévention peuvent éviter que l'éco-anxiété ne dégénère en trouble psychique et renforcer la résilience nécessaire pour faire face aux défis futurs.

Les résultats de cette étude indiquent que développer la gratitude existentielle diminue l'éco-anxiété dans ses dimensions cognitives et affectives. Les quatre hypothèses émises sont confirmées : le journal de gratitude existentielle pratiqué durant deux semaines diminue l'inquiétude et les émotions négatives d'une part, augmente l'acceptation des émotions négatives et le bien-être d'autre part. Les effets sont significatifs et de taille modérée, excepté un effet léger sur le bien-être. Seule la dimension engagement du bien-être augmente significativement.

Les nombreuses études sur la gratitude avaient déjà démontré qu'elle diminuait les émotions et les pensées négatives et qu'elle augmentait le bien-être. Cette étude montre que cela peut aussi être le cas avec des émotions qui ne sont pas liées à sa propre histoire de vie, mais à l'état du monde, des peurs existentielles et eschatologiques. Même en étant consciente de la situation écologique et des enjeux en cours, une personne peut développer son bien-être et sa sérénité. C'est un signal motivant pour les acteurs de la santé mentale qui font face au défi d'accompagner l'éco-anxiété.

L'analyse des effets de la gratitude existentielle sur les trois composantes du bien-être montre que c'est sur sa dimension d'engagement que l'amélioration est significative, ce qui n'est pas le cas pour le plaisir et le sens. Dans l'échelle utilisée, l'engagement est compris comme la capacité à être concentré, absorbé dans sa tâche, de s'y consacrer pleinement sans se laisser distraire. Cette notion est proche de la pleine présence à l'instant présent et il n'est donc pas étonnant que

le journal comprenant un exercice de pleine conscience l'ait développé. L'éco-anxiété ayant un caractère anticipatoire (inquiétude, voire stress pré-traumatique), il semble intéressant de s'entraîner à porter plus d'attention au moment présent pour la réduire.

Le plaisir et le sens n'ont pas augmenté significativement. Cela peut être dû aux conditions de cette étude ou au contexte particulier vécu par les participants à cette période (pandémie mondiale, guerre en Europe). Cela pourrait aussi être lié à la formulation des items du questionnaire OTH. Si l'on observe les quatre questions consacrées au plaisir, on constate qu'elles parlent de plaisir et de stimulation des sens, un plaisir que l'on choisit et que l'on ne veut pas remettre. Cette attitude hédoniste a pu être tempérée par le contexte sanitaire et géopolitique diffusant inquiétudes et restrictions. De plus, le plaisir des sens, dont la représentation dans notre société post-industrielle peut facilement être liée à la consommation, entre dans une certaine dissonance avec la sobriété exigée pour protéger la planète. Des personnes éco-anxieuses conscientes des comportements à abandonner ou à réduire pourraient tendre à se détacher des plaisirs immédiats destructeurs pour ressentir des émotions positives par d'autres moyens. Cela peut se refléter dans leurs réponses quant au plaisir. Il serait donc intéressant de mesurer les effets de la gratitude existentielle avec une échelle comprenant différentes émotions positives et non seulement le plaisir.

La composante du sens n'a pas non plus augmenté significativement. Les quatre items concernant le sens dans l'échelle OTH pourraient être sensibles au contexte de la crise écologique : l'éco-anxiété peut comprendre un sentiment de culpabilité de participer ou d'avoir

participé à sa dégradation, et un sentiment d'impuissance à changer les choses par son action individuelle, voire par l'action collective. L'humanité elle-même est vulnérable, elle peine à mettre en place des solutions alors que son avenir est en jeu. Ces ressentis pourraient avoir une résonance particulière avec le sentiment d'« avoir sa part de responsabilité pour rendre le monde meilleur », l'impression que « compte tenu de ce que je fais pour les autres, ma vie a un sens qui perdurera » ou que « ma vie est importante pour le monde ». Mesurer le sens de la vie avec des items plus neutres apporterait peut-être des résultats différents. Il serait intéressant de mesurer les effets de la gratitude existentielle sur le sentiment que la vie a un sens (*Personal Meaning Index* de Recker) ou la compréhension du sens de la vie et la recherche de buts dans sa vie (*Meaning in Life Questionnaire* de Steger et al., échelles citées dans Bernaud, 2018).

L'effet observé sur l'acceptation des émotions négatives est particulièrement réjouissant. En étant en contact avec ses émotions plutôt qu'en restant dans le déni ou l'évitement, la personne se donne la possibilité de réagir à la situation de manière plus adéquate. Elle peut s'attaquer à la cause de ses émotions en contribuant à la protection et à la réparation de l'environnement ou prendre des mesures pour s'adapter à la situation. Elle peut aussi agir dans son monde intérieur, par exemple en prenant soin d'elle, en revisitant ses valeurs et ses croyances ou en construisant du sens. Les émotions ne sont donc pas forcément à éviter. Une étude montre d'ailleurs que la facette colère de l'éco-anxiété est corrélée avec un niveau plus bas de dépression, d'anxiété et de stress. Cela indique que se sentir en colère et frustré peut être une réponse adaptative (Stanley et al., 2021). Les émo-

tions montrent aussi un chemin et donnent une impulsion vers un changement comportemental individuel et potentiellement collectif (Masson & Fritsche, 2021).

L'échelle utilisée ne mesure pas que l'acceptation, mais aussi l'engagement, compris cette fois comme le sentiment de pouvoir contrôler sa vie et la mener comme on le veut malgré les émotions difficiles. Une sorte d'espoir et de confiance de pouvoir vivre la vie que l'on souhaite. L'état de la planète continuera à donner de quoi susciter des émotions négatives pendant très longtemps. L'acceptation comme l'établissement d'un rapport apaisé à ses émotions et la confiance de pouvoir avoir une vie épanouissante malgré tout est peut-être une forme d'adaptation psychologique des êtres humains aux transformations de leur écosystème.

Peu d'études ont mesuré les effets d'interventions psychologiques sur l'éco-anxiété. Baudon et Jachens (2021) n'en recensaient que deux lors de leur récente revue. La première, menée par Gillespie (2013), portait sur une intervention de psychologie des profondeurs jungienne, sous la forme d'un groupe de parole collaboratif. Les participants se sont réunis 12 fois sur une période de sept mois pour échanger autour de leurs expériences, de leurs préoccupations et de leurs rêves concernant le changement climatique. Cela les a aidés à se sentir plus mûrs, capables et ancrés, mieux équipés et plus motivés à s'engager dans des questions liées au changement climatique.

La deuxième intervention (Büchs & al., 2015) évaluait les effets des Conversations Carbone, un travail de groupe soutenant les participants pour affronter la réalité du changement climatique et réduire leur empreinte carbone personnelle. Les six rencontres ont aidé les par-

ticipants à faire face à leur inquiétude environnementale et ont augmenté leur engagement dans la réduction de leur empreinte carbone.

Notre intervention de gratitude existentielle a plusieurs avantages par rapport à ces deux programmes. Elle est plus économe et flexible : elle prend moins de temps, sur une période plus courte, elle ne nécessite pas d'accompagnement ou de facilitation. De plus, elle transfère une compétence à la personne qui peut la réutiliser à volonté et même la transmettre plus loin facilement. En revanche, les deux autres interventions ont offert le soutien du groupe qui favorise l'engagement dans le processus, l'approfondissement de l'introspection, l'expression et la pensée critique. Il serait intéressant de comparer l'ampleur des effets de ces trois types d'interventions et leur stabilité dans le temps.

Les interventions inventoriées par Baudon et Jachens (2021) font souvent référence au renforcement du sentiment de connexion, que ce soit avec soi (p. ex. : identification de ses croyances, conscience corporelle, autocompassion), avec les autres (par exemple : groupes de soutien, action collective, expression des émotions), avec la nature (par exemple : éco-thérapie, éco-psychologie), ou avec plus grand que soi, dans une expérience numineuse (par exemple : *mindfulness*, expression artistique, processus de deuil). Il semble que les liens soient une ressource primordiale face à l'éco-anxiété. Or la recherche sur la gratitude indique qu'elle renforce le sentiment de connexion à l'objet de gratitude, qui peut se situer aux différents niveaux précités.

La recherche de ces liens qui guérissent questionne la vision naturaliste du monde courante dans l'Occident moderne, c'est-à-dire le postulat d'une continuité matérielle de l'être humain avec

son environnement et d'une discontinuité morale. Cette façon d'opposer nature et culture n'est qu'une façon de se représenter le monde parmi d'autres. Elle contribue à ce qu'appelle l'anthropologue Descola (2010), le désenchantement du monde. Descola décrit trois autres postures proposant d'autres continuités et discontinuités. Développer une ontologie considérant une continuité morale entre l'humain et ce qui l'entoure, comme le font l'animisme et le totémisme, resserre les liens. C'est aussi le postulat de l'éco-psychologie qui considère que le dualisme est la racine de la crise écologique, car il est à l'origine de notre relation destructrice avec la nature. Se reconnecter avec la Terre et retrouver sa juste place comme membre de la communauté du vivant contribuerait à la guérison de la Terre et à celle des humains (Egger, 2017). Pour cela, les éco-psychologues conseillent notamment la pratique de la gratitude en s'émerveillant devant les dons de la Terre et en remerciant tous les êtres vivants.

Devant les défis existentiels qui se présentent à l'humanité, développer la gratitude existentielle semble être une démarche intéressante pour préserver la santé des individus et leur engagement dans la transition écologique. Les mécanismes qui expliqueraient ces bénéfices pourraient en particulier passer par la régulation et l'acceptation des émotions négatives, ainsi que le développement des émotions positives, du sens de la vie et du sentiment de connexion aux autres humains et au-delà.

Sur sa forme, le journal de gratitude est un outil de *self-care* dont l'accessibilité est un avantage majeur dans le cadre de la problématique de l'éco-anxiété. En effet, l'incidence de l'éco-anxiété est déjà conséquente et elle est susceptible d'augmenter dans les années à venir, les im-

pacts des dégradations environnementales se faisant de plus en plus ressentir. Il s'agit d'un problème de santé publique qui nécessitera des moyens de grande ampleur. Les systèmes de santé mentale gagneront à pouvoir s'appuyer sur des pratiques autonomes de prévention, de développement de la résilience psychologique et de régulation/acceptation des émotions. La diffusion de telles compétences dans la communauté semble être une ressource clé dans l'adaptation de la population à la transformation de notre civilisation.

Cette étude présente un certain nombre de limites. L'échantillon est de taille modeste et il n'est ni représentatif de la population générale, ni de la population des personnes éco-anxieuses. La période de l'intervention offrait un contexte particulier avec une pandémie et une guerre en Europe. L'échelle de mesure du bien-être n'était peut-être pas adaptée pour mesurer les émotions positives et le sens de la vie. Enfin, une analyse de la façon dont les personnes pratiquent le journal de gratitude permettrait probablement d'en optimiser les effets.

Le champ de recherche sur l'éco-anxiété mobilisant de plus en plus d'énergie, des avancées telles que la précision du concept d'éco-anxiété et une échelle de mesure considérant toutes ses dimensions permettront la compréhension des mécanismes en œuvre et par là, une meilleure efficacité des interventions et leur agencement dans une complémentarité optimale.

LIENS D'INTÉRÊT

L'auteure ne déclare aucun conflit d'intérêts.

BIBLIOGRAPHIE

Albrecht, G. (2011). Chronic environ-

mental change: Emerging 'psychoterratic' syndromes. In I. Weissbecker (Ed.), *Climate change and human well-being: Global challenges and opportunities* (pp. 43-56). Springer.

https://doi.org/10.1007/978-1-4419-9742-5_3

Albrecht, G. (2020). *Les émotions de la terre : Des nouveaux mots pour un nouveau monde*. Les Liens qui Libèrent.

André, C. (2013). *3 minutes pour méditer : la gratitude* [video]. <https://www.youtube.com/watch?v=lNnVidZVP1s>

Baker, C. (2015). *L'effondrement : Petit guide de résilience en temps de crise*. écosociété.

Baudon, P., & Jachens, L. (2021). A scoping review of interventions for the treatment of eco-anxiety. *International Journal of Environmental Research and Public Health*, 18(18), 9636. <https://doi.org/10.3390/ijerph18189636>

Bernaud, J.-L. (2018). *Introduction à la psychologie existentielle*. Dunod.

Berry, H. L., Bowen, K., & Kjellstrom, T. (2010). Climate change and mental health: A causal pathways framework. *International Journal of Public Health*, 55(2), 123-132. <https://doi.org/10.1007/s00038-009-0112-0>

Büchs, M., Hinton, E., & Smith, G. (2015). "It helped me sort of face the end of the world": The role of emotions for third sector climate change engagement initiatives. *Environmental Values*, 24(5), 621-640. <https://doi.org/10.3197/096327115X14384223590177>

Cianconi, P., Betrò, S., & Janiri, L. (2020). The impact of climate change on mental

health: A systematic descriptive review. *Frontiers in Psychiatry*, 11. <https://doi.org/10.3389/fpsyt.2020.00074>

Clayton, S. (2020). Climate anxiety: Psychological responses to climate change. *Journal of Anxiety Disorders*, 74, 102263. <https://doi.org/10.1016/j.janxdis.2020.102263>

Clayton, S. (2021). Climate change and mental health. *Current Environmental Health Reports*, 8(1), 1–6. <https://doi.org/10.1007/s40572-020-00303-3>

Clayton, S. & Karazsia, B. (2020). Development and validation of a measure of climate change anxiety. *Journal of Environmental Psychology*, 69, 101434. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2020.101434>

Clayton, S., Manning, C. M., Krygsman, K., & Speiser, M. (2017). *Mental health and our changing climate: Impacts, implications, and guidance*. American Psychological Association, et ecoAmerica. <https://www.apa.org/news/press/releases/2017/03/mental-health-climate.pdf>

Cluzeau, T. (2020, avril). L'éco-anxiété, le nouveau mal du siècle. *National Geographic*. <https://www.nationalgeographic.fr/sciences/2020/04/leco-anxiete-le-nouveau-mal-du-siecle>

Cunsolo, A., Harper, S. L., Minor, K., Hayes, K., Williams, K. G., & Howard, C. (2020). Ecological grief and anxiety: the start of a healthy response to climate change? *The Lancet Planetary Health*, 4(7), e261–e263. [https://doi.org/10.1016/S2542-](https://doi.org/10.1016/S2542-5196(20)30144-3)

[5196\(20\)30144-3](https://doi.org/10.1016/S2542-5196(20)30144-3)

Descola, P. (Éd.) (2010). *La fabrique des images : Visions du monde et formes de la représentation*. Musée du quai Branly, Somogy éditions d'art.

Doherty, T. J., & Clayton, S. (2011). The psychological impacts of global climate change. *American Psychologist*, 66(4), 265–276. <https://doi.org/10.1037/a0023141>

Desbiolles, A. (2020). *L'éco-anxiété : Vivre sereinement dans un monde abîmé*. Fayard.

Dickinson, E. (2008). The green issue: Eco-anxiety. *The New York Times Magazine*. <http://www.nytimes.com/2008/04/20/magazine/20Live-a-t.html?pagewanted=3>

Egger, M. M. (2017). *Ecopsychologie: Retrouver notre lien avec la Terre*. Editions Jouvence.

Folkman, S. (2008). The case for positive emotions in the stress process. *Anxiety, Stress, and Coping*, 21(1), 3–14. <https://doi.org/10.1080/10615800701740457>

Emmons, R. A., & McCullough, M. E. (2003). Counting blessings versus burdens: An experimental investigation of gratitude and subjective well-being in daily life. *Journal of Personality and Social Psychology*, 84(2), 377–389. <https://doi.org/10.1037/0022-3514.84.2.377>

Gillespie, S. (2013). Climate change and psyche: Conversations with and through dreams. *International Journal of Multiple Research Approaches*, 7(3), 343–354. <https://doi.org/10.5172/mra.2013.7.3.343>

Good Grief Network (2022) 10 Steps to

personal resilience in a chaotic climate. <https://www.goodgriefnetwork.org/10-steps/>

Hayes, K., Blashki, G., Wiseman, J., Burke, S., & Reifels, L. (2018). Climate change and mental health: Risks, impacts and priority actions. *International Journal of Mental Health Systems*, 12(1), 1–12. <https://doi.org/10.1186/s13033-018-0210-6>

Helm, S. V., Pollitt, A., Barnett, M. A., Curran, M. A., & Craig, Z. R. (2018). Differentiating environmental concern in the context of psychological adaption to climate change. *Global Environmental Change*, 48, 158–167. <https://doi.org/10.1016/j.gloenvcha.2017.11.012>

Hickman, C., Marks, E., Pihkala, P., Clayton, S., Lewandowski, E. R., Mayall, E. E., Wray, B., Mellor, C., & van Susteren, L. (2021). Climate anxiety in children and young people and their beliefs about government responses to climate change: 1 global survey. *The Lancet Planetary Health*, 5(12), e863–e873. [https://www.thelancet.com/pdfs/journals/lanplh/PIIS2542-5196\(21\)00278-3.pdf](https://www.thelancet.com/pdfs/journals/lanplh/PIIS2542-5196(21)00278-3.pdf)

Hogg, T. L., Stanley, S. K., O'Brien, L. V., Wilson, M. S., & Watsford, C. R. (2021). The Hogg eco-anxiety scale: Development and validation of a multidimensional scale. *Global Environmental Change*, 71, 102391. <https://doi.org/10.1016/j.gloenvcha.2021.102391>

Ivtzan, I., Young, T., Martman, J., Jeffrey, A., Lomas, T., Hart, R., & Eiroa-Orosa, F. J. (2016). Integrating mindfulness into positive psychology: A randomised con-

trolled trial of an online positive mindfulness program. *Mindfulness*, 7(6), 1396–1407.

<https://doi.org/10.1007/s12671-016-0581-1>

Jalin, H. (2021). *Identification des troubles liés à l'éco-anxiété: approche dimensionnelle pour la validation d'une Échelle de Mesure de l'Eco-Anxiété (EMEA) à l'usage des psychologues* [Mémoire]. Université de Nantes.

Jans-Beken, L., Jacobs, N., Janssens, M., Peeters, S., Reijnders, J., Lechner, L., & Lataster, J. (2020). Gratitude and health: An updated review. *The Journal of Positive Psychology*, 15(6), 743–782. <https://doi.org/10.1080/17439760.2019.1651888>

Jans-Beken, L., & Wong, P. T. P. (2019). Development and preliminary validation of the Existential Gratitude Scale (EGS). *Counselling Psychology Quarterly*, 34(1), 72–86. <https://doi.org/10.1080/09515070.2019.1656054>

Lau, R. W., & Cheng, S. T. (2011). Gratitude lessens death anxiety. *European Journal of Ageing*, 8(3), 169–175. <https://doi.org/10.1007/s10433-011-0195-3>

Leff, L. (1990, August). Ecology carries clout in Anne Arundel. *Washington Post*. <https://www.washingtonpost.com/archive/local/1990/08/05/ecology-carries-clout-in-anne-arundel/a01f0325-e1bf-4f25-b180-65bc4540efoc/>

Lies, J., Mellor, D., & Hong, R. Y. (2014). Gratitude and personal functioning among earthquake survivors in Indonesia. *The Journal of Positive Psychology*, 9(4), 295–305. <https://doi.org/10.1080/17439760.2014.902492>

- Macy, J., & Young Brown, M. (2008). *Écopsychologie pratique et rituels pour la Terre : retrouver un lien vivant avec la nature* (2^e éd.). Le Souffle d'Or.
- Martin-Krumm, C., & Shankland, R. (2012). Évaluer le fonctionnement optimal : Échelles de psychologie positive validées en langue française. *Pratiques psychologiques*, 18, 171–187. <https://doi.org/10.1016/j.prps.2012.02.004>
- Masson, T., & Fritsche, I. (2021). We need climate change mitigation and climate change mitigation needs the "we": A state-of-the-art review of social identity effects motivating climate change actions. *Current Opinion in Behavioral Sciences*, 42, 89–96. <https://doi.org/10.1016/j.cobeha.2021.04.006>
- Monestes, J.-L., Villate, M., Houras, H., Loas, G., & Bond, F. W. (2009). Traduction et validation française du questionnaire d'acceptation et d'action (AAQ-II). *Revue Européenne de Psychologie Appliquée*, 59, 301–308. <https://doi.org/10.1016/j.erap.2009.09.001>
- Ojala, M. (2012). How do children cope with global climate change? Coping strategies, engagement, and well-being. *Journal of Environmental Psychology*, 32(3), 225–233. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2012.02.004>
- Palinkas, L. A., & Wong, M. (2020). Global climate change and mental health. *Current Opinion in Psychology*, 32, 12–16. <https://doi.org/10.1016/j.copsyc.2019.06.023>
- Peterson, C., Park, N., & Seligman, M. E. P. (2005). Orientation to happiness and life satisfaction: The full life versus the empty life. *Journal of Happiness Studies* 6, 25–41. <https://doi.org/10.1007/s10902-004-1278-z>
- Pihkala, P. (2016). The pastoral challenge of the environmental crisis: Environmental anxiety and Lutheran eco-reformation. *Dialog*, 55(2), 131–140. <https://doi.org/10.1111/dial.12239>
- Schmerber, C. (2019). *Enquête sur l'éco-anxiété*. Solastalgie.fr. www.solastalgie.fr/enquete-eco-anxiete/
- Shankland, R. (2016). *Les pouvoirs de la gratitude*. Odile Jacob.
- Shankland, R., & André, C. (2017). Gratitude et bien-être social : Mécanismes explicatifs des effets de la gratitude sur le bien-être individuel et collectif. *Revue Québécoise de Psychologie*, 38(2), 1–22. <https://doi.org/10.7202/1040770ar>
- Searle, K., & Gow, K. (2010). Do concerns about climate change lead to distress? *International Journal of Climate Change Strategies and Management*, 2(4), 362–379. <https://doi.org/10.1108/17568691011089891>
- Stanley, S. K., Hogg, T. L., Leviston, Z., & Walker, I. (2021) From anger to action: Differential impacts of eco-anxiety, eco-depression, and eco-anger on climate action and wellbeing. *Journal for Climate Change and Health*, 1, 100003. <https://doi.org/10.1016/j.jo-clim.2021.100003>
- Southwell, S., & Gould, E. (2016) A randomised wait list-controlled pre-post-follow-up trial of a gratitude diary with a distressed sample. *The Journal of Positive Psychology*, 12(6), 579–593. <https://doi.org/10.1080/17439760.2016.1221127>

Sutter, P.-E., & Steffan, L. (2020). *N'ayez pas peur du collapse*. Desclée de Brouwer, Groupe Elidia.

Vernon, L. L., Dillon, J. M., & Steiner, A. R. W. (2009). Proactive coping, gratitude, and posttraumatic stress disorder in college women. *Anxiety, Stress, and Coping*, 22, 117–127. <https://doi.org/10.1080/10615800802203751>

Verplanken, B., & Roy, D. (2013). “My worries are rational, climate change is not”: Habitual ecological worrying is an adaptive response. *PLoS ONE*, 8(9), e74708. <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0074708>

Wong, P. T. P. (2010). Meaning therapy: An integrative and positive existential psychotherapy. *Journal of Contemporary Psychotherapy*, 40, 85–93. <https://doi.org/10.1007/s10879-009-9132-6>

Wong, P. T. P. (2016). Integrative meaning therapy: From logotherapy to existential positive interventions. In P. Russo-Netzer, S. Schulenberg, & A. Batthyany (Eds.), *Clinical perspectives on meaning: Positive and existential psychotherapy* (pp. 332–342). Springer. https://doi.org/10.1007/978-3-319-41397-6_16

Wong, P. T. P. (2012). From logotherapy to meaning-centered counseling and therapy. In P. T. P. Wong (Ed.), *The human quest for meaning: Theories, research, and applications* (2nd ed., pp. 618–647). Routledge.

Woodbury, Z. (2019). Climate trauma: Toward a new taxonomy of trauma. *Ecopsychology*, 11(1), 1–8. <https://doi.org/10.1089/eco.2018.0021>

ANNEXE

Consigne du Journal de gratitude existentielle :

« Il y a beaucoup de choses dans nos vies, petites ou grandes, pour lesquelles nous pouvons éprouver de la reconnaissance. Nous pouvons par exemple ressentir de la gratitude envers une autre personne, nous-même ou encore envers la nature, la vie ou le sacré.

Repensez à la journée qui vient de s'écouler et écrivez jusqu'à 5 choses pour lesquelles vous éprouvez de la gratitude d'être en vie, dans les bons et les moins bons moments.

Décrivez votre expérience avec le plus de détails possible quant aux émotions, sensations, pensées présentes lors de l'événement.

Essayez de revivre l'expérience en détail comme si vous y étiez. Pour cela, asseyez-vous, fermez les yeux. Installez-vous dans l'instant présent. Reliez-vous à votre respiration, à votre corps, aux sons qui vous entourent. Reliez-vous à tout ce qui est là, quoi que ce soit. À cet instant, soyez simplement présent-e au monde tel qu'il est. Et doucement, laissez venir en vous les choses pour lesquelles vous éprouvez de la gratitude d'être en vie aujourd'hui. Prenez conscience de ce que vous avez reçu. Respirez bien avec ces images. Laissez le sentiment de gratitude se répandre dans tout votre esprit, tout votre corps. Tout ceci vous a été donné.

Si vous vivez des émotions déplaisantes dans la journée qui vient, nous vous invitons à repenser aux bienfaits que vous avez identifiés dans votre journal et à vous reconnecter à l'émotion de gratitude pour mieux traverser ce moment. »

PRÉSENTATION DE L'AUTEURE

Sophie Plumey

Psychologue en cabinet indépendant, Lausanne, Suisse

Elle accompagne des adultes dans leur développement personnel avec la maïeusthésie et la psychologie positive. Elle porte un intérêt particulier à l'accompagnement des souffrances écologiques et contribue au réseau romand Séquoias rassemblant des professionnels de l'accompagnement développant leurs compétences et leurs outils dans ce domaine.

Contact : sophie.plumey@bluewin.ch

Pour citer cet article :

Plumey, S. (2023). Crise écologique et santé mentale : Une étude expérimentale des effets de la gratitude existentielle sur l'éco-anxiété. *Sciences & Bonheur*, 8, 145–164.

Laura Rams Boltaina

Recension de « La boîte à outils du Développement Durable et de la RSE » de Vincent Maymo et Geoffroy Murat (Dunod, 2020)

Dans un contexte où la responsabilité sociale des entreprises (RSE) comme le développement durable sont des sujets de préoccupation pour les organisations, l'ouvrage « La boîte à outils du Développement Durable et de la RSE » offre une analyse méthodique de ces notions. Les auteurs – Vincent Maymo, docteur en sciences de gestion et maître de conférences à l'IAE de Bordeaux et Geoffroy Murat, entrepreneur, chercheur et titulaire d'un doctorat en éthique et dirigeant de la société de services en développement durable Nicomak – partagent leurs expertises au travers de neuf dossiers thématiques et de cinquante-trois fiches opérationnelles. Dans cet ouvrage, le développement durable comme la RSE (notions utilisées indistinctement) renvoient à une réalité aux enjeux multiples de nature économiques, sociétaux et environnementaux. Au centre de la démarche RSE, le dialogue avec les parties prenantes est particulièrement détaillé pour tendre vers une performance durable des organisations.

Le premier dossier aborde les quatre principaux enjeux du développement durable. Les auteurs débutent par l'enjeu du positionnement stratégique, où une démarche RSE permet de s'implanter durablement sur un marché (outil 1) et d'asseoir le positionnement de son organisation (outil 2). Par la suite, les auteurs ancrent dans une perspective durable l'enjeu de la gestion des risques et

la réduction des coûts au travers de l'outil du « *cost-killing* » responsable (outil 3) et de « la matrice durable » (outil 4). Autre enjeu majeur de la RSE, la gestion de la réputation d'une organisation est détaillée au travers d'un outil permettant de réaliser un suivi réputationnel au quotidien et en situation de crise (outil 5). L'établissement d'une culture d'entreprise forte, est le dernier enjeu de la RSE présenté au travers d'une fiche opérationnelle visant à prioriser les actions selon les perceptions des parties prenantes (outil 6) et par l'utilisation d'une charte des valeurs (outil 7) indispensable pour identifier des repères durables dans les entreprises.

Au sein du deuxième dossier, les auteurs évoquent au travers de trois sujets clés, l'importance de l'appropriation de la démarche RSE par son organisation. Le premier sujet aborde le positionnement éthique de son entreprise par le biais du triptyque éthique (Held, 2004). Le deuxième sujet est celui de la considération des attentes des parties prenantes. Véritable point d'orgue dans la démarche RSE, les outils de cartographie (outil 9) et d'analyse (outil 10) guident le lectorat dans la compréhension des comportements des parties prenantes. Le dernier sujet aide à formaliser un modèle d'engagement RSE adapté à son organisation. Pour ce faire, les auteurs adressent trois outils permettant de positionner son organisation face à la concurrence internationale (outil 11), de cibler son niveau d'engagement RSE (outil 12) et de rester en vigilance sur la compréhension des logiques des parties prenantes (outil 13).

Le troisième dossier aborde le lien entre la RSE et le management au travers de plusieurs actions permettant d'améliorer l'implication des collaborateurs et collaboratrices. Les deux premiers outils préconisent l'utilisation d'un baromètre du bien-être au travail (outil 14) et d'une

méthode de gestion du stress au travail (outil 15) selon le modèle de Karasek et al. (1989). Les auteurs évoquent également l'importance de la RSE pour manager par le sens, au travers la mise en place d'un indicateur de sens (outil 16) et en soutenant la créativité et l'innovation au sein du collectif de travail (outil 17). Les dernières fiches opérationnelles présentent la RSE comme un outil de recrutement (outil 19) permettant d'attirer et de fidéliser les talents (outil 18).

Le quatrième dossier présente six outils méthodologiques pour organiser le pilotage d'une démarche RSE. L'outil 20 propose des actions concrètes pour établir un dialogue avec les parties prenantes. Les outils 21 et 22 permettent de spécifier le périmètre que souhaite couvrir l'organisation avec sa démarche RSE. L'outil 23 consiste à rendre visible les apports de la RSE par le biais d'une cartographie de la chaîne de valeur (Michael & Kramer, 2006). Enfin, les outils 24 et 25 aident les lecteurs à structurer et maintenir le dialogue avec les parties prenantes.

Au sein du cinquième dossier, les auteurs abordent la thématique de la communication des actions RSE. Pour communiquer efficacement, les auteurs conseillent de se positionner par rapport au cadre normatif. Autrement dit de s'approprier les référentiels de développement durable (outil 26) pour pouvoir organiser son *reporting* et sa communication (outil 27). Pour éviter que la RSE soit perçue avec méfiance, les auteurs rappellent l'importance de communiquer en engageant les parties prenantes (outils 28 et 29). Enfin, le lectorat est invité à suivre de manière continue l'actualité de la RSE, en participant à des événements (outil 30) et en réalisant une politique de veille (outil 31).

Le sixième dossier appréhende le développement durable comme un outil stratégique pour le service des ressources

humaines. Dans cette visée, la RSE est envisagée tel un avantage compétitif mobilisable dans les actions de recrutement, d'intégration, d'exploitation et d'exploration des talents (outil 32, d'après Mirales, 2007), et notamment auprès des générations Y (outil 35). Véritable outil attractif, la RSE est également un moyen de fidéliser les collaborateurs et de lutter contre le *turn-over* (outil 34) mais aussi de mobiliser les managers, acteurs clés dans la démarche. À ce propos, les auteurs conseillent d'interroger les perceptions des managers et de les impliquer dans la démarche RSE (outils 36 et 37). Enfin, la RSE est envisagée comme un moyen de renforcer la qualité de services clients (outil 33).

Au sein du septième dossier est présenté l'étape indispensable pour intégrer la RSE au sein de la stratégie globale de l'entreprise : l'évaluation de la démarche. Pour ce faire, les auteurs guident le lectorat au travers de quatre fiches opérationnelles permettant d'établir les indicateurs RSE (outil 38), d'organiser des tableaux de bord stratégiques (outils 39 et 40) et de conserver un regard critique sur le projet afin de respecter les missions initiales : avoir un impact sociétal et un impact économique (outil 41).

Le huitième dossier aborde la thématique de l'adhésion à un référentiel de développement durable. Dans un premier temps, les auteurs évoquent la gestion de la conformité (*compliance*) à laquelle doivent répondre les organisations (outil 42). Dans un second temps, plusieurs référentiels sont proposés dont le référentiel *Global Reporting Initiative* (GRI, outil 43) ou la norme ISO 26000 (outil 45). L'importance pour les organisations de communiquer sur le sujet des référentiels afin de pouvoir piloter la performance par ce biais est particulièrement soulignée (outil 44). Enfin, les deux derniers outils évoquent la certification

environnementale au travers de plusieurs référentiels (outil 46) et du cas particulier de la maîtrise de son impact carbone (outil 47).

Le **neuvième et dernier dossier** aborde la thématique de la finance. L'outil 48 démontre le lien entre les marchés financiers et les enjeux RSE. Les outils 49 et 50 évoquent quant eux, la notation extra-financière des entreprises, particulièrement sur les critères *Environnement-Social-Gouvernance* (ESG). Enfin, les auteurs clôturent cet ouvrage par une analyse de *l'Investissement Socialement Responsable* (ISR, outils 51, 52 et 53).

En somme, cet ouvrage offre une vision très opérationnelle du développement durable et de la RSE. Un « livre-outil » intéressant pour tout professionnel qui souhaite avoir des connaissances appliquées sur ces notions. Les cas d'entreprise et les exemples concrets illustrent bien les éléments factuels, il peut être dommageable de ne pas en avoir davantage. Enfin, il est à mentionner qu'un apport théorique plus conséquent aurait permis aux lecteurs d'avoir une compréhension plus étoffée sur certaines notions et outils clés. Dès le début de l'ouvrage, il aurait été intéressant d'aborder davantage l'association de la notion de « développement durable » avec la « responsabilité sociale des entreprises ». Une mise en lumière des enjeux et des limites de ces notions et de leurs assimilations aurait apporté au lectorat une meilleure compréhension de leur usage interchangeable dans l'ouvrage. En d'autres termes, ces éclairages théoriques auraient été souhaitables pour percevoir la richesse comme la complexité du développement durable et de la RSE, tout en donnant davantage de sens aux éléments factuels présentés aux fils de la lecture. Néanmoins, cet ouvrage a le mérite de

rendre accessible la démarche du développement durable-RSE dans un format qui encourage le passage à l'action.

LIENS D'INTÉRÊT

L'auteure ne déclare aucun lien d'intérêt.

BIBLIOGRAPHIE

Held, V. (2005). *The ethics of care: Personal, political, and global*. Oxford University Press.

Karasek, R., Baker, D., Marxer, F., Ahlbom, A., & Theorell, T. (1981). Job decision latitude, job demands, and cardiovascular disease: A prospective study of Swedish men. *American Journal of Public Health*, 71(7), 694-705. <https://doi.org/10.2105/ajph.71.7.694>

Maymo, V., & Murat, G. (2020). *La boîte à outils du Développement Durable et de la RSE*. Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.maymo.2020.01>

Mirallès, P. (2007). La gestion des talents : Émergence d'un nouveau modèle de management ? *Management & Avenir*, 11(1), 29-42. <https://doi.org/10.3917/mav.011.0029>

Porter, M. E., & Kramer M.-R. (2006). Strategy and society: The link between competitive advantage and corporate social responsibility. *Harvard Business Review*, 84(12), 78-92. <https://hbr.org/2006/12/strategy-and-society-the-link-between-competitive-advantage-and-corporate-social-responsibility>

PRÉSENTATION DE L'AUTEURE

Laura Rams Boltaina

Université Paris Cité et Gustave Eiffel, Laboratoire de Psychologie et d'Ergonomie Appliquées (LaPEA), F-92100 Boulogne-Billancourt, France

Cabinet Sens & idées, Lyon, France

Ses recherches s'inscrivent dans le champ de la santé au travail, avec un intérêt particulier pour l'étude de la qualité de vie et des conditions de travail (QVCT). Ses présents travaux portent sur la conceptualisation d'indicateurs de mesure de la QVCT et sur les multiples impacts que peut avoir ce concept sur les organisations.

Contact : laura.rams-boltaina@etu.u-paris.fr

Pour citer cette recension :

Rams Boltaina, L. (2023). Recension de « La boîte à outils du Développement Durable et de la RSE » de Vincent Maymo et Geoffroy Murat (Dunod, 2020). *Sciences & Bonheur*, 8, 165–168.

Laurent Sovet

Recension de « *The psychology of sustainability: Understanding the relationship between self and Earth* » de Ron L. Chandler (Cognella, 2019)

Suivant la définition proposée par Enric Pol (2022, p. 197), la psychologie environnementale désigne « la partie de la psychologie qui vise à étudier et à comprendre les processus comportementaux, psychologiques et psychosociaux dérivés des relations, interactions et transactions entre les personnes, les groupes sociaux, les organisations et les communautés, avec leurs environnements socio-physiques (naturel, construit et technologique), et les ressources disponibles ». Émergeant au cours des années 1920, cette branche de la psychologie va connaître plusieurs évolutions à la fois dans ses déclinaisons terminologiques (e.g., psychologie écologique, psychologie architecturale, psychologie de la conservation, psychologie de la durabilité) et dans ses objets d'études, avec un passage marquant centré sur l'architecture ou sur l'habitat vers le concept intégrateur de durabilité (Hunecke, 2022 ; Pol, 2022). Les évolutions et les accélérations dans le développement de la psychologie environnementale correspondent au moment où l'humanité prend conscience progressivement des répercussions de ses activités sur le changement climatique (Hunecke, 2022). À l'ère de l'Anthropocène, la psychologie, et en particulier la psychologie environnementale, peut apporter des pistes intéressantes pour comprendre et promouvoir des comportements durables

(Bonzon & Rochat, 2022 ; Di Fabio 2017 ; Neilsen et al., 2021). Pour autant, la durabilité, appelée également soutenabilité (*sustainability*) reste complexe à définir, se situant à l'intersection de trois sphères en interaction : la durabilité sociale, la durabilité économique et la durabilité environnementale (Schmuck & Schultz, 2002). L'accent est mis davantage sur la coopération plutôt que sur la compétition dans les modes d'interaction entre ces différentes sphères (Chandler, 2019 ; Di Fabio, 2017). Plus spécifiquement, le comportement durable, ou soutenable, fait référence aux « actions visant à satisfaire les besoins humains tout en protégeant simultanément les ressources socio-physiques de la Terre » (Corral-Verdugo, 2022, p. 57).

Au cours de ces dernières années, de nombreux ouvrages, numéros thématiques et articles scientifiques portant sur la psychologie de la durabilité ont été publiés. Ces contributions apportent des réflexions conceptuelles et des pistes d'intervention fécondes. L'ouvrage intitulé « *The Psychology of sustainability: Understanding the relationship between self and Earth* » (i.e., « Psychologie de la durabilité : Comprendre la relation entre soi et la Terre », traduction personnelle en français) s'inscrit dans cette perspective. Son auteur, Ron L. Chandler est conférencier dans le Département de Psychologie de l'Université de Floride. Ses champs de recherche et d'enseignement portent sur la psychologie de la durabilité, en se centrant plus particulièrement sur la dignité humaine et son rôle dans la promotion de comportements durables.

Cet ouvrage se structure en dix chapitres qui explorent des aspects spécifiques et complémentaires portant sur les liens entre les êtres humains et leur environnement, sous le prisme de la durabilité. Si le titre de cet ouvrage marque

un ancrage davantage dans le champ de la psychologie de la durabilité, le contenu des chapitres invite à une réflexion interdisciplinaire. Cette position à la croisée des disciplines, est d'ailleurs régulièrement réaffirmée dans la littérature scientifique pour aborder la durabilité (Hunecke, 2022). À l'exception de la conclusion, chaque chapitre est accompagné d'un à quatre textes complémentaires rédigés par d'autres auteur·e·s. À l'échelle de l'ouvrage, cela représente 13 textes déjà publiés auparavant sous la forme d'un article ou d'un chapitre d'ouvrage entre 1993 et 2015, et présentement empruntés. Il est possible notamment d'y trouver un extrait de l'ouvrage intitulé « Multiple intelligence: The theory in practice » publié par Howard Gardner (1993). Les contributions originales de Ron L. Chandler visent à mettre en perspective plusieurs concepts issus de la psychologie ou d'autres disciplines pour éclairer les sciences de la durabilité et fournir un cadre de lecture aux textes proposés.

Au regard des thématiques de recherche de cet auteur, la dignité humaine y occupe une place centrale. Le chapitre introductif propose sept grands principes associés à la psychologie de la durabilité (Chandler, 2019, p. 2) :

- « 1. Toute solution à un problème de durabilité qui n'aborde pas d'abord les facteurs affectant négativement la dignité humaine ne sera finalement pas viable.
2. Chaque problème de durabilité est avant tout un problème social et donc un problème psychologique.
3. La pensée engendre l'émotion ; l'émotion engendre le comportement.
4. Le futur n'est rien de plus ni de moins qu'une décision prise aujourd'hui.
5. L'agent efficace pour la durabilité doit d'abord maîtriser sa propre peur.
6. Au cœur de tout comportement humain (i.e., le pire, le meilleur, et tous les

points intermédiaires) se trouve l'expérience inconsciente ou consciente de la mortalité personnelle.

7. Tout service pour le bien commun prend en compte le problème global et est une porte ouverte vers notre plus grande opportunité. »

Les chapitres 2 et 3, intitulés respectivement « *In the beginning: The origin of the successful sustainability agent* » et « *Who we are and who we can be* », prennent principalement appui sur plusieurs théories s'inscrivant dans le champ de la psychologie : la théorie de l'attachement (Bowlby, 1988), les styles parentaux (Baumrind, 1966), les stages du développement psychosocial (Erikson, 1980) et la théorie morale du développement (Kohlberg, 1971). Ces théories viennent alimenter une réflexion générale sur les origines et les étapes de construction d'une inclinaison à la durabilité (Chandler, 2017). Le chapitre 4 intitulé « *Human ecology* » s'appuie principalement sur les contributions à la croisée de la psychologie et de la philosophie en évoquant les travaux de Susan D. Clayton (2003) et de Arne Dekke Eide Næss (1973, 2010) pour aborder les caractéristiques de l'identité environnementale. Le chapitre 5 (« *The ecology of understanding* »), le chapitre 6 (« *Green fear and green courage* »), le chapitre 7 (« *Becoming the paradigm shift: The psychosocial development of the effective sustainability agent* ») et le chapitre 8 (« *An act of kindness* ») évoquent successivement le rôle de plusieurs ressources cognitives et psychosociales comme l'intelligence, la peur, le courage, la proactivité ou encore la gentillesse pour favoriser l'émergence de comportements au service de la durabilité, en se référant à des auteur·e·s s'inscrivant principalement dans le champ de la psychologie. Le Chapitre 9 (« *Five facets of*

sustainability ») propose un modèle holistique de la durabilité où la dignité humaine entrerait en lien avec les ressources hydriques, alimentaires, énergiques et économiques dans des perspectives socio-culturelles, socio-écologiques et biodiversitaires. Le chapitre conclusif invite le lectorat à s'emparer des apports de cet ouvrage pour contribuer au développement de la dignité humaine et répondre aux enjeux de la durabilité. À ce titre, plusieurs ressources documentaires sont proposées pour approfondir la réflexion et identifier les actions possibles à mener.

Dans l'ensemble, la mise en lien entre les contributions de l'auteur et plusieurs textes déjà publiés semble originale. Cette structure permet parfois de revisiter certaines contributions sous l'angle de la durabilité et conforte sur la nécessité d'un regard pluriel pour aborder ce concept. Il est parfois regrettable que les textes choisis incluent certains éléments de controverse. Par exemple, la Théorie des Intelligences Multiples (Gardner, 1993) fait l'objet de plusieurs critiques sur sa validité scientifique (Klein, 1997). De même, les liens avec les textes choisis ne sont parfois pas assez explicites. Il aurait été possible de trouver d'autres contributions plus neutres et plus pertinentes pour étayer et mettre en valeur les réflexions développées tout au long de cet ouvrage. La dignité humaine comme élément central de la durabilité, offre certainement des prolongements intéressants à poursuivre.

LIENS D'INTÉRÊT

L'auteur est co-directeur de la revue Sciences & Bonheur.

BIBLIOGRAPHIE

Baumrind, D. (1966). Effects of authori-

tative parental control on child behavior. *Child Development*, 37(4), 887-907. <https://doi.org/10.2307/1126611>

Bonzon, S., & Rochat, S. (2022). « Durabilité au carré » : L'effectuation au service des carrières individuelles, du bonheur et des besoins du monde. *Sciences & Bonheur*, 7, 60-82.

Bowlby, J. (1988). *A secure base: Parent-child attachment and healthy human development*. Basic Books.

Chandler, R. (2017). I am the paradigm shift theory: Explaining students' sustainability outcome comprehension experience. *Psychology and Psychological Research International Journal*, 2(5), 1-12.

Chandler, R. L. (2019). *The Psychology of sustainability: Understanding the relationship between self and Earth*. Cognella.

Clayton, S. (2003). Environmental identity: A conceptual and operational definition. In S. Clayton, & S. Opatow (Eds.), *Identity and the natural environment* (pp. 45-65). MIT Press.

Corral-Verdugo, V. (2022). Comportement soutenable. In D. Marchand, E. Pol, & K. Weiss (Éds.), *Psychologie environnementale : 100 notions clés* (pp. 57-64). Dunod.

Di Fabio, A. (2017). The Psychology of sustainability and sustainable development for well-being in organizations. *Frontiers in Psychology*, 8, 1534. <https://doi.org/10.3389/fpsyg.2017.01534>

Erikson, E. (1980) *Identity and the life cycle*. W. W. Norton & Company.

Gardner, H. (1993). *Multiple intelligences: The theory in practice*. Basic Books/Hachette Book Group.

Hunecke, M. (2022). *Psychology of sustainability: From sustainability marketing to social-ecological transformation*. Springer. <https://doi.org/10.1007/978-3-031-16752-2>

Klein, P. D. (1997). Multiplying the problems of intelligence by eight: A critique of Gardner's Theory. *Canadian Journal of Education / Revue canadienne de l'éducation*, 22(4), 377-394. <https://doi.org/10.2307/1585790>

Kohlberg, L. (1971). Stages of moral development as a basis for moral education. In C. M. Beck, B. S. Crittenden, & E. V. Sullivan (Eds.), *Moral education: Interdisciplinary approaches* (pp. 23-92). University of Toronto Press. <https://doi.org/10.3138/9781442656758-004>

Naess, A. (1973) The shallow and the deep, long-range ecology movement: A summary. *Inquiry*, 16(1-4), 95-100, <https://doi.org/10.1080/00201747308601682>

Naess, A. (2010). The deep ecological movement: Some philosophical aspects. In D. R. Keller (Ed.), *Environmental ethics: The big questions* (pp. 402-415). Wiley Blackwell.

Nielsen, K. S., Clayton, S., Stern, P. C., Dietz, T., Capstick, S., & Whitmarsh, L. (2021). How psychology can help limit climate change. *American Psychologist*, 76(1), 130-144. <https://doi.org/10.1037/amp0000624>

Pol, E. (2022). Psychologie environnementale. In D. Marchand, E. Pol, & K. Weiss (Éds.), *Psychologie environnementale : 100 notions clés* (pp. 197-201). Dunod.

Schmuck, P., & Schultz, P. W. (2002). Sustainable development as a challenge for psychology. In P. Schmuck, & P. W. Schultz (Eds.), *Psychology of sustainable Development* (pp. 3-17). Springer. https://doi.org/10.1007/978-1-4615-0995-0_1

PRÉSENTATION DE L'AUTEUR

Laurent Sovet

Université Paris Cité and Univ Gustave Eiffel, LaPEA, F-92100 Boulogne-Billancourt, France

Ses recherches s'inscrivent dans le champ de l'orientation tout au long de la vie et se structurent autour de trois axes : conceptualisation des compétences à s'orienter, accompagnement au sens et évaluation de l'efficacité des pratiques en orientation. Il s'intéresse également à la modélisation du bien-être et du sens au travail.

Contact : laurent.sovet@u-paris.fr

Pour citer cette recension :

Sovet, L. (2023). Recension de « The psychology of sustainability: Understanding the relationship between self and Earth » de Ron L. Chandler (Cognella, 2019). *Sciences & Bonheur*, 8, 169-172.

Le bonheur comme objet d'étude

Sciences & Bonheur (ISSN: 2498-244X) est la première revue scientifique et francophone consacrée au bonheur lancée en 2016. La revue est pluridisciplinaire, démocratique et s'intéresse aux questions liées au bonheur. Francophone, elle invite les chercheurs des différentes zones de la francophonie à se positionner sur le sujet. Pluridisciplinaire, elle accueille des spécialistes venant de toute discipline : psychologie, sociologie, management, anthropologie, histoire, géographie, urbanisme, médecine, mathématiques, sciences de l'éducation, philosophie, etc. S'intéressant au bonheur et aux mesures subjectives, la revue s'attache avant tout à la façon dont les individus perçoivent, ressentent et retranscrivent un environnement, une situation ou un rapport social.

Une revue scientifique gratuite et accessible en ligne

En présentant et discutant différents modèles, elle se veut le lieu de débats constructifs et critiques liés aux sciences du bonheur. Elle offre également une tribune aux investigations liées aux expériences variées de la « bonne vie ». Théorique, empirique mais aussi critique, elle accueille la production de savoirs sur le bonheur dans leurs dimensions épistémologiques, conceptuelles, méthodologiques, ou sémantiques. Mais si la revue considère que le bonheur doit être étudié d'un point de vue scientifique, elle souhaite rendre accessible ses développements aux citoyens et estime qu'étant donné le sujet, l'échange et la diffusion avec la société civile sont essentiels. Contrairement à bon nombre de revues, notamment les revues anglo-saxonnes dédiées au même sujet, elle est entièrement gratuite pour les lecteurs et pour les auteurs afin de permettre une diffusion non fondée sur des critères économiques.

Appel à contributions

Sciences & Bonheur accueille toute contribution, qu'il s'agisse d'une revue de questions, d'une étude empirique ou même de la recension d'un ouvrage en lien avec le bonheur. Chaque contribution fait l'objet de deux évaluations indépendantes par un comité d'experts. Un guide est fourni sur le site internet de la revue pour accompagner le processus de rédaction et de soumission. Les contributions peuvent s'insérer dans un numéro thématique ou d'un numéro varia.

Contact et informations complémentaires

Direction de la publication : Gaël Brulé et Laurent Sovet

Site de la revue : <https://sciences-et-bonheur.org>

Contact : edition@sciences-et-bonheur.org